

Œ U V R E S
P O S T H U M E S
D E
M.^a D E S.^t M A R T I N.

J'ai désiré de faire du bien , mais je n'ai
pas désiré de faire du bruit , parce que
j'ai senti que le bruit ne faisoit pas de
bien , comme le bien ne faisoit pas de
bruit.

St. MARTIN , 740.^e pensée.

T O M E P R E M I E R.



A T O U R S ,
Chez LETOURMY, Imprimeur - Libraire, rue
Colbert, n.^o 2.

1807.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Nous espérons que les amis de M.^r St. Martin approuveront le choix que nous avons osé faire parmi ses nombreux manuscrits. C'est aux amis de ce vrai sage qui nous aima si tendrement, que nous dédions cet ouvrage, en attendant que quelques-uns de ses amis plus avancés que nous dans les voies de la sagesse, achèvent de nous faire jouir par l'impression, de tous ses autres manuscrits.

Le but de ce recueil que nous présentons au Public, a été de le mettre à même de juger que la science théosophique dont s'est occupé toute sa vie M.^r St. Martin, n'est pas toujours une science inintelligible pour le plus grand nombre des Lecteurs. Il ne faut pas, comme on le croit, être initié,

vj **AVERTISSEMENT**

ou avoir aucune clef de son style et de sa doctrine, pour entendre la plus grande partie de ses ouvrages. Quelques sçavans, ainsi que plusieurs personnes simples et peu lettrées, les ont goûtés dès la 1.^{re} lecture, et ne peuvent se lasser de les relire.

Il est vrai que, lorsqu'on est habitué à la lecture de livres qui dispensent du travail de la pensée ou de la réflexion, de ces livres philosophiques qui égayent le Lecteur par le sarcasme et la plaisanterie, on a de la peine à se faire aux sentimens religieux et aux raisonnemens serrés et précis de M.^r St. Martin, qui semble vouloir contraindre ses Lecteurs à penser et à chercher eux-mêmes les vérités, sur la voie desquelles il ne veut que les ramener. C'est le cas de dire qu'en le lisant, on désireroit toujours qu'il en dît davantage; mais on peut assurer ceux qui n'osent pas

les lire , qu'il n'y a rien de voilé dans les bases neuves et lumineuses sur lesquelles il fonde ses principes ; s'il se sert quelquefois des nombres (1), ce n'est qu'avec beaucoup de discretion et pour fortifier toutes les preuves qu'il emploie auparavant pour appuyer la vérité. Cette vérité s'étendant à toute sorte de sujets, il en est quelques-uns qui exigent d'être traités avec plus de profondeur, d'être lus avec plus d'attention, et d'être saisis avec plus de pénétration. Car, si la théosophie est une science qui donne l'intelligence des bases de toutes les autres sciences, on doit se persuader qu'elle exige un travail et une habitude d'occuper son esprit de l'im-

(1) La théorie des nombres n'est point une science vaine et neuve ; tant de philosophes anciens en ont parlé avant M.^r St. Martin, qu'elle ne devrait pas être dédaignée des sçavans modernes.

iiij **AVERTISSEMENT**

mensité des sujets qu'elle peut traiter ; et si des Lecteurs zélés pour les vérités sublimes, ne parvenoient pas à découvrir d'abord toutes les vérités indiquées et prouvées par les nombres dans les ouvrages de M.^r St. Martin, ils respecteront l'intention de l'auteur, et ils se diront à eux-mêmes : tâchons de tirer parti de tant d'autres vérités à notre portée ; peut-être la divine sagesse elle-même, lorsqu'elle nous en jugera dignes, nous instruira-t-elle de ces vérités, comme elle en a instruit tous ceux qui ont eu le bonheur de les connoître depuis la création du monde.

Pour nous qui ne sommes que de foibles écoliers de cette doctrine, nous pouvons plus aisément, peut-être, nous proportionner au degré d'intelligence de la plupart des Lecteurs. C'est dans cette persuasion que nous avons choisi, pour former le

premier volume de ce recueil, parmi plus de 3000 pensées théosophiques, celles qui nous ont paru le plus à notre portée, comme à celle du plus grand nombre des Lecteurs. Si dans le second volume, nous avons inséré des sujets plus méthodiquement traités, notre but a été de satisfaire aussi ceux des Lecteurs auxquels souvent des pensées détachées font peu d'impression, ou qui ont besoin d'exercer plus profondément leurs méditations, ou d'y être aidés par le raisonnement. Pour soulager leur attention par la variété des sujets, nous avons mêlé dans le second volume, quelques opinions de M.^r St. Martin sur la littérature, et quelques-unes de ses poésies qu'il composa dans sa jeunesse.

Nous engageons donc les Lecteurs qui auront la curiosité de lire, pour la première fois, des ouvrages théosophiques, à se dépouiller, s'il se

x **AVERTISSEMENT**

se peut, de tout esprit de parti, à ne pas croire sur rapport qu'ils sont intelligibles, parce qu'à la première difficulté, ils se rebuteroient ou dédaigneroient de l'approfondir. Nous désirerions même que si ces Lecteurs étoient tentés de se ranger parmi les ennemis obstinés de la chose religieuse, ils suspendissent un instant leur décision, avant de prononcer sur cette chose la plus importante de toutes. Mais ce qui seroit le plus à désirer, c'est qu'il se trouvât encore beaucoup de ces Lecteurs fatigués de la diversité et de la vanité des systèmes philosophiques qui eussent conservé un desir sincère de connoître la vérité, et d'approfondir les bases sur laquelle elle repose. C'est pour les Lecteurs affamés de cette vérité, que M.^r St. Martin a écrit; c'est pour eux que nous avons fait ce recueil. Nous osons les assurer d'avance que la

lecture qu'ils en feront ne sera point infructueuse ; nous partageons aussi d'avance avec eux , le contentement qu'ils en éprouveront , et nous unissons nos vœux à ceux de cet écrivain charitable et sublime , qui s'exprime ainsi à la fin d'un de ses ouvrages le plus répandu , (L'HOMME DE DESIR).

« *C'est avec une douce consolation que je verrai mes frères cueillir ces foibles fruits des desirs d'un homme simple qui les a aimés.*

» *Puisse la vertu de leur cœur ,
» puisse la piété des siècles , être le
» cantique funéraire qui sera à ja-
» mais chanté sur ma tombe !*

» *Je l'entendrai dans le sommeil
» de paix ; j'en rendrai à mon Dieu
» tout l'hommage. »*

Pour toute réponse aux critiques souvent répétées par l'ignorance ou la légèreté contre les ouvrages de M.^r St. Martin , nous nous contenterons

xij **AVERTISSEMENT**

de donner la copie de deux lettres qui lui ont été écrites. Elles expriment parfaitement l'esprit de toutes celles qu'il a reçues de différens pays. Si toutes ces lettres étoient connues, elles seroient une démonstration évidente que M.^r St. Martin a fait , pendant sa vie , *beaucoup de bien sans faire de bruit* , et que les personnes qui le remercioient , ne le connoissoient que par ses ouvrages seulement. Elles n'avoient pas besoin qu'on leur en donnât la clef pour les entendre dans la plus grande partie , et pour être ramenés souvent par une simple lecture à la croyance religieuse. C'est , en parlant de ces personnes , que M.^r St. Martin dit dans ses gaietés , n.^o 202 de son portrait , qu'il s'étoit fait des rentes en âmes. Quant à nous , quoique notre suffrage soit de peu de valeur , nous ne pouvons que remercier Dieu de nous avoir fait connoître

cet homme vertueux et rempli des dons de l'intelligence.

Voici donc ces deux lettres qui peignent si bien les sentimens de tous ceux qui l'ont connu, ou qui ont eu le bonheur de pouvoir apprécier ses ouvrages.

A la Rochelle, ce 25 avril 1792.

« JE vous dois tout, Monsieur, puis-
» que je vous dois mon retour à la vé-
» rité; non-seulement la reconnoissance
» vous place dans mon cœur au rang des
» êtres bienfaisans que j'aime et que je
» révère; mais un principe d'équité qu'au-
» torise le gout et la délicatesse, (*ce gout*
» *qui n'est pas la vertu, mais qui peut*
» *y conduire*), vous met dans mon es-
» prit fort au-dessus des écrivains dont
» notre siècle se glorifie. Ces athlètes de
» la littérature moderne, ne m'ont donné
» que des plaisirs imparfaits et passa-
» gers; vos ouvrages ont préparé pour
» mon âme, une nourriture solide, ap-
» propriée à mon genre d'esprit, à ma

xiv **AVERTISSEMENT**

» manière de voir et de saisir les choses ;
» et , comme un médecin habile , vous
» avez déguisé le remède dont j'avois
» besoin , sous une enveloppe agréable
» qui pouvoit seule me décider à en faire
» usage.

» Que béni soit à jamais le Dieu des
» miséricordes qui vous a envoyé si à
» propos à mon secours , pour m'arrêter
» sur le bord des précipices , qui a per-
» mis que la passion de la lecture m'ait
» enfin conduite à lire vos ouvrages ; je
» n'en avois pas trop d'envie ; je croyois
» tout savoir ; je m'étois fait un système
» insuffisant , mais auquel je tenois com-
» me nous tenons à toutes nos produc-
» tions , quelque médiocres qu'elles puis-
» sent être ; les nouvelles lumières , les
» sublimes pensées , l'ensemble et la liai-
» son des choses , le vrai but de la science
» que j'ai découvert dans cette nouvelle
» étude , m'ont bien désabusée de celles
» que j'avois faites jusqu'alors. Je rendrai
» sans cesse des actions de grâces au sen-
» timent divin qui anima votre cœur , et
» qui conduisit votre plume dans la re-

» cherche de la vérité ; mais qu'il me
» soit permis de profiter d'une occasion
» favorable pour vous donner un foible
» témoignage des sentimens d'estime et
» de reconnoissance , pour la part que
» vous avez à cet inestimable bienfait.
» Loin de moi la pensée de vous prépa-
» rer ici une louange frivole ou insidieu-
» se , ce seroit mal reconnoître le service
» important que vous m'avez rendu : non
» M.^r, les motifs qui m'ont engagés à vous
» écrire, ne sont pas de ce genre ; c'est ,
» en premier lieu , de vous offrir la douce
» consolation qui convient à votre âme ,
» celle de voir fructifier vos travaux ,
» d'avoir contribué à arracher une âme
» des griffes du lion vorace , et de me
» voir participer par les liens de la cha-
» rité chrétienne à l'union qui doit régner
» entre tous ceux qui ont la même façon
» de penser. En second lieu , c'est de vous
» présenter , de vous recommander une
» personne qui m'est extrêmement chère ,
» mon frère auquel je suis plus intime-
» ment unie par l'amitié que par les
» nœuds du sang. Il est connu de quel-

xvj Avertissement

» ques - uns de vos amis. Il ne m'appar-
» tient pas de faire son éloge ; mais ceux
» qui le connoissent, s'accordent à dire
» qu'il a de l'intelligence , un grand fond
» de probité , et je puis affirmer qu'il a
» un bon cœur. Il me semble qu'il n'a
» plus qu'un pas à faire pour arriver à
» la lumière : ce pas est , sans doute ,
» celui qui coûte le plus à faire à celui
» qui sent encore en lui gronder les ora-
» ges des passions , ou qui tient aux biens
» de la terre. Il m'a témoigné le desir
» d'avoir vos ouvrages. Monsieur, à mon
» tour , je desire que ses souhaits puis-
» sent s'accomplir , et qu'il m'acquitte
» d'une partie de mes obligations envers
» vous. Je les ai déjà obtenus ces ouvra-
» ges par les soins de M.^r Despalières et
» de M.^r Archbold , etc.

» Vos ouvrages m'ont entièrement dé-
» goûtés des ouvrages frivoles les mieux
» écrits ; ils ont apaisé cette soif de lec-
» ture dont j'étois tourmentée ; ils m'ont
» appris à m'occuper des merveilles de
» la nature avec quelque fruit , en m'é-
» levant à leur auteur , de sorte que ,
» dans

» dans la ville ou dans la solitude, tout
» sert d'aliment à mes pensées et de sujet
» à la douce contemplation, et m'arra-
» che à l'ennui mortel que je trouvois
» par-tout autrefois. Ah ! de combien de
» graces il m'a comblé ce Dieu parfaite-
» ment bon ! aidez-moi à le remercier
» comme je le dois. Je l'implore au-
» jourd'hui pour ce frère que j'aime si
» tendrement : il cherche le bonheur
» parmi les ronces et les épines de la
» vie : il prend des peines inutiles, des
» soins infructueux : son cœur n'étoit
» point fait pour s'attacher long-temps
» à cette recherche onéreuse ; enseignez
» lui à recueillir ces plantes salutaires,
» ces baumes précieux qui m'ont tant
» fait de bien, qui ont changé mon
» existence malheureuse en des jours de
» paix et d'allégresse. Ce nouveau triom-
» phe de la vérité me sera plus doux,
» que si j'en étois moi-même l'objet ;
» il resserrera les nœuds immortels de
» mon attachement et de ma sincère
» reconnoissance.

» Adieu, Monsieur, ne m'oubliez pas,

xviiij *AVERTISSEMENT*

» je vous prie , dans les vœux que vous
» offrez à l'Eternel..... »

C. J.

*Mondou, canton de Vaud, en
Suisse, le 6 mai 1803.*

M O N S I E U R ,

« QUELQU'INSIGNIFIANT que soit pour
» vous le témoignage d'un homme aussi
» peu connu que moi , daignez me per-
» mettre de vous payer le tribut d'amour
» et de reconnoissance que vous doivent
» tous vos Lecteurs , amis de la vérité.
» — Avant de lire votre ouvrage inap-
» préciable de *l'esprit des choses* , j'er-
» rois , comme tant d'autres , dans le
» vague du septicisme , plus désolant à
» mon gré que l'athéisme. Celui-ci , au
» moins dans son néant , semble vous
» promettre le repos , tandis que la phi-
» losophie qui n'enseigne qu'à douter ,
» (d'ailleurs ennuyeuse et fatigante)
» donne lieu à une multitude de conjec-

» tures toutes plus ou moins fausses, plus
» ou moins désolantes; et s'il arrive de
» tomber dans une hypothèse ingénieuse
» ou séduisante, la jouissance qu'elle nous
» procure, loin d'être durable, s'évanouit
» bientôt avec l'illusion qui l'avoit pro-
» duite. C'est ainsi que je m'étois formé
» un système philosophique, puisé dans
» Pythagore et Platon, dans quelques
» philosophes éclectiques, tels que Plotin,
» Jamblique, Porphyre; je crus voir dans
» leurs principes un caractère de vérité
» et de justesse qui m'avoit séduit. La
» métempsycose seule que tous ces phi-
» losophes admettoient, me chagrinoit;
» le dégoût de la vie me faisoit redouter
» de renaître dans cette vallée de lar-
» mes, et tout en desirant de ne jamais
» renaître, je desirois le néant.

» Ce fut là le premier pas rétrograde
» que je fis dans les systèmes que j'avois
» adoptés; je flottois, j'hésitois, et enfin
» je regrettois le temps où, persuadé des
» vérités du Christianisme, je marchois
» par une route toute éclairée. Un séjour
» de quelques années à Paris, acheva de

xx Avertissement

» m'arracher au Nihilisme par le specta-
» cle même des fruits de cette philoso-
» phie. Je fus revolté des principes af-
» freux qu'y professoit la jeunesse , et
» même nombre de personnes de tout
» âge et sexe : c'étoit l'ouvrage de la ré-
» volution : je voyois le vice et l'effron-
» terie érigés en *savoir vivre* , et la vertu
» trop souvent timide , exposée aux sar-
» casmes , aux mauvaises plaisanteries ,
» etc. J'en faisois la fâcheuse expérience ,
» etc. etc. Passez - moi , s'il vous plaît ,
» cette *jérémiade* ; je reviens à mon sujet.
» — La providence a enfin voulu que
» l'*esprit des choses* , etc. etc. me tombât
» entre les mains ; je ne puis me lasser
» de le lire ; chaque jour j'y puise de
» nouvelles instructions : en un mot , je
» commence une nouvelle vie. Ne trou-
» vez donc point étrange , homme res-
» pectable , qu'un inconnu vous adresse
» ses actions de grâces pour l'œuvre que
» vous avez opérée en lui. Les principes lu-
» mineux que vous exposez dans votre
» ouvrage , sont les seuls qui concilient
» tout , et peuvent seuls arracher l'esprit

» à cette anxiété, à ces incertitudes cruel-
» les où nous sommes sur notre sort à
» venir; il me guérit sur-tout de la crainte
» que j'avois de renaître dans ce monde
» d'iniquités.

» Cependant il est quelques endroits
» de votre ouvrage qui me laissent dans
» l'incertitude, notamment dans le pa-
» ragraphe de *la Médecine universelle*,
» où il est question de la douleur divine
» que nous devons éprouver pour mériter
» la qualité de *frère du Christ*. Vous pa-
» roissez renvoyer le Lecteur à vos autres
» ouvrages, ce qui me laisse à cet égard
» dans l'ignorance, vu l'impossibilité où
» je suis de me les procurer; je n'ai que
» des soupçons vagues sur la nature de
» cette douleur. Osérais-je attendre de
» vous quelques éclaircissemens sur ce
» point? Je sens toute l'indiscrétion de
» ma démarche; ne l'attribuez, je vous
» prie, qu'au desir ardent d'avancer dans
» la connoissance de la vérité. Je me flatte
» d'avance que vous ne vous refuserez
» pas à mes vœux, puisqu'il s'agit de faire
» germer dans mon cœur le grain pré-

xxij *AVERTISSEMENT*

» cieux que vous y avez semé. Il est en-
» core d'autres points sur lesquels j'aurois
» la même prière à vous faire ; mais ce
» seroit abuser de votre patience. Je me
» permets seulement de vous demander
» quel sort attend cette foule d'individus
» qui , sans méchanceté réelle , ont né-
» gligé ou méconnu leurs véritables
» devoirs. Je ne puis admettre qu'ils
» soient rejetés et entièrement exclus au
» dernier jour, du bonheur éternel. Vous
» sçavez que le nombre de ceux qui tra-
» vaillent ici-bas réellement à la vigne
» du Seigneur , est bien petit : veuillez ,
» je vous prie , répandre aussi vos clartés
» sur cet objet. Je réclame ici votre pro-
» tection spirituelle : saint homme , soyez
» mon parrain dans le nouveau baptême
» dont je desire me rendre digne. — Si
» je sçavois à quoi m'accrocher à Paris
» ou aux environs , pour vivre , je ne né-
» gligerois rien pour y réussir , afin de
» pouvoir communiquer plus directement
» avec vous , et pour vous voir face à
» face , comme Moïse vit Dieu. Ce n'est
» pas en mon nom seul , que je vous

DES EDITEURS. *xxlij*

» adresse cette lettre , mais aussi en celui
» d'un ami qui ne fait qu'un avec moi ,
» et qui partage tous mes sentimens en-
» vers vous.

» Dans le doux espoir que vous con-
» descendrez à mes demandes , veuillez
» agréer , Monsieur , les assurances du
» profond respect avec lequel j'ai l'hon-
» neur de vous saluer. »

L.... *fls.*

P O U R donner aux Lecteurs une idée de la vie de M.^r St. Martin, nous avons cru ne pouvoir mieux faire que d'extraire ce qui suit de la notice biographique que notre compatriote M.^r Tourlet a publiée dans le moniteur, et qui a été réimprimée depuis dans le mercure, avec quelques notes critiques.

EXTRAIT DE CETTE NOTICE.

LOUIS-CLAUDE DE S.^t MARTIN naquit le 18 janvier 1743, à Amboise, département d'Indre et Loire. Ses parens prirent le plus grand soin de son éducation ; il fut sur-tout redevable à sa belle-mère des principes de morale et de piété qu'il conserva toute sa vie. Après avoir fait ses études d'une manière distinguée , au collège de Pont-Levoi, son père le fit recevoir avocat du Roi au siège présidial de Tours ;

mais il sentit bientôt une répugnance invincible pour tout projet d'établissement dans la robe, n'ayant d'ailleurs d'autre gout que celui de l'étude des sciences , et principalement de la religion. Cependant , pour satisfaire encore aux desirs de son père, il entra au régiment de Foix en qualité d'officier, à l'âge de 22 ans. La carrière de l'honneur fut aussi pour lui celle de la vertu la plus sévère; il ne donna à son état que le temps nécessaire pour en remplir exactement les devoirs; il employoit le reste à s'instruire dans la philosophie religieuse. Ce fut dans ce régiment de Foix, alors en garnison à Bordeaux, que plusieurs Officiers, ses camarades, lui firent connoître Martinez-Paschalis, fameux Théurgiste, dont il devint aussi le disciple.

La musique et les promenades champêtres furent les délassemens favoris de M.^r St. Martin. Ses inclinations

αxvj *AVERTISSEMENT*

étoient douces et son caractère liant, quoiqu'il cherchât de préférence la société des hommes occupés du même objet que lui. Des voyages au sein de sa famille, ou dans les pays étrangers pour s'y instruire, et des actes de bienfaisance qu'il avoit soin de tenir secrets, absorboient le fruit de ses économies. Amant passionné de la vérité, il sembloit ne vivre que pour l'étudier et la faire connoître; tel fut le but de toutes ses démarches et des ouvrages qu'il publia dans la suite, et il ne quitta le service militaire que pour vaquer uniquement à cette occupation devenue l'aliment nécessaire de son esprit et de toutes ses facultés. Ce fut alors qu'il joignit à la connoissance des langues anciennes, l'usage des principaux idiômes de l'Europe, et qu'il composa, à l'âge de 40 ans, son premier ouvrage des Erreurs et de la vérité; il le fit im-

primer à Lyon, où il demeura quelques années, et où il professa ses principes à la loge de la bienfaisance. (2) Il voyagea ensuite en Italie et en Angleterre, où il fut accueilli avec distinction par des familles illustres, et par des sçavans pénétrés d'estime pour ses talens, et de respect pour ses vertus. De retour de ses voyages, M.^r St. Martin se fixa à Paris, où il demeura jusqu'à la révolution, chez M.^{me} de Bourbon, qui le combla de bontés. Pendant la révolution il vint habiter son pays natal, où il ne cessa de donner l'exemple de la soumission aux loix, de la résignation et de la bienfaisance.

(2) Ce sont quelques - unes des leçons qu'il donnoit à la jeunesse de Lyon, que nous avons fait imprimer dans le second volume de ce recueil.

xxviii **AVERTISSEMENT**

C'est dans les momens les plus orageux de cette révolution , qu'il osa écrire ses différens ouvrages politiques , dans lesquels il exposoit les véritables principes de l'association humaine. Le calme ayant enfin succédé à tous les orages , M.^r St. Martin retourna demeurer à Paris , pour donner des consolations à ses amis , et pour y combattre dans la source les faux systèmes de quelques savans. C'est pour cela qu'il suivoit les différens cours publics.

Quoique versé dans plusieurs sciences , il étoit d'une modestie rare et d'une admirable simplicité. Son extérieur étoit si humble , et sa réserve si extrême , qu'à le voir et à l'entendre , on n'eût jamais soupçonné qu'il étoit l'auteur d'ouvrages aussi profonds et aussi sublimes , dont quelques-uns ont été traduits en anglais , en allemand et en russe.

DES EDITEURS. xxix

Ses principaux ouvrages sont ; 1.^o *des Erreurs et de la vérité* ; 2.^o *le Tableau naturel* ; 3.^o *l'Homme de desir* ; 4.^o *le nouvel Homme* ; 5.^o *l'ecce Homo* ; 6.^o *le Crocodile* ; 7.^o *de l'Esprit des choses* ; 8.^o *le Ministère de l'Homme-esprit* ; 9.^o *l'Aurore naissante* ; 10.^o *les trois Principes* ; 11.^o *les quarante Questions sur l'âme* ; 12.^o *la triple Vie , etc.* Ces quatre derniers sont des traductions de Bœheme , auteur allemand. Ces ouvrages ne tendent tous qu'à ramener l'homme à la connoissance de lui-même , et conduire son esprit par une voie naturelle aux choses surnaturelles , au véritable Christianisme. Nous n'oserons pas en faire d'autre éloge ; c'est aux vrais sages de toutes les Nations à le juger. Nous résumerons seulement cette légère esquisse de la vie de ce Philosophe , en disant avec tous ceux qui l'ont connu , qu'il

xxx AVERTISSEMENT, etc.

étoit sçavant sans orgueil , charitable sans ostentation , sensible et humain par caractère , en un mot véritablement chrétien dans sa doctrine et dans ses mœurs. C'est de lui qu'on pourroit dire qu'il fut l'ami de Dieu et des hommes. Aussi, sa mort prématurée fut - elle un malheur pour l'humanité. Il avoit pressenti sa fin prochaine , et l'avoit annoncée à ses amis : il vit de sang - froid arriver sa dernière heure , et parut même quitter avec joie sa dépouille mortelle , le 22 vendémiaire an 13 , à Autray , près Châtillon , dans la maison de campagne du Sénateur Lenoir - Laroche,

É L É G I E.

O TROP cruelle mort , tu viens nous enlever
St. MARTIN , ce savant dans la théosophie ;
Il combattit l'erreur et sut se préserver
De ces systèmes vains de la philosophie.
Tendre ami , charitable , et chrétien vertueux ,
Par ses profonds écrits , sur-tout par son exemple ,
Il a voulu prouver que l'homme n'est heureux ,
Si Dieu n'est dans son cœur , comme dans son vrai
temple ,

Prié , remercié de ses dons éternels.
Et si cet homme enfin ne voit de biens réels ,
Parmi les maux affreux dont notre terre abonde ,
Que dans l'amour divin , dans ce puissant secours ;
Lui - seul peut le sauver de ce déluge immonde ,
Jusqu'à ce qu'il atteigne aux immortels séjours .
Ces douces vérités méritent notre hommage :
Imitons , s'il se peut , les vertus de ce sage ,
Qu'avec tant de sujet nous pleurons aujourd'hui ,
Calamité pour nous , c'est le bonheur pour lui ;
Du bien qu'il nous a fait il reçoit la couronne :
Ce Dieu qu'il aimait tant , c'est lui qui la lui donne ,

ACROSTICHE.

Sa profonde sagesse excitera les hommes,
A suivre les sentiers de l'aimable vertu.
Il se plut à prouver dans l'exil où nous sommes,
Notre haute origine... et tant qu'il a vécu,
Terrassa les erreurs de la philosophie.
Maître doux et modeste, il consacra ses soins
A ranimer pour Dieu le zèle des humains.
Respectons sa mémoire en imitant sa vie.
Tes œuvres, ô grand homme! en ces jours ignorés,
Illustreront ton nom et feront mieux connoître
Notre religion et ses livres sacrés.

L. G. G.

PORTRAIT

PORTRAIT
HISTORIQUE
ET
PHILOSOPHIQUE
DE

M^R. DE S^T. MARTIN,
FAIT PAR LUI-MÊME. ()*

I. J'AI été gai; mais la gaiété n'a été qu'une nuance secondaire de mon carac-

(*) L'auteur commença ce portrait en 1789, et le continua sans suite et sans autre espèce d'ordre, que celui dans lequel sa mémoire lui retraçoit les différens événemens de sa vie.

On trouvera plusieurs lacunes dans la série des N.^{os} placés en tête de chacune de ces Pensées, ou Notes historiques. Nous en avons en effet supprimé un assez grand nombre, non pas que nous ayons prétendu faire un choix, mais seulement parce qu'il auroit fallu y nommer plusieurs personnes respectables encore vivantes, ce que nous ne nous fussions pas permis avant que de les avoir consultées.

(2)

tère; ma couleur réelle a été la douleur et la tristesse , à cause de l'énormité du mal, (Baruch. 2 , 18.) et de mon profond desir pour la renaissence de l'homme. Aussi je ne suis gai que comme en passant , et parce que ne pouvant pas toujours traiter mes semblables , comme des hommes faits , je me sens porté à ne les traiter que comme des enfans : ce qui fait que je m'ennuye quand les gaités sont trop longues , ou bien je deviens désagréable et dur par impatience , chose dont je me repens , et qui est très-opposée à ma manière d'être.



2. Tous les hommes peuvent m'être utiles : il n'y en a aucun qui puisse me suffire. Il me faut Dieu.



3. Mon plus grand charme eut été de rencontrer des gens qui dévinassent les vérités : car il n'y a que ces gens-là qui sont en vie.



4. Les mêmes personnes sont quelquefois revoltées de mon orgueil , et dans

(3)

l'admiration de ma modestie ; si ces personnes s'élevoient un peu plus haut , peut-être ne seroient-elles plus embarrassées sur mon compte : car ce que je sens est plus beau que de l'orgueil.



5. On ne m'a donné de corps qu'un projet.



7. Il y a eu deux êtres dans le monde , en présence desquels Dieu m'a aimé ; aussi quoique l'un de ces deux êtres fut une femme , (ma B.) j'ai pu les aimer tous deux aussi purement que j'aime Dieu , et par conséquent les aimer en présence de Dieu , et il n'y a que de cette manière-là que l'on doive s'aimer , si l'on veut que les amitiés soient durables.



10. J'ai été attendri un jour jusqu'aux larmes , à ces paroles d'un prédicateur : *comment Dieu ne seroit-il pas absent de nos prières , puisque nous n'y sommes pas nous-mêmes ?*



12. Tous les hommes auroient dû être

des médecins les uns pour les autres; je crois que dans cette répartition de propriétés curatives, la mienne eut été de guérir les maux de *tête*. Quant aux maux de cœur, c'est Adam qui les a donnés à toute sa postérité: aussi a-t-il fallu une puissance bien supérieure à la sienne pour les guérir, c'est-à dire qu'il a fallu le cœur de Dieu.



14. Je n'ai eu que deux postes dans ce monde: savoir, le paradis et la poussière; je n'ai pas sçu demeurer dans les postes intermédiaires; voilà pourquoi j'ai été si peu connu du plus grand nombre, et que ceux qui m'ont approché, m'ont toujours blâmé ou loué avec excès.



15. La nature de mon âme a été d'être extrêmement sensible, et peut-être plus susceptible de l'amitié que de l'amour, etc.



16. J'ai changé sept fois de peau en nourrice; je ne sais si c'est à ces accidens que je dois d'avoir si peu d'astral.

21. Je n'ai pas eu le don de montrer l'esprit qui nous accompagne et nous suit par-tout, en nous environnant sans cesse de ses œuvres physiques, sensibles et effectives; mais j'ai eu, par la grace de Dieu, le don de démontrer cet esprit et la certitude de ses actes réels et constans autour de nous; et ces preuves-là sont écrites dans l'intelligence de tous les hommes.

24. La Divinité ne m'a refusé tant d'astral, que parce qu'elle vouloit être seule, mon mobile, mon élément et mon terme universel.

28. A l'âge de 18 ans, il m'est arrivé de dire, au milieu des confessions philosophiques que les livres m'offroient: il y a un Dieu, j'ai une âme, il ne faut rien de plus pour être sage, et c'est sur cette base-là qu'a été élevé ensuite tout mon édifice.

31. Mon vrai dissolvant au physique,

c'étoit du lait : et , en effet , c'est avec du lait que plusieurs fois dans ma vie je me suis guéri de la fièvre.



32. Dès les premiers pas que j'ai faits dans la carrière qui m'a absorbé tout entier , j'ai dit : ou j'aurai la chose en grand , ou je ne l'aurai pas ; et , depuis ce moment , j'ai eu plusieurs raisons de croire que ce mouvement n'étoit pas faux.



33. Il est bien clair que ma *croix* étoit un décret , puisque je ne pouvois ni l'éviter , ni la combattre ; et c'est ainsi que doivent être toutes les *croix* , sans quoi on ne nous auroit pas dit de les porter.



36. Dans l'ordre de la matière j'ai été plutôt sensuel que sensible , et je crois que si tous les hommes étoient de bonne foi , ils conviendroient que dans cet ordre-là , il en est d'eux comme de moi. Quand aux femmes , je crois que c'est communément le contraire , et qu'elles sont dis-

posées naturellement à être plus sensibles que sensuelles.



39. J'ai bien senti que nous devions tout diviniser autour de nous, si nous voulions être heureux, et dans les mesures de la vérité; mais j'ai senti aussi qu'au lieu de remplir cette loi essentielle, nous matérialisons Dieu tous les jours, et que nous l'immolons sans cesse sur l'autel de tous les objets qui nous environnoient.



45. Les livres que j'ai faits, n'ont eu pour but que d'engager les lecteurs à laisser là tous les livres, sans en excepter les miens.



50. Toutes les circonstances de ma vie ont été comme des échelons que Dieu plaçoit autour de moi, pour me faire monter jusqu'à lui: car il ne vouloit pas que je reçusse de joies, de consolations, de lumières et de bonheur réel, par aucune autre main que par la sienne, et son seul objet étoit que je vécusse et que je demeurasse exclusivement avec lui. Vé-

rité écrite , dès mon plus bas âge , dans ma destinée , et qui n'a fait que se développer à toutes les époques de ma vie.

56. Je n'ai rien de plus que les autres hommes ; j'ai senti qu'eux et moi , nous étions tous les fils de Dieu seulement ; j'ai eu tellement la persuasion de la noblesse de cette origine , que j'ai tâché de mon mieux de conserver quelques lambeaux de mon extrait baptistaire.

59. En 1787 , j'ai vu , en Angleterre , un vieillard nommé *Best* , qui avoit la propriété de citer à chacun très à propos , des passages de l'Ecriture , sans qu'il vous eût jamais connu. En me voyant , il commença par dire de moi : *il a jeté le monde derrière lui*. Ce qui me fit plaisir : car il y a du vrai là dedans. Ensuite il me cita le 3.^e verset de Jérémie , chap. 33 , *Clamor ad me et exaudiant te , et docebo te grandia et firma quae nescis*. Criez vers moi , et je vous enseignerai des choses grandes et sûres que vous ne savez pas. Cela me fit aussi

beaucoup de plaisir ; mais ce qui m'en fit davantage , c'est que cela se vérifia dans la quinzaine.

60. A la lecture des confessions de J. J. Rousseau, j'ai été frappé de toutes les ressemblances que je me suis trouvées avec lui, tant dans nos manières empruntées avec les femmes, que dans notre goût, tenant à la fois de la raison et de l'enfance, et dans la facilité avec laquelle on nous a jugé stupides dans le monde, quand nous n'avions pas une entière liberté de nous développer. Notre temporel a eu quelque similitude, vu nos positions différentes dans ce monde ; mais sûrement, s'il s'étoit trouvé à ma place avec ses moyens et mon temporel, il seroit devenu un autre homme que moi.

62. De toutes les routes spirituelles qui se sont offertes à moi, je n'en ai pas trouvé de plus douces, de plus sûres, de plus riches, de plus fécondes, de plus durables, que celles de la pénitence et de l'humilité.

66. J'ai reconnu que c'étoit une chose très - salulaire et même très - honorable pour un homme , que d'être , pendant son passage ici - bas , un peu balayeur de la terre.



67. Le respect filial a été dans mon enfance , un sentiment sacré pour moi. J'ai approfondi ce sentiment dans mon âge avancé , et il n'a fait que se fortifier par là ; aussi je le dis hautement , quelque souffrance que nous éprouvions de la part de nos père et mère , songeons que , sans eux , nous n'aurions pas le pouvoir de les subir et de les souffrir , et alors nous verrons s'anéantir pour nous , le droit de nous en plaindre ; songeons enfin que sans eux , nous n'aurions pas le bonheur d'être admis à discerner le juste de l'injuste ; et si nous avons occasion d'exercer à leur égard ce discernement , demeurons toujours dans le respect envers eux pour le beau présent que nous avons reçu par leur organe , et qui nous a rendus leurs juges si même nous savons que leur

être essentiel est dans la disette et dans le danger , prions instamment le souverain Maître de leur donner la vie spirituelle , en récompense de la vie temporelle qu'ils nous ont donnée.

69. Ma foiblesse physique a été telle, et sur-tout celle des nerfs que, quoique j'aye joué passablement du violon pour un amateur, mes doigts n'ont jamais pu vibrer assez fort pour faire une cadence.

71. La manière dont j'ai senti quelquefois que la prière devoit marcher pour être bonne, ce seroit que chaque acte de la prière de l'homme, fut un hymne ou un cantique enfanté de son cœur; c'est-à-dire qu'il devoit créer lui-même ses pseâumes, et non pas se contenter d'en lire.

73. Il me semble que je pouvois apprendre et non pas enseigner; il me semble que j'étois en état d'être disciple et non pas maître. Mais, excepté mon premier éducateur Martinetz de Pasqually, et mon

second éducateur Jacob Boehm , mort il y a 150 ans , je n'ai vu sur la terre que des gens qui vouloient être maîtres , et qui n'étoient pas même en état d'être disciples.



76. J'ai vu les sciences fausses du monde , et j'ai vu pourquoi le monde ne pouvoit rien comprendre à la vérité ; c'est qu'elle n'est point une science , et qu'il veut toujours la comparer avec les sciences fausses dont il se berce et se nourrit continuellement.



86. C'est une douleur pour moi d'entendre parler si légèrement de ce sublime amour qui est le vrai et le seul terme de l'œuvre ; ils ne sentent pas que ce beau nom ne devrait se prononcer de notre part , que de la même manière dont il se prononce de la part de Dieu , c'est-à-dire , que par des œuvres , des bienfaits et des merveilles vivantes.



88. Il m'a été clairement démontré qu'il y a deux voies : l'une où l'on s'en-

tend sans parler , et l'autre où l'on parle sans s'entendre.



94. Je me disois dans ma jeunesse :

Fais en sorte d'être assez heureux pour n'être jamais content que de ce qui est vrai ;

Que peut-tu craindre ? tu as un point d'appui à tout instant sous la main ;

Tenir bon , c'est la vraie prière , en ce que c'est celle qui maintient toute la place en état ;

Ne me laisse pas faire le bien que je veux , et fais-moi faire le bien que je ne veux pas.



96. C'est une vérité qu'il n'y auroit pas assez de papier dans le monde , pour écrire tout ce que j'aurois à dire. Il y a 25 ans que j'ai eu cette pensée. Que seroit-donc aujourd'hui que mes fonds se sont tellement accrus , que je me prosterne de honte et de reconnoissance pour la main bienfaisante et miséricordieuse qui veille avec tant d'attention sur moi , et qui ne craint pas de me combler de ses

graces malgré mes ingratitude et mes lâchetés.



97. Le monde frivole , (sur-tout les femmes ,) passe sa vie dans une chaîne de néans qui se succèdent et qui lui ôtent jusqu'aux moyens de s'appercevoir qu'il y ait une vérité , de même que la capacité de la saisir. Le plus grand nombre des femmes et des hommes qui leur ressemblent , sont comme des enfans qui regardent tout , qui crient à la moindre contradiction , mais qui n'ont pas d'autre force que celle de crier , et qu'il faut défendre de tout , parce que la peur et l'impuissance sont leurs élémens constitutifs.



103. J'ai par le monde une amie comme il n'y en a point : je ne connois qu'elle avec qui mon âme puisse s'épancher tout à son aise , et s'entretenir sur les grands objets qui m'occupent , parce que je ne connois quelle qui se soit placée à la mesure où je desire que l'on soit pour m'être utile , malgré les fruits que je ferois auprès d'elle , nous sommes séparés par les

circonstances : mon Dieu , qui connoissez les besoins que j'ai d'elle , faites - lui parvenir mes pensées , et faites - moi parvenir les siennes , et abrégez , s'il est possible , le temps de notre séparation.



109. L'espérance de la mort fait la consolation de mes jours ; aussi voudrois - je que l'on ne dit jamais , l'autre vie : car il n'y en a qu'une.



111. J'ai une belle - mère à qui je dois peut - être tout mon bonheur , puisque c'est elle qui m'a donné les premiers élémens de cette éducation douce , attentive et pieuse , qui m'a fait aimer de Dieu et des hommes. Je me rappelle d'avoir senti en sa présence , une grande circonscription intérieure qui m'a été fort instructive et fort salutaire. Ma pensée étoit libre auprès d'elle , et l'eut toujours été , si nous n'avions eu que nous pour témoins ; mais il y en avoit , dont nous étions obligés de nous cacher , comme si nous avions voulu faire du mal.

112. Ma chérissime B. lisoit un jour une de mes notes , où j'avois mis celle-ci : *la parole que l'on garde n'en devient que plus forte , car rien n'affermir l'homme comme le silence*. Elle prit sa plume et ajouta de sa main : *da capo*.

113. Dans une circonstance critique de ma vie où j'avois des torts , je me dis avec assurance : la vraie manière d'expier ses fautes , c'est de les réparer , et pour celles qui sont irréparables , de n'en être point découragé.

115. La plupart des pères donnent la naissance à leurs enfans , et puis ils les laissent-là comme des bêtes ; les malheureux ! Ils ne veulent pas se donner le soin de penser à l'étendue de leurs droits et à tous ces avantages qui en résulteroient pour leur postérité.

117. Dès mes premières années spirituelles , je me suis dit : c'est bien mâcher à vuide , que de courir après la matière ;

si

si Dieu ne pardonnoit pas , où en serions - nous ?

L'homme est un des arbitres de Dieu , c'est pourquoi il est aussi ancien que Dieu , sans qu'il y ait pour cela plusieurs Dieux.

Nous sommes tous vœufs , notre tâche est de nous remarier.

Ce n'est que dans la tendance vers notre être que se fait la purification ; tous ceux qui ne la sentent pas , n'expient rien ; ils ne font que se tacher davantage.

Que les hommes sont aveugles de se croire en vie !

Qu'est - ce que c'est que l'homme , tant qu'il n'a pas la clef de sa prison ?

Ne mets point ton argent dans une bourse , pour être plus prompt à faire l'aumône.

Ce qui est , est plus loin de nous que ce qui n'est pas.

Oh comme Dieu est petit ! pourroit-on dire , il ne fait rien que d'une seule manière.

Les corps sont des êtres de vie , s'ils étoient des êtres vivans , ils ne mangeroient ni ne mourroient point.

Les hommes font servir le vrai au culte de l'apparence , pendant que l'apparence leur avoit été donnée pour le culte du vrai.

Nos œuvres sont la monnoie de nos lumières.



122. J'eus un jour une conférence sur le magnétisme animal , avec M. Bailly , devenu depuis maire de Paris. Il avoit été un des commissaires nommés par le Roi pour examiner ce phénomène , et avoit signé le misérable compte que la commission en rendit. Lorsque pour lui persuader l'existence du pouvoir magnétique , sans soupçon de fourberie de là part des malades , je lui citai les chevaux que l'on traitoit alors à Charenton par ce procédé , il me dit : que sçavez-vous si les chevaux ne pensent pas ? Au lieu de profiter avec modestie de l'avantage qu'il me donnoit sur lui , par cette proposition , je lui répondis avec étourderie ;

M.^r, vous êtes bien avancé pour votre âge.



127. Lavater, ministre à Zurich, est un de ceux qui a le plus goûté l'*Homme de desir*. Il en a fait un éloge des plus distingué dans son Journal allemand du mois de décembre 1790. Il avoue ingénument qu'il ne l'entend pas tout; et dans le vrai, Lavater eut été fait pour tout entendre, s'il avoit eu des guides. Mais faute de ce secours, il est resté dans le royaume de ses vertus qui est peut-être plus beau et plus admirable que celui de la science. Et en outre, ce qu'il avoit de science, il l'a un peu *prodigalisé* dans les livres. Peut-être me dois-je à moi-même un semblable reproche? Cet homme respectable ne m'est point connu personnellement.



129. Le maréchal de Richelieu vouloit me faire causer avec Voltaire qui mourut dans la 15.^{me}; une autre personne dont j'ai oublié le nom, vouloit me faire causer avec M. Devoyer qui mourut aussi dans

la 15.^{me} Je crois que j'aurois eu plus d'agrément et plus de succès auprès de Rousseau ; mais je ne l'ai jamais vu.



134. Oui, si l'homme ne *mouroit* jamais, il seroit en état de mourir : car ce qui est vivant, ne connoit pas même la mort. Mais aussi, de même que ce qui est vivant, ne connoit point la mort, de même ce qui est mort, ne connoit point la vie.



138. J'ai été dégoûté de bien bonne heure des explications scientifiques des hommes, ou pour mieux dire, il n'y en a jamais eu une qui ait pu trouver accès chez moi. Il y avoit en moi quelque chose qui les repoussoit naturellement, et je me disois : comment les hommes peuvent-ils trouver quelque chose en fait de science ? Ils expliquent la matière par la matière, de sorte qu'après leurs démonstrations, on auroit encore besoin d'une démonstration.



141. Mon âme dit quelquefois à Dieu :

sois tellement avec moi, qu'il n'y ait absolument que toi qui sois avec moi : et cette parole n'est que la réelle expression de ce qui a été de tout temps le véritable desir de mon âme.



145. Il y a un grand inconvénient à vouloir instruire la plupart des femmes sur les grandes vérités ; c'est que ces grandes vérités - là ne s'enseignent bien que par le silence, tandis que tout le besoin des femmes en question, est que l'on parle et qu'elles parlent, et alors tout se désorganise, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois.



146. Je voudrais trois choses : 1.^o que l'homme n'oubliât jamais qu'il y a une autre lumière que l'élémentaire, et dont celle-ci n'est que le voile et le masque. 2.^o Que l'homme se persuadât que rien ne peut et ne doit l'empêcher de faire son travail. 3.^o Qu'il sentît que ce que l'homme sait le mieux, c'est ce qu'il n'apprend point.

149. Quand est ce que je me suis senti ne rien craindre dans les cieux, sur la terre et dans les enfers? c'est lorsque j'ai craint le péché.



154. Par la raison que Dieu veut être le seul qui fraye avec moi pour l'instruction, il veut être le seul avec qui je fraye pour la communication et la confiance.



160. Il seroit bien malheureux pour l'homme, qu'après avoir passé par les misères de la vie, cela fût encore à recommencer : et tel est le sort de ceux qui se croient à leur place sur la terre. Car qui est-ce qui sera assez fort pour avoir ainsi touché cette boue sans se salir? Voilà ma doctrine foncière.



163. Il est bien clair que les hommes doivent être menés, et qu'ils n'ont que leurs yeux pour les conduire; c'est pour cela qu'il n'y a que la science fausse qui donne de l'orgueil, parce qu'il n'y a

qu'elle qui éloigne du principe, et dans laquelle les hommes se mènent eux-mêmes.



165. C'est à Lyon que j'ai écrit le livre des erreurs et de la vérité. Je l'ai écrit par désœuvrement et par colère contre les Philosophes. Je fus indigné de lire dans Boulanger , que les religions n'avoient pris naissance que dans la frayeur occasionnée par les catastrophes de la nature.

Je composai cet ouvrage vers l'année 1774, en 4 mois de temps et auprès du feu de la cuisine , n'ayant pas de chambre où je pusse me chauffer. Un jour même le pot de la soupe se renversa sur mon pied , et le brûla assez fortement.

C'est à Paris , partie chez M.^{de} Lussignan , au Luxembourg , partie chez M.^{de} la Croix , que j'ai écrit le Tableau naturel , à l'instigation de quelques amis ; c'est à Londres et à Strasbourg , que j'ai écrit l'Homme de désir , à l'instigation de Thieman ; c'est à Paris , que j'ai écrit *Ecce homo* , d'après une notion vive

que j'avois eue à Strasbourg ; c'est à Strasbourg que j'ai écrit le nouvel Homme , à l'instigation du cher Silverichin , ancien aumônier du Roi de Suède et neveu de Swedenbourg. J'ai pris l'épigraphe de chacun de ces ouvrages dans celui qui précédoit leur publication.



170. Les principes qu'on m'a donnés , m'ont si bien servi , que je puis dire n'avoir perdu de causes sur mes grands objets , que celles que je n'ai pas plaidées. Quoique cependant toutes celles que j'ai plaidées , je ne les ai pas gagnées pour cela ; parce qu'il y en a quelques-unes dont le succès a été indécis , et d'autres où je n'ai rien produit du tout ; mais , dans aucune , je n'ai été obligé de reculer , et quoique mes idées trouvent toujours à s'étendre et à acquérir avec toutes les personnes qui me font l'honneur de vouloir bien s'entretenir avec moi , ces mêmes idées n'ont jamais changé dans le frottement , et elles s'y sont souvent grandement confirmées. Je dois beaucoup en ce genre , particulièrement au marquis

de Lusignan , au curé de Saint-Sulpice Tersac , au maréchal de Richelieu , au duc d'Orléans , au médecin Brunet , au chevalier de Boufflers , à M.^r Thomé , etc. : toutes connoissances qui n'ont duré qu'un moment , et n'ont été que des passades.

175. Homme, me suis-je dit quelque-fois , tu as des peines , et tu as le pouvoir de prier ton Dieu ! mais en même temps je me disois : comment les hommes n'auroient-ils pas des peines , puisque tous leurs soins ne tendent qu'à les dispenser de prier Dieu !

177. Je n'ai rien vu parmi les hommes qui ne me démontrât la vérité de leur principe ; mais c'est sur l'objet qu'ils se trompent. Cependant il y a une proportion continue entre l'accroissement des forces spirituelles de l'homme et les obstacles successifs auxquels il est exposé ; mais comme il ne met point ses forces à profit , et que les obstacles sui-

vent constamment leur progression croissante, il est vaincu : à qui s'en plaindre ?



180. L'esprit est pour notre âme ce que nos yeux sont pour notre corps. Si nous n'avions que de l'esprit, nous ne serions rien, de même que sans la vie de nos corps, les yeux nous seroient inutiles ; les statues ont aussi des yeux, mais elles n'en profitent pas pour cela, puisqu'elles n'ont point la vie.



182. C'est du fond de mon être que je me suis dit souvent que nous nous flatterons en vain de réussir en quoi que ce soit, si auparavant nous ne prenons pas la précaution de prier.



185. Les hommes ont cru que c'étoit un mauvais mouvement qui me retenoit si souvent de leur parler de la sagesse, tandis que cela ne venoit que de ma frayeur, qu'on n'en fût pas digne ; et j'ai une telle idée de la sublimité de cette sagesse, que je ne présume pas que la

route qui y conduit , puisse leur être développée dans toute sa profondeur , et encore moins divulguée à la multitude.



189. Il n'est pas difficile de reconnoître que les maux de la nature seroient si bien de simples apparences pour nous , que si nous étions fidèles à nos mesures , ils se guériroient très-souvent par de simples régimes , au lieu de ces remèdes violens que nous sommes obligés d'employer. C'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois.



191. Quand j'ai eu le bonheur de persévérer quelque temps dans la sagesse , je suis parvenu bientôt au point d'être pour les autres hommes , comme une nation à part et qui parle une langue étrangère. C'est même alors une peine inutile à prendre auprès d'eux , que d'essayer de s'en faire entendre. Voilà pourquoi les hommes qui s'occupent de la vérité , deviennent si aisément des anachorettes.

Il en est de même des fausses affections dont l'espèce humaine est la proie ,

et qui l'empêchent de s'élever à la région libre et vive. Les hommes sont presque tous comme les insectes enfermés dans de la glu , ou dans des gommés et dans ces fossiles transparens que l'on rencontre dans la terre. Il est impossible qu'ils se remuent et qu'on les tire de leur prison.



192. En écrivant , comme je l'ai fait , plusieurs pensées détachées , je me suis bien dit que je ne devois pas compter avoir fait par-là une production durable , parce que des pensées détachées sont à peu - près comme des pensées perdues. En effet , les pensées détachées ne conviennent qu'aux esprits très - foibles , ou qu'aux esprits très-forts. Mais pour ceux qui sont entre les extrêmes , il leur faut des ouvrages suivis qui les nourrissent , les échauffent et les éclairent tout à la fois , et ces avantages , quoique pouvant être dans les pensées détachées , s'y trouvent cependant d'une manière trop concise , pour que le grand nombre puisse en retirer une subsistance suffisante.

195. Une des raisons qui a secondé les obstacles matrimoniaux pour moi, a été de sentir que l'homme qui reste libre, n'a à résoudre que le problème de sa propre personne; mais que celui qui se marie, a un double problème à résoudre.



196. J'ai été ennemi de la science, à cause que j'aimois les hommes et que je les voyois égarés par elle à tous les pas. Les docteurs au contraire deviennent ennemis et rivaux des hommes, à cause de la science qu'ils n'envisagent que sous les couleurs de l'orgueil et de l'ambition terrestre.



198. C'est une chose qui m'a été démontrée que les vérités sont de plusieurs ordres. J'en ai reçu que je ne pouvois dire à personne: j'en ai reçu que je pouvois dire à quelques - uns: j'en ai reçu que je pouvois dire à plusieurs: j'en ai reçu que je pouvois dire à beaucoup: j'en ai reçu que je pouvois dire à tout le monde.

202. Il y a plusieurs probabilités que ma destinée a été de me faire des rentes en âmes : si Dieu permet que cette destinée-là s'accomplisse , je ne me plèindrai pas de ma fortune : car cette richesse-là en vaut bien d'autres.



206. La femme m'a paru être meilleure que l'homme ; mais l'homme m'a paru plus vrai que la femme.



209. Malheur à celui qui se livre aux gouts sensibles , avant d'être assez grand pour les mépriser ! ce trait est une des plus réelles couleurs de mon être , et exprime une de mes plus certaines persuasions.



212. Il y a un passage de St. Marc chap. 10 , *quiconque quittera pour moi son père , sa mère , ses maisons , etc. en trouvera dans ce monde-ci cent fois davantage* , qui s'est vérifié pour moi à la lettre. J'ai quitté les opinions de mes

parens , j'ai même quitté leur maison , lorsque les devoirs sacrés de fils et de frère ne m'appelloient pas auprès d'eux ; j'ai renoncé par-là à l'aisance que j'aurois eue dans leurs foyers ; mais il est certain que j'en ai été plus que dédommagé par les liaisons que mes objets m'ont procurées dans le monde, et par les palais même dans lesquels je me suis trouvé logé et nourri ; tant il est vrai que l'écriture ne manque jamais de s'accomplir jusqu'au dernier iota ! Mais ces dédommagemens ne m'ont point égaré , parce que dans ma carrière , on connoît des joies au-dessus des joies de ce monde. Aussi , quoique j'aye passé ma vie à de grandes tables , je dîne parfaitement bien avec un morceau de pain et un morceau de fromage.



217. Comment aurois-je pu attendre des hommes qu'ils me vissent tel que j'aurois pu être ? Ils ne m'ont même presque jamais vu tel que je suis. Aussi j'ai été souvent dans le cas de leur dire , (lorsque dans cette ignorance où ils

étoient de moi, ils prétendoient me gouverner) j'espère bien que j'irai à Dieu, encore bien que vous vouliez m'y conduire.



229. Le bonheur dont mon âme a joui est tel que bien des gens ne pouvoient s'en former d'idée; et plusieurs l'ont attaqué, sans se douter peut-être que ce fut par orgueil et par regret de n'être pas si heureux que moi.



232. Quand j'ai aimé plus que Dieu, quelque chose qui n'étoit pas Dieu, je suis devenu souffrant et malheureux. Quand je suis revenu à aimer Dieu plus que toute autre chose, je me suis senti renaître, et le bonheur n'a pas tardé à revenir en moi.



242. Le monde m'a donné une connoissance qui ne lui est pas avantageuse. J'ai vu que, comme il n'avoit d'esprit que pour être méchant, il ne concevoit pas que l'on pût être bon sans être une bête.

247. C'est moins pour instruire que j'ai fait des livres , que pour exhorter et pour préserver ; mais si j'ai manqué en quelque chose à la sagesse en écrivant , je n'en souffrirai pas autant comme si j'eusse voulu enseigner , et cela de mon chef. La bonté divine , usera , j'espère d'indulgence envers moi en faveur de mes intentions.



254. C'est par expérience que je peux dire que la nourriture journalière d'un homme de desir , est un petit morceau de bois de la *vraie croix* , infusé dans des larmes de prophète. Malheur à lui s'il passe un jour sans se repaître de cet aliment ! il n'aura pas mangé son pain quotidien.



261. Le genre qui a été accordé à mon esprit , et qui est de pouvoir combattre la fausse philosophie et de desirer ardemment la manifestation du royaume , a fait que je n'aurois jamais dû avoir d'autre place ici - bas que d'être près des in-

crédules pour les soumettre , ou près des gens qui eussent eu les dons des Apôtres , afin que je ne quittasse pas leur ombre , et que je baisasse la poussière de leurs pieds tous les jours de ma vie.



262. Dans l'*Ecce homo* , page . j'ai dit que presque toujours les torts que nous reprochions aux autres , nous en étions les premiers auteurs. Je puis dire que ce reproche a plus de prise sur la Nation française que sur aucune autre , par la légèreté qui fait son caractère constitutif ; je puis dire en outre que parmi les Français , je suis un de ceux à qui ce reproche soit le plus applicable ; et c'est sur-tout dans ma carrière où j'ai pu reconnoître cette vérité. J'ai trop jeté au-dehors , et par-là j'ai occasionné dans les autres des mouvemens faux qu'ils n'auroient pas eus sans cela. Je m'en corrige un peu aujourd'hui , et j'espère , moyennant Dieu , de rentrer tellement dans l'œuvre intérieure , que je ne fasse plus les choses qu'à-propos. C'est dans l'homme que nous devons écrire , penser et

parler ; ce n'est point sur du papier , en l'air , et dans des déserts où nous ne trouvons que des *bêtes* qui ne nous entendent pas , ou des loups que nous irritons ou qui nous dévorent.



263. Une fois , j'écrivis à mon père dans un sentiment profond , que j'étois né pour la paix et pour le bonheur ; et dans le vrai , rien n'est comparable au calme-doux dont jouit mon âme , et dont elle pourra jouir encore mieux par la suite , lorsqu'elle aura fait quelques pas de plus ; et ces pas-là sont comme assurés pour elle , tant elle en a d'heureuses annonces.



264. La principale de mes prétentions étoit de persuader aux autres que je n'étois autre chose qu'un pécheur pour qui Dieu avoit des bontés infinies.



271. Il y a cinq préceptes qui m'ont été donnés par la bonne voie , et que je n'aurois jamais dû oublier ; les voici :

Si en présence d'un homme honnête, des hommes absens sont outragés, l'honnête homme devient de droit leur représentant ;

Conduis-toi bien, cela t'instruira plus dans la sagesse et dans la morale, que tous les livres qui en traitent ; car la sagesse et la morale sont des choses actives ;

Ce seroit un grand service à rendre aux hommes que de leur interdire universellement la parole : car c'est par cette voie que l'abomination les enivre et les engloutit tous vivans ;

La route de la vie humaine est servie par des tribulations qui se rélayent de poste en poste, et dont chacune ne nous laisse, que lorsqu'elle nous a conduits à la station suivante, pour y être attelés par une nouvelle tribulation ;

Il ne faut pas aller dans le désert, à moins que ce ne soit l'esprit qui nous y pousse ; sans quoi il n'est pas obligé de nous défendre des tentations que nous y rencontrons : aussi combien n'y a-t-il pas de gens qui y succombent ?

275. J'ai reconnu que pour l'homme , il n'y avoit que deux manières de sortir de la vie ; savoir : comme des insensés , avec orgueil ou désespoir , ou comme les sages et les saints , avec ravissement ou résignation.



283. Je ne peux pas m'empêcher de regarder comme un très-grand bonheur pour moi , de ce que la plupart du temps les hommes ne m'ont pas entendu : car je me serois arrêté dans les mesures où ils m'auroient retenu , et ils m'auroient empêché par -là , peut-être , d'atteindre à des choses que je ne pouvois entendre qu'avec Dieu et par le canal vivant de son instruction directe et intime.



290. Si je n'avois pas trouvé Dieu , jamais mon esprit n'eût pu se fixer à rien sur la terre.



302. Tout ce que je voulois , c'étoit de me défendre des mouvemens vicieux ,

des faux plaisirs , des fausses attaches , des fausses peines , et traverser l'ennemi , les maladies , les élémens , les assemblées saintes , en laissant toujours peser sur moi la grande action , et en me laissant toujours prosterner dans l'humilité.



310. J'ai assez montré dans mes écrits combien la prière de l'homme intérieur , étoit au-dessus des prières des formules , mais j'ai éprouvé en même temps combien les prières faites dans les Eglises , avoient quelquefois l'avantage sur les prières faites dans la solitude et sans compagnons. Les temples sont pleins du magisme de la prière et du sacrifice. Ce magisme influe sur moi , et me rend en partie ce qui me manque. Les forts se passent de ces secours.



313. J'ai été si souvent obligé de rétrécir mon cœur , que plusieurs fois les gens qui ne me connoissoient pas , auroient pu douter si j'en avois un. Mais comment pouvois-je me déterminer à

livrer mon cœur à des personnes qui ne l'auroient pris que pour l'ensevelir dans leurs ignorances , dans leurs foiblesses et dans leurs souillures.



314. C'est dans l'effusion de mon cœur que j'ai demandé à Dieu de donner la vie spirituelle à celui par qui il a permis que j'aye reçu la vie temporelle , c'est-à-dire le moyen d'éviter la mort. Cette récompense , en faveur de cet être que j'honore , eût été une des plus douces jouissances qui put m'être accordée , et auroit fait la balance de toutes les épreuves que j'ai subies par lui et à cause de lui.



317. Il m'a été aisé de remarquer que les hommes passoient leurs jours à se cacher les uns devant les autres , mais avec cette différence que les insensés et les hypocrites cachent aux autres leur ignorance et leurs passions, au lieu que les sages leur cachent leurs lumières et leurs vertus.

Il m'a été aisé aussi de remarquer que les hommes en agissent avec leurs corps, comme les enfans avec leur poupée, qu'ils habillent et déshabillent continuellement, qu'ils frisent et défrisent, qu'ils parent et dépouillent le moment d'après de ses ornemens.



319. Tous mes écrits ont prouvé que nous ne pouvions avoir quelque confiance en nos doctrines, qu'autant que nous avons mis notre esprit en pension dans les Ecritures saintes. Il faut en excepter mon premier ouvrage, intitulé : *des erreurs et de la vérité* ; parce que dans cet ouvrage, n'ayant pour but que de combattre la philosophie de la matière, je ne pouvois laisser voir le terme où je menois le lecteur, sans l'exposer à se dégouter d'avance, tant les écritures sont en discrédit parmi les hommes. D'ailleurs, j'ai été nourri de principes naturels ; ce sont les seuls que l'on doit d'abord présenter à l'intelligence humaine, et les traditions qui viennent ensuite, quelques sublimes et profondes qu'elles

soient , ne doivent jamais être employées que comme confirmation , parce que l'intelligence de l'homme existoit avant les livres.



323. J'ai vu que les hommes étoient étonnés de mourir , et qu'ils n'étoient point étonnés de naître. C'est-là cependant ce qui mériterait le plus leur surprise et leur admiration.

J'ai vu que l'enfant dédaignoit et laissoit au-dessous de soi les choses du monde qui occupent les hommes , parce qu'elles sont au-dessus de lui ; mais j'ai vu aussi que les hommes qui ne sont que de grands enfans , en faisoient autant relativement aux lumières et aux vérités éternelles de la divine sagesse : et c'est-là ce qui a si souvent traversé mon âme comme avec une épée.



328. Lorsque j'ai vu les pauvres et les ambitieux demander des secours et des grâces à d'autres hommes , je me suis dit , il faut que les hommes aient autre-

fois adressés leurs prières à d'autres êtres qu'à Dieu ; et ce qu'ils font aujourd'hui en est sûrement la suite et la punition.



334. Mes ouvrages , particulièrement les premiers , ont été le fruit de mon tendre attachement pour l'homme , mais en même temps du peu de connoissance que j'avois de sa manière d'être , et du peu d'impression que lui font les vérités dans cet état de ténèbres et d'insouciance où il se laisse croupir. C'est , en effet , une chose lamentable que de voir le peu de fruit qu'il retire de tout ce qu'on lui offre pour son avancement. Ce ne sont pas mes ouvrages qui me font le plus gémir sur cette insouciance , ce sont ceux d'un homme dont je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers , mon charissime Bœhme. Il faut que l'homme soit entièrement devenu roc ou démon , pour n'avoir pas profité plus qu'il n'a fait de ce trésor envoyé au monde il y a 180 ans.



335. J'ai vu l'universalité des humains

n'être occupés qu'à gagner ce qu'ils appellent leur vie : il m'a paru qu'ils auroient mieux fait d'appeler cela gagner leur mort : car ils ne remplissent leur objet qu'avec des choses mortes , et qu'avec des cadavres , et cela tant au moral qu'au physique.



338. Une des merveilles qui a le plus attiré mon admiration , est de voir combien il a fallu que Jacob Bœhme eût une grande dose d'amour et d'eau vive , pour qu'elle n'ait pas été desséchée par la grandeur de son feu et de ses connoissances.



340. Il a été bien douloureux pour mon esprit et pour mon zèle , de voir que plusieurs de ceux qui étoient chargés par leur état de professer et de prêcher la foi , étoient ceux qui avoient le moins de foi , et qui rioient même de ceux qui avoient le moindre rayon de cette foi.



341. J'ai senti l'inconvénient qu'il y

sauroit de contempler continuellement la vie du mauvais côté. J'ai senti que cela pourroit décourager, et qu'il étoit bon de regarder aussi souvent la beauté de la vérité ; parce que sa vue nous réjouit , nous élève et nous fortifie. D'ailleurs j'ai senti que l'homme ne devoit marcher qu'avec respect parmi tous les ouvrages de la nature, puisqu'il n'y peut faire un pas sans y trouver son Dieu. Enfin j'ai senti que ceux qui sont accoutumés à saluer les croix , devroient à tous les pas avoir le chapeau à la main, puisque l'universalité des êtres n'existe et ne se meut que par ce pivot. Ces trois idées sont de ma jeunesse ; mais dans l'âge que j'ai actuellement , j'en ai reçu des démonstrations si consolantes, qu'elles font à la fois ma vie et mon bonheur. (1.^{er} février 1793.)



347. Ma destinée a été d'être en guerre avec tous les hommes, puisqu'il y en a si peu qui cherchent la vérité. J'ai été en guerre avec le monde qui ne travaille qu'à affamer l'esprit de l'homme et à la

faire tomber en ruine , quand il n'est pas assez fort pour le livrer aux grandes iniquités. J'ai été en guerre avec les philosophes qui ont voulu dégrader la nature de l'homme et la ravalier au rang des bêtes. J'ai été en guerre avec les savans qui ont tellement défiguré la nature , que ce miroir est devenu tout à fait méconnoissable entre leurs mains. J'ai été en guerre avec quelques théologiens qui égardoient l'âme humaine , et la détournoient de ses voies. J'ai tâché de m'acquitter de mon devoir autant que j'ai pu dans les diverses circonstances où je me suis trouvé , et je souhaite que mes services en ce genre puissent un jour faire passer l'éponge sur mes écarts et mes infidélités.



349. Il m'est arrivé de dire quelquefois que je croyois peu à nos pénates ; mais c'étoit une distraction , ayant écrit sur cela des idées différentes dans mon traité de l'admiration. Mais en outre j'ai prouvé le contraire en allant voir M.^r et M.^{de} Mores , anglois de nation , qui occu-

pent la maison où je suis né dans le grand marché à Amboise. J'y ai éprouvé une sensation douce et attendrissante, en revoyant des lieux où j'ai passé mon enfance, et qui sont marqués par mille circonstances intéressantes de mon bas âge.



353. Souvent j'ai senti le besoin de rencontrer des occasions de développer aux hommes les bases sur lesquelles tout mon édifice repose, et les principes qui font mon bonheur. J'ai même quelquefois murmuré de ce que ces occasions étoient si rares ; mais quand j'ai réfléchi combien l'homme étoit éloigné de sa véritable voie, et même de vouloir écouter la langue de son desir ; quand, en outre, j'ai senti combien il donneroit peu de temps à l'instruction, en raison des immenses et nombreux circuits qu'il faudroit lui faire faire pour l'amener seulement à reconnoître qu'il a un grand œuvre à faire, et que ce grand œuvre est la seule chose qu'il ait à faire ; alors, je me tais, je me calme, je me replie sur moi-même, je me contente de me jeter

dans les bras de mon Dieu , et de le prier de rappeler à ce doux foyer tous mes frères.



354. Si j'ai fui quelquefois les hommes dans la crainte d'être infecté de leur corruption , il m'est arrivé aussi d'autres fois de les fuir par faiblesse , et même par orgueil , en ce que je sentois que leurs maux et surtout les pouvoirs de leur volonté corrompue , étoient au-dessus de mes moyens de victoire , et n'auroient fait que déceler mon humiliante impuissance ; reproches que beaucoup d'autres que moi peuvent se faire sur la terre , mais que j'ai dû me faire plus qu'un autre : car j'ai été le plus foible des hommes , et sans les secours que la providence m'a fournis , je n'aurois été rien du tout ; or , trouvant par tout des hommes qui étoient complets dans leur mollesse et dans leur corruption , et moi n'étant qu'une moitié d'*esprit* , ou qu'une moitié d'*élu* , il n'est pas étonnant que je dusse avoir du désavantage. Aussi , j'ai eu plutôt la force de résistance , que la force de

réduction, et si l'on n'a pas, sous tous les rapports, cette dernière force, la prudence et l'amour-propre doivent nous engager à ne pas chercher le combat.



359. Ma crainte la plus vive dans l'ordre des choses spirituelles, n'est pas la crainte de n'être pas un jour tiré du borbier par la grande miséricorde, mais c'est de voir que j'y en laisse et que j'y en laisserai tant d'autres ! cette douleur spirituelle est le vrai trésor précieux que la divinité m'a donné. Quelqu'amer qu'il soit à mon cœur, c'est cependant lui qui est ma rançon, et c'est à moi de ne le pas laisser perdre inutilement.



362. Mon œuvre a sa base et son cours dans le divin. Voilà pourquoi elle est si étrangère au sensible et si peu marquante dans l'ordre extérieur. Elle ne manquera pas, je l'espère, d'avoir aussi son terme dans ce même divin. Voilà pourquoi elle ne se fera librement, délicieusement et complètement, què quand je serai dégagé

gagé de mon enveloppe terrestre. Ce monde-ci n'est pas capable de recevoir et de saisir l'œuvre d'un homme de paix qui ne veut vivre et agir que dans le principe. Aussi mes suspensions, mes privations, mes tribulations même, ne m'alarment point, quoiqu'elles m'affligent et me fassent souffrir et pleurer. Je sens qu'au milieu de toutes ces ténébreuses angoisses, un fil secret me tient attaché pour me préserver, je crois être comme un homme tombé dans la mer, mais qui tient à la main une corde dont son poignet est fortement entouré et qui correspond jusqu'au vaisseau. Malgré que cet homme soit le jouet des flots, malgré que les vagues l'inondent et passent par-dessus sa tête, elles ne peuvent pas l'engloutir ; il sent de temps en temps son soutien, et a la ferme espérance qu'il va bientôt rentrer dans le vaisseau.



364. Un abus que j'ai reconnu bien tard, quoique je l'aye pressenti presque toute ma vie, c'est celui où l'esprit de

L'homme est entraîné par les charmes des sciences humaines et l'empire de l'œil de ses semblables. Ce danger est tel que l'homme ne se voit plus comme le seul terme de l'entreprise ; et pourvu que sa gloire soit sauve et satisfaite, il ne croit pas avoir d'autre but à se proposer. Voilà ce vorace esprit du monde qui englutit journellement les humains, et qui les nourrit de ce poison corrosif dont il est à la fois le principe et l'organe. Le principe de vérité impose aux hommes d'autres loix. Il ne leur communique rien que pour son œuvre à lui-même ; il ne leur laisse pas le loisir de se contempler et de songer à eux ; il les traite comme des mercenaires ; il ne leur fait gagner leur pain qu'à la sueur de leur front ; il ne leur fait pas faire un seul pas , qu'ils ne le payent par des efforts pénibles et de longues douleurs, et cependant ce n'est qu'ainsi qu'ils sont heureux : rien n'est comparable au bonheur d'être employé au service d'un pareil maître.



365. Un vérité certaine , et que j'ai

souvent répétée , c'est que l'on peut trouver Dieu par-tout : voilà pourquoi malheur à celui qui se décourage et qui laisse foiblir sa foi en Dieu , comme s'il cessoit de croire à son uuiverselle et souveraine existence. Mais c'est une vérité qui n'est pas moins certaine , que l'on peut perdre Dieu par-tout , si l'on n'est pas perpétuellement sur ses gardes. Voilà pourquoi malheur à ceux qui se laissent-aller à la négligence , ou qui se laissent prendre aux trop nombreuses illusions dont tous les lieux de notre triste désert sont remplis.



367. Il m'est venu en pensée que le don qui m'étoit fait , étoit de nature à ne pouvoir s'exercer ici-bas , et que ce n'étoit que dans la région vraie que mon penchant pour la vérité pourroit se faire entendre. Il m'arrive , en outre , depuis quelque temps de tels développemens et de tels apperçus , soit en lumières , soit en consolations , que je suis tenté de les regarder comme des provisions que la providence m'envoie , et des précautions

qu'elle me fait prendre pour quelques grandes afflictions et angoisses qui pourroient me venir. Les momens actuels semblent en effet devoir en amener dans plus d'un genre. J'écris ceci à Amboise, le 25 avril 1793.



377. Dans un roman de M.^r de Mayer, 1.^{re} partie, page 29, j'ai trouvé une idée qui m'a paru bien douce et bien vraie : *aimer, ce n'est pas avoir perdu l'innocence ; il n'y a que les suites de l'amour qui peuvent être criminelles ; mais rien n'est si pur que son berceau.*

L'auteur qui avoit écrit cette charmante idée, en avoit-il compris toute l'étendue ? Je l'ignore. Je pourrois présumer que non ; car il n'auroit pas fait des romans.



381. Le plus beau vers qui, à mon avis, soit dans la littérature des hommes, est le 853.^e du VI.^e livre de l'Enéide,

Parcere subjectis, et debellare superbos.

Ce vers est trop beau par la justesse

de l'idée et par la simplicité de l'expression , pour ne pas tenir place parmi les choses inspirées.

382. Un jour je disois à quelqu'un : voulez-vous comprendre ce que l'Ecriture enseigne ? Commencez par faire ce que l'Ecriture ordonne. Voyez sur quoi reposent toutes les promesses faites par Moïse et les prophètes au peuple hébreu ; sur la fidélité de ce peuple à observer les ordonnances du Seigneur. Voyez sur quoi reposent les menaces ; sur la négligence à suivre les loix cérémonielles et spirituelles de la promesse et de l'alliance. Voyez quelles étoient les promesses ; de posséder la terre , d'être le peuple de Dieu , et d'avoir Dieu et son esprit pour guide. Voyez quelles étoient les menaces ; de languir dans les ténèbres et dans l'ignorance. Or , comme les docteurs et tous ceux qui s'emparent de la clef de la science , n'observent pas la loi et les ordonnances de l'Ecriture , puisqu'ils ne croient pas à ces ordonnances ;

ils ne comprennent pas non plus ces mêmes ordonnances, et perdent de vue l'esprit et le sens de la vérité; ensuite tout ce qu'ils ne comprennent pas, ils le modifient à leur gré, et finissent par le retrancher tout à fait, ou par l'expliquer par un sens vague et matériel: ce qui est autant que ravager et renverser de fond en comble la vigne du Seigneur. *Lex, lux.*

385. J'ai vu que l'image de la vertu plaisoit aux riches et aux heureux du siècle, pourvu qu'ils fussent bien sûrs d'avoir tous les moyens d'être dispensés de la suivre. Mais enfin ce goût même qu'ils ont encore pour son image, est une étincelle de leur flambeau originel, et qui dépose en faveur de leur primitive nature.

393. Extrait d'une lettre écrite par moi à M. Vial. d'Aig. au sujet de la Vierge. L'esprit qui préside à la terre, n'est nullement la Vierge, comme vous le croyez, ainsi que M. Dutoit. La Vierge est de

l'ordre des âmes humaines et privilégiées. Elle a eu pour œuvre la régénération de son cercle, se servant de foyer et de réceptacle à la formation humaine de la clef divine qui devoit ouvrir pour nous la région éternelle. L'esprit de la terre tient à l'esprit général du monde temporel, et n'a pour œuvre que l'accomplissement des plans physiques-spirituels de Dieu pour le temps. Lorsque cette œuvre sera accomplie, il rentrera dans son action spirituelle-simple, pour travailler aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre. Mais la Vierge et lui seront éternellement d'une catégorie différente. Regardez cet esprit et tous ceux de sa classe, comme le temple; regardez l'âme de la Vierge et de tous les hommes, particulièrement des élus, comme les adorateurs; regardez les puissances éternelles et sacrées de Dieu, comme les ministres, et notre souverain Créateur comme le Dieu unique qui brillera au milieu de tous ces agens et de toutes les régions dont il recevra un éternel hommage, et vous aurez l'idée que je crois, qu'il faut avoir de cette

grande et harmonieuse ordonnance dans laquelle toutes ces classes ne feront cependant qu'un , et seront consommées dans l'unité.

396. Le nombre des personnes qui trompent , est sûrement considérable ; mais celui des personnes qui se trompent elles-mêmes , l'est infiniment davantage.

398. Les tribulations de la terre , si elles m'ont fait murmurer quelquefois , m'ont appris aussi pourquoi la providence permettoit qu'elles nous arrivassent , c'est que nous avons trop de penchant à croire que la terre doit être douce , et c'est pour nous apprendre qu'elle doit être amère. Le juste même doit se ressentir de ces tribulations , non - seulement pour qu'il conserve le sentiment de cette amertume de la terre , mais aussi par une suite de l'épouvantable dégradation des choses après le péché. Car lorsque Dieu a des plans par rapport à la terre , l'exécution en est douloureuse pour sa sagesse même qui se trouve alors compri-

mée et comme à l'étroit. Après cela , comment le juste oseroit-il murmurer de se trouver aussi froissé à son tour , pour des maux qu'il n'auroit point faits?

399. Mon zèle pour la justice a souffert de voir que ceux qui , par état , se sont établis médecins des consciences , ne cherchoient souvent qu'à les gouverner , tandis qu'ils ne devoient s'occuper qu'à les guérir , et puis s'en tenir là.

404. Les hommes qui ne vivent qu'à la surface , n'ont que de petites peines et de petits plaisirs ; ils sont aussi-tôt consolés qu'affligés , aussi-tôt affligés que consolés. Ce ne sont que des figures d'hommes. Aussi faudra-t-il que la vie de ces hommes - là recommence , lorsqu'ils auront quitté cette région visible et apparente , puisqu'ils n'auront pas vécu pendant le temps qu'ils l'auront traversée , et c'est ce prolongement de temps qui fera leur supplice , parce que la combinaison de leurs substances ne sera pas

dans une mesure si douce et si harmonieuse que dans ce monde, où tout est dans des proportions de miséricorde et de salut.



413. Les situations les plus ruineuses où je me sois trouvé dans ma vie, sont celles où je n'avois que moi-même pour maître et pour appui, et tout moi-même pour obstacle et pour adversaire.



418. C'est à l'ouvrage d'Abadie, intitulé *l'Art de se connaître*, que je dois mon détachement des choses de ce monde. Je le lisois dans mon enfance au collège de Pontlevoy, avec délices, et il me sembloit que même alors je l'entendois : ce qui ne doit pas infiniment surprendre, puisque c'est plutôt un ouvrage de sentiment que de profondeur de réflexion. C'est à Burlamaqui, comme je l'ai dit ailleurs, que je dois mon goût pour les bases naturelles de la raison et de la justice de l'homme. C'est à M.^{re} de P... que je dois mon entrée dans les vé-

rités supérieures. C'est à Jacob Beehne que je dois les pas les plus importants que j'aye fait dans ces vérités.

422. J'ai été souvent frappé d'admiration à la lecture d'Young et de Klopstock; j'ai été dans l'étonnement de voir quelle ressource ces deux écrivains avoient trouvé dans leur génie pour suffire aux plans qu'ils s'étoient proposés; mais j'ai reconnu en même temps, que s'ils avoient été plus instruits du pays qu'ils parcouroient, ils n'auroient pas suppléé par des ornemens de littérature et de poésie, aux profondes vérités qu'ils ignoroient. Un seul passage de nos prophètes efface tous les prodiges de leur plume. Milton lui-même étoit un peu sujet à l'astral; il ne sentoit sa verve que dans les équinoxes.

423. Rousseau étoit meilleurar que moi, je l'ai reconnu sans difficulté. Il tendoit au bien par le cœur; j'y tendois par l'esprit, les lumières et les connoissances. C'est-là ce qui nous caractérise l'un et

l'autre. Je laisse cependant aux hommes de l'intelligence à discerner ce que j'appelle les vraies lumières et les vraies connoissances, et à ne pas les confondre avec les sciences humaines qui ne font que des orgueilleux et des ignorans.



427. Un de mes torts les plus graves et auquel cependant je ne fais attention que bien tard, c'est de m'être trop livré dans ma vie à la gayeté et à la plaisanterie. Ce frivole usage de l'esprit est pernicieux à ceux qui veulent marcher dans la carrière de la sagesse. Non-seulement cela donne à leur esprit une teinte de légèreté qui l'empêche de prendre la partie la plus substantielle des vérités dont il doit se nourrir ; mais cela fait encore que son cœur à la longue passe aussi dans ce même esprit, et finit par s'évaporer. Malheur à celui qui ne fonde pas son édifice spirituel sur la base solide de son cœur en perpétuelle purification et immolation par le feu sacré ! ce n'est que cet or - là qui peut être employé par le grand Betzaléel.

429. Au milieu des maux qui ravagent ma patrie et qui m'épargnent, je n'ai pu m'empêcher d'éprouver un moment de surprise de voir que moi qui ai si mal profité des grâces de Dieu , il me traite comme s'il n'avoit aucun reproche à me faire , tandis que nombre d'hommes qui auroient mille fois mieux que moi profité de ces mêmes grâces , s'ils les eussent reçues , non-seulement en ont été privés , mais sont traités comme s'ils en avoient abusé. Mais j'ai appris que personne de nous ne sait ce qu'il y a de caché au fond de notre être , si Dieu ne nous le révèle , et que ce qui occasionne quelquefois cette étonnante prédilection de Dieu pour certains hommes , c'est le grain de son propre desir qu'il lui a plu de placer en eux , et sur lequel portent tous ses regards et toutes ses attentions.



433. Quand je considère tous les élus de Dieu , depuis le premier âge du monde , jusqu'à mon temps , je vois qu'ils ont

tous éprouvé la même douleur qui est de sentir la vérité leur rendre plus de biens et de magnificences qu'ils ne pouvoient en répandre autour d'eux. Ainsi, il faut de toute nécessité que tous ceux qui sont dans la carrière, s'attendent à ressentir les mêmes angoisses; il faut qu'ils renoncent à se trouver en mesure avec les homes qui les environnent; il faut qu'ils s'abonnent à ne rencontrer de ces mesures justes, véritables et complètes que dans leur Dieu.



440. Les livres m'ont paru n'être que les fenêtres du temple de la vérité, et n'en être pas la porte, c'est qu'en effet ils ne font que montrer les choses aux hommes, et qu'ils ne les leur donnent pas. Or les hommes sont dans un tel état de langueur et de nonchalance, qu'il ne suffit pas de les amorcer, si on ne les entraîne de force. Ce n'est rien que de les attirer, il faut encore les tirer comme des char-rués pesantes et inertes; aussi le Réparateur qui étoit la voie, n'a point fait de livres, mais il a monté en haut sur la

croix , afin d'attirer et de tirer tout à lui. (Cette pensée vaut à elle-seule bien des livres , selon moi.)

446. Dieu a dit qu'il recueilloit où il n'avoit point semé , et moi j'ai été obligé presque continuellement de semer où il n'y avoit point de terre. Les hommes que j'ai vus , exigeoient qu'au moment où ils paroissent , je fusse toujours prêt à leur montrer la fin , et cependant nous nous voyions si rarement qu'ils ne se mettoient pas seulement au commencement. Il faut beaucoup de temps pour se mettre même à ce commencement.

451. J'ai observé combien les hommes se trompoient sur le bonheur de ce monde. Ce bonheur ne leur est accordé que pour qu'ils aillent plus loin et pour qu'ils montent. Au contraire , ils s'y arrêtent ; ils font comme les chrétiens , dans les choses religieuses ; ils prennent le moyen pour le terme , et quand ce moyen qu'ils prennent pour le terme leur est ôté , ils tombent ; au lieu que s'ils étoient montés

plus haut, l'échelle pourroit se retirer, qu'ils resteroient encore sur leurs pieds.



453. J'ai senti qu'il n'y avoit que deux manières de trouver la vérité; l'une, le silence absolu et plus exclusif même que celui des Pythagoriciens, pourvu que le desir interne soit allumé; l'autre, de parler toujours de cette vérité et de ne parler que cela. Ce qui fait que les hommes la trouvent si rarement, et finissent par ne plus croire qu'elle existe: c'est qu'ils parlent toujours, et ne parlent jamais d'elle.



456. Combien de fois ai-je été à portée de faire une triste réflexion sur les humains, c'est qu'ils ressemblent presque tous à un homme qui seroit tombé dans un fleuve, et qui attendroit pour se mettre à nager, que ce fleuve fut desséché, espérant toujours que les eaux vont s'écouler. Combien de fois n'ai-je pas été cet homme-là?



458. En considérant l'état de l'homme
dans

dans ce bas monde, et ma situation personnelle au milieu de tant de mortels dont je ne peux attendre aucun secours spirituel, et même à qui je n'en peux pas procurer, il m'est venu en pensée de me regarder là où je suis, comme le Robinson de la spiritualité, et obligé, comme lui, de pourvoir seul à ma *subsistance*, de me défendre des animaux voraces, et d'employer sans cesse tout mon être à ma préservation et à mon entretien. Mais je me suis trouvé comme lui, une confiance qui me procure des consolations et une forte espérance, qu'un jour quelque vaisseau hospitalier viendrait me tirer de mon désert.

459. Peu de gens croiroient ce que je vais dire et ce que j'ai senti, c'est que dans les plus grandes tribulations et dans les plus grandes injustices que nous puissions éprouver, nous serions encore plus embarrassés de nos prospérités et de nos faveurs, que tourmentés par nos maux et nos désastres, si nous avons soin de

con templer les secours puissans qui nous entourent et ne nous abandonnent jamais.



468. Je sens au fond de mon être une voix qui me dit que je suis d'un pays où il n'y a point de femmes. Voilà pourquoi , sans doute , toutes les entreprises maritales qu'on a faites pour moi , ont manqué. Cela n'empêche pas que , depuis que j'ai acquis de profondes lumières sur la femme , je ne l'honore et ne l'aime mieux que pendant les effervescences de ma jeunesse , quoique je sache aussi que sa matière est encore plus dégénérée et plus redoutable que la matière de l'homme.



472. Dans les causes célèbres , j'ai parcouru le procès de M.^{de} S... et de ses enfans , avec lesquels elle avoit tué son mari. C'étoit une famille de Marseille. Le crime resta caché plusieurs mois. Il fut découvert par une méprise de M.^r de Cavoï qui , en remettant à M.^r de Pont-Chartrain , alors Chancelier , des papiers d'affaires à examiner , y glissa parmi , sans y

faire attention , une lettre où tout le crime étoit détaillé. Ce n'est pas seulement cette marche secrète de la justice qui m'a frappé dans cet événement, c'est la vive et touchante éloquence du Capucin qui , en accompagnant les criminels au supplice , à Aix , disoit au peuple : priez pour ces malheureux , mais priez aussi pour vous ; nous sommes tous des pécheurs , et si vous voyez comment Dieu traite ceux - mêmes à qui il pardonne , jugez comment il traitera ceux à qui il ne pardonnera point et qui n'auront point fait pénitence. Si les Capucins n'avoient jamais dit que de ces choses - là , et qu'ils n'eussent pas mis leur vertu dans leur froc , on ne les auroit pas tant méprisés. Celui dont il est question , ramena à des sentimens si repentans et si pieux , les pénitens dont il s'étoit chargé , qu'ils furent un exemple de dévouement et de résignation , après avoir été la honte de l'humanité : ce sont ces mouvemens puisés dans la sublime logique de l'ainour , qui ont toujours eu sur moi le plus d'empire.

479. La chose qui m'a paru la plus rare, en fréquentant les hommes , c'est d'en rencontrer un qui logeât chez lui ; ils logent presque tous en chambre garnie , et encore ce ne sont pas - là les plus dénués et les plus à plaindre ; il en est qui ne logent que sous les portes , comme les Lazaronis de Naples , ou même dans les rues ou à la belle étoile , tant ils ont peu de soin de conserver leur maison patrimoniale , et de ne se pas laisser évincer de leur propre domaine.



482. N'est-ce pas une douleur pour la pensée , de voir que l'homme passe sa vie à chercher comment il la passera ! j'ai malheureusement à me faire ce reproche-là comme les autres hommes , tandis que j'avois reçu bien plus de secours qu'eux pour m'en préserver.



488. Ma secte est la providence ; mes prosélytes , c'est moi ; mon culte , c'est la justice ; il y a long-temps que tel est le

fond de toutes mes idées , de tous mes sentimens et de toute ma doctrine. Plus j'avance en âge , plus ces principes et ces mouvemens se fortifient en moi , parce que la nourriture que prend mon esprit , est absolument dans le même genre. Il n'est pas étonnant que ce rapport et cette correspondance laissent en moi des effets qui leur soient analogues.



505. C'est une triste vérité que j'ai malheureusement trop éprouvée , que non - seulement nous ne nous instruons que par nos fautes ; mais l'on pourroit dire même , que par nos crimes. Il est certain que j'ai toujours appris quelque chose de grand à la suite de quelque grand écart , sur-tout la bêtise de l'ennemi , et l'amour du père.



507. Voici comment je me suis figuré ce que c'étoit qu'un sage , en comparaison du reste des hommes. Je me suis dit qu'un sage , (toutes fois dans le sens complet et qui s'étend jusqu'à la forma-

tion des langues ,) étoit un homme qui prenoit autant de soin de cacher ce qu'il avoit , que les autres en prennent pour montrer ce qu'ils n'ont pas.



536. Pendant mon séjour à Paris , depuis la révolution , j'ai été à portée d'apercevoir le ton des gens de cour. Dans le tems où ils étoient alimentés par l'atmosphère royale , leur orgueil , leur cupidité et toutes leurs autres corruptions ne perçoient qu'au travers d'une amabilité et d'une élégance de ton et de manière d'être qui faisoit passer par-dessus tout. Aujourd'hui que cette source n'existe plus pour eux , on ne voit presque plus en eux que ce qui étoit caché sous ces dehors si séduisans. Ils méprisoient le marchand lorsqu'ils avoient la certitude d'être distingués par leurs titres. Aujourd'hui qu'ils ne seroient plus distingués par leurs titres , ils se font marchands , afin d'être distingués par leur fortune : car toute leur frayeur est d'être confondus avec les autres hommes. Autrefois ils étoient en-

vironnés de tout ce qu'il y avoit de fameux en tout genre , et cette seule approche étendoit quelquefois des voiles sur leur ignorance ; aujourd'hui dénués de cette ressource , leur ignorance plate et grossière se montre à découvert. Autrefois ils étoient contenus par l'apparence de la moralité et par la décence extérieure qu'il falloit affecter à la cour ; aujourd'hui la brutalité et la grossièreté végètent seules : et c'est par ces tristes effets que j'aurois appris ce qu'il y avoit au fond d'un homme de cour , quand je ne l'aurois pas vu , pour ainsi dire , dès les premiers momens de ma vie où j'ai été à portée d'exercer ma pensée.



548. Le bien-être terrestre m'a paru si bien un obstacle au progrès de l'homme , et la démolition de son royaume en ce monde , un si grand avantage pour lui , qu'au milieu des gémissemens qu'occasionnoit le renversement des fortunes pendant la révolution , par une suite de la mal- adresse et de l'ignorance de nos Lés

gislateurs , je me suis souvent trouvé tout prêt à prier que ce genre de désordres s'augmentât encore , afin de faire sentir à l'homme la nécessité de s'appuyer sur son véritable soutien dans tous les genres.



553. Quand on me demande si je crois aux revenans , je réponds que non , parce que je ne crois point aux *s'enallans* , attendu que malgré notre mort terrestre , nos esprits ne s'envont réellement point , et que c'est leur affection qui fait toute leur localité.



576. D... officier au régiment de Bretagne , me qualifia un jour du titre de spiritualiste , par opposition à celui de naturaliste auquel probablement ses succès dans le magnétisme lui feroient donner la préférence. Malgré son esprit qui est très-aimable , et ses vertus héroïques , il ignore que ce n'est point assez pour moi d'être spiritualiste ; et s'il me connoissoit , loin de s'en tenir là , il m'appelleroit *diviniste* : car c'est mon vrai nom.

591. Heureux ceux qui n'arrivent qu'avec leurs larmes ! J'ai l'espérance que telle sera un jour ma destination ; c'est l'ensemble des développemens et des mouvemens de ma vie passée , qui entraîne mon esprit à ces conjectures.



592. Plus l'œuvre qui m'appelle et qui m'attend est grande , plus elle me préserve de l'orgueil : car plus je sens qu'il m'est impossible de la faire moi-même.



593. N'est-ce pas une chose lamentable et déchirante que nous ne sachions , pour ainsi-dire , connoître l'amour de Dieu pour nous , que par nos crimes ! Si nous le trouvons si doux et si grand , quand nous nous sommes égarés , que doit-il donc être , quand nous sommes sages et vertueux ! Oui , ce seroit par l'intérêt même de nos plaisirs , que nous devrions être fidèles à ses préceptes et à ses loix. Malheureux ennemi de l'homme , tu sais trop combien tu y perdrois toi-même , s'il étoit sage , pour que tu ne

t'occupes pas sans cesse du soin de l'en empêcher ; mais tu ignores aussi que Dieu est doux , même après nos crimes , et que par-là tous tes projets sont déçus : car comme tu as perdu la science du commencement des choses , tu ne peux avoir celle de leur terme et de leur fin.



594. Un des grands objets de la révolution française , a été de montrer aux hommes ce qu'ils deviendroient , si Dieu les abandonnoit entièrement à la fureur de sa justice , c'est-à-dire , à la fureur de leurs ténèbres. Il a voulu leur faire apercevoir la racine infecte sur laquelle repose le règne de la puissance humaine ; il a voulu leur apprendre visiblement qu'il est la source d'une puissance bien plus aimable et plus salulaire pour eux. Mais hélas ! combien y en a-t-il qui profiteront de la leçon ! Combien n'y en aura-t-il pas au contraire qui , dès le lendemain que l'épreuve sera passée , oublieront le service que la main suprême avoit voulu leur rendre par-là , et se replon-

geront de nouveau dans le fleuve d'oubli ou dans le torrent ! Qui ne gémiroit pas de voir combien l'homme est difficile à pêcher dans cette eau trouble , combien de fois le pêcheur jette le filet en vain et sans rien prendre ! Malheur , malheur à ceux qui laisseront passer sans profit , la grande leçon qu'on nous donne ! elle tendoit à nous rapprocher de Dieu , et les malheureux hommes ne font et ne feront que s'en éloigner davantage.



597. Salomon a dit avoir tout vu sous le soleil. Je pourrois citer quelqu'un qui ne mentiroit point, quand il diroit avoir vu quelque chose de plus : c'est-à-dire , ce qu'il y a au - dessus du soleil , et ce quelqu'un - là est bien loin de s'en glorifier.



598. Avant de nous plaindre des maux que nous souffrons et des privations que nous éprouvons , sur-tout si c'étoit par l'ordre de la providence , nous devrions commencer par la remercier des biens qu'elle

nous fait et des présens continuels qu'elle nous envoie.



601. Saint Paul auroit consenti d'être anathème pour le salut de ses frères ; avec combien plus de justice devrions - nous consentir d'être anathème pour Dieu , c'est-à-dire pour que sa gloire arrive ! Aussi , j'ai eu quelquefois , par sa grace , le bonheur de lui dire que , quand même sa gloire devoit me couvrir de honte et me perdre à cause de mes crimes , je le priois de ne pas s'arrêter , tant je sentois en moi le desir qu'il avançât dans ses voies , et qu'il étendît sa connoissance et sa lumière parmi la famille humaine , la seule qui puisse la sentir , la contempler et la louer !



603. Malgré les fautes et les imprudences que j'ai commises dans l'administration de mon talent , je me suis senti souvent un tel respect pour les hautes vérités , (sur-tout dans le genre actif) que j'aurois quelquefois préféré de passer pour un homme vicieux et souillé , que

pour un homme qui fût parvenu à ce haut rang. J'aurois voulu , pour ainsi-dire , envelopper ces hautes vérités sous une écorce repoussante , pour les laisser ignorer au vulgaire et au temps , persuadé , comme je suis , que ni l'un ni l'autre ne sont dignes qu'elles leur soient connues et qu'elles approchent d'eux. Et c'est-là une de mes grandes douleurs dans ce monde : car Dieu sait si je les aime ces malheureux mortels , et combien je voudrois qu'ils connussent les véritables sentiers par - où ils devraient marcher. Ils est vrai qu'autrefois je mettois beaucoup de mystère pour leur parler de ces voies qui conduisent à la vérité ; aujourd'hui je prends une route plus analogue à ma franchise , je montre le but tout de suite à ceux toutefois qui ne sont pas éraillés par les doctrines philosophiques ; je le leur montre , en leur disant que ce n'est pas moi qui peux les y conduire , et je me trouve bien de cette méthode.



603 bis. La grande et respectable vérité m'a toujours paru si loin de l'esprit des

hommes , que je craignois bien plus de paroître sage que fol à leurs yeux. Aussi combien de fois me suis-je jetté devant eux dans des gaietés et des paraboles forcées qu'ils ne pouvoient expliquer qu'à mon détriment.



614. Je n'ai rien avec ceux qui n'ont rien ; j'ai quelque chose avec ceux qui ont quelque chose ; j'ai tout avec ceux qui ont tout : voilà pourquoi j'ai été jugé si diversement dans le monde , et la plupart du temps si désavantageusement. Car , dans le monde , où sont ceux qui ont tout ? Où sont même ceux qui ont quelque chose ?



618. Le passage de l'Évangile : *voici à quels signes on les reconnoitra ; les poissons ne leur feront point de mal ; ils toucheront des serpens , etc.* , s'est vérifié sur moi dans l'ordre philosophique. J'ai lu , vu , écouté les philosophes de la matière et les docteurs qui ravagent le monde par leurs instructions , et il n'y a pas une

goutte de leur venin qui ait percé en moi , ni un seul de ces serpens dont la morsure m'ait été préjudiciable. Mais tout cela s'est fait naturellement en moi et pour moi : car lorsque j'ai fait ces salutaires expériences , j'étois trop jeune et trop ignorant pour pouvoir compter mes forces pour quelque chose.



619. Combien l'athmosphère du monde et ses usages retiennent l'homme dans l'ignorance , et l'empêchent de trouver la vérité , lors même que cet homme paroît tant la chercher ? Ces malheureux hommes sentent bien en eux le besoin de cette vérité ; ils savent même faire des tableaux satyriques et mordans contre ceux qui s'éloignent d'elle et qui nous trompent. Mais tout en paroissant desirer qu'elle vienne s'établir dans son temple , ils ont soin d'en murer à chaux et à sable , les portes et les fenêtres , et après l'avoir ainsi empêché d'entrer en eux , ils se moqueroient et riroient hautement de quelqu'un qui prétendrait avoir fait une plus ample connoissance avec elle.

621. Si nous sommes sages , nous servons de risée aux gens du torrent ; si nous sommes fous , nous faisons rire le démon. A quelles extrémités nous trouvons-nous exposés ici-bas ?

626. La prière de l'Espagnol : *Mon Dieu , garde-moi de moi* , tient à un mouvement bien salulaire , quand nous pouvons le reveiller en nous ; c'est celui de sentir que nous sommes le seul être dont nous devons avoir peur sur la terre ; tandis que Dieu est le seul être qui n'ait peur que de ce qui n'est pas lui. On pourroit ajouter à la prière ci-dessus , la prière suivante : *Mon Dieu , ayez la bonté de m'aider à m'empêcher de vous assassiner.*

631. J'en veux bien moins à un idolâtre qu'à un déiste , parce que celui-ci abjure et proscriit toute communication entre l'homme et Dieu , et que l'autre ne fait que se tromper sur le mode et l'organe de cette communication.

633. Une des vives douleurs de mon âme est de voir combien est grand le péché qui dévore le monde. Car ce péché n'est autre chose que de s'abandonner universellement à l'inquiétude , à la défiance et à tous ces mouvemens cupides et impatiens qui entraînent tous les humains , tandis qu'ils ont si près d'eux l'abondante source qui pourroit leur procurer tout ! ils sont dans Dieu, ils vivent par Dieu, ils vivent de Dieu, et cependant ils vivent comme si Dieu étoit absent , ou plutôt comme si Dieu n'étoit point.



637. Quelquefois nos crimes tournent à notre profit , grace à la grande miséricorde divine : car les retours qu'ils nous font faire sur nous-mêmes, excitent en nous une sensibilité qui dispose notre cœur à en éprouver une d'un genre bien supérieur , et Dieu profite de cette disposition pour nous envoyer cette incomparable sensibilité : voilà comment l'infinie sagesse a l'industrie de tirer en nous le bien du mal.

635. Il y a pour la prière un degré encore plus élevé que celui du n.º 626. C'est de sentir que la seule prière que nous aurions à faire , ce seroit de travailler continuellement à ne pas empêcher de prier en nous celui qui ne peut cesser de prier pour nous , soit en nous , soit hors de nous : car c'est en nous qu'il aime le mieux prier , puisque nous sommes son oratoire ; mais quand nous ne lui laissons pas l'accès libre , il va prier hors de nous , et il emporte sa paix avec lui.



642. Ce n'est pas la tête qu'il faut se casser pour avancer dans la carrière de la vérité , c'est le cœur.



647. Il est bien aisé de reconnoître que dans les joies de notre matière , ce n'est pas nous qui sommes heureux , c'est notre bestialité.



648. Avant de nous livrer à des actes

importans , nous aurions trois conseils à consulter : 1.^o Si nous pouvons ; 2.^o si nous voulons ; 3.^o si nous devons. Malheureusement presque toujours ce sont les circonstances qui nous tiennent lieu de volonté ou de desir , et ce sont nos volontés et nos desirs qui nous tiennent lieu de devoirs. Voilà pourquoi il y a si peu de choses dans l'ordre , et pourquoi il y a tant de déceptions et d'infortunes parmi les hommes.



651. Homme , veux-tu faire quelques progrès dans la carrière de la sagesse et de la vérité , n'y entre pas que tu n'ayes en quelque façon écrasé le monde entier sous tes pieds comme une punaise.



653. Ma douleur , dans la Révolution française , a été de voir que , parce qu'on rejettoit les vignérons , la plupart des hommes croyoient aussi qu'il falloit rejeter la vigne.



657. Bien des gens disent souvent qu'ils

sont bien payés pour croire que notre royaume n'est pas de ce monde ; mais ils ne disent cela que parce qu'on leur ôte leurs possessions et leurs jouissances dans ce monde , tandis que , pour parler juste , ils ne devraient dire cela qu'autant qu'ils auroient reçu en effet quelques portions des trésors de l'autre royaume. Il n'y a que ce moyen-là d'en faire la comparaison.



659. Combien de fois les raisonneurs m'ont-ils affligé , en disant avec leur ténébreuse et arrogante raison : l'homme naît sans plaisir , vit dans l'extravagance , et meurt dans la douleur ; à quoi donc servoit-il de le créer , pour être ainsi un tableau exclusif des ténèbres et de la souffrance ? Mais j'avois à leur dire : pourquoi faites-vous cette question , si vous croyez qu'on n'y peut répondre ; et pourquoi avez-vous besoin de la faire , si vous êtes dans votre situation naturelle , et s'il n'y en a pas pour vous une autre que celle où vous êtes ? Or , s'il y en a une autre , que n'essayez-vous de

la connoître avant de vous plaindre? Peut-être qu'alors vous ne vous plaindriez plus comme vous faites.



661. Bien souvent je me suis apperçu, à ma honte et à celle de l'humanité, que les afflictions que nous nous faisons nous mêmes, étoient beaucoup plus rudes que celles que Dieu nous envoyoit. Peu de gens savent dire, *laetati sumus pro diebus*, etc. Ps. 89, 15.



665. On m'a jugé inconstant dans les choses de ce monde : on auroit plutôt dû me juger indécis, si je devois m'y livrer. Car, en effet, j'ai été souvent en combat entre l'attrait de ces choses, et la persuasion que le monde et moi nous n'étions pas fait l'un pour l'autre.



666. J'ai vu les hommes abandonnés généralement à un tel néant, que j'en étois grandement étonné, qu'ils ne fussent pas encore plus méchans et plus malheu-

reux , tant ils laissoient en eux de portes ouvertes au mal ; et c'étoit-là pour moi aussi , une des plus grandes preuves de la surveillance continuelle de la providence , qui en agit avec eux comme avec des enfans , qu'il ne faut pas quitter un seul instant , et qu'il faut préserver sans cesse de ce dont ils ne se préservent pas eux-mêmes. Sans ma grande affaire , (l'amour de la sagesse) j'aurois pu , peut-être , devenir encore plus nul et plus méchant que les autres hommes : car j'étois né beaucoup plus foible.



674. Une de mes plus utiles voies a été de viser constamment et opiniâtement au *tout à l'heure* , au *tout entier* , au *par-tout* , et au *perpétuellement*.



678. Tous les gens du monde ont deux fois plus d'esprit que moi : voilà pourquoi je me trouve à la fin en avoir toujours plus qu'eux , parce que je ne me sers que de celui que j'ai , au lieu qu'ils cherchent à se servir d'un autre esprit que celui

que la nature leur avoit donné, et que , selon les principes , *un* doit l'emporter sur tout autre nombre ; ou que , selon une proposition connue , l'esprit qu'on veut avoir nuit à celui qu'on a.



634. Je me suis dit quelquefois que l'homme étoit un être qui traversoit sans parapluie la région orageuse de cette nature toujours remplie de tempêtes ; et je disois aussi avec la gaieté qui m'est assez ordinaire, qu'il y paroisoit à sa frisure.



679. Au sujet des effroyables tribulations qui ont affligé la France pendant la révolution , on m'a fait quelquefois des objections sur le sort de tant de personnes qui ont eu l'air d'être comme abandonnées de la providence. Ce que j'ai eu de mieux à répondre , est que nous sommes tellement affaissés dans la région inférieure et matérielle , que quand cette région vient à être troublée pour nous , ou à nous être ôtée , nous croyons

que tout nous est enlevé et que nous sommes sans ressource. Nous sommes comme l'écolier au collège ; lorsqu'on le condamne au fouet , il pleure comme si tout étoit perdu pour lui ; il se croit mort, parce qu'il prend son derrière pour toute sa personne.

Il n'en est pas moins vrai que le sort des malheureux qu'a faits la révolution , est véritablement lamentable. Moi-même j'ai été embarrassé un moment de résoudre cette question ; mais comme j'ai cru à la main de la providence dans notre révolution , je puis bien croire également qu'il est peut-être nécessaire qu'il y ait des victimes d'expiation , pour consolider l'édifice , et sûrement alors je ne suis pas inquiet sur leur sort, quelque horrible que soit dans ce bas monde , celui que nous leur voyons éprouver.



680. L'aumône ne m'a pas paru tenir à l'œuvre, quoiqu'elle tienne à notre purification et qu'elle couvre beaucoup de péchés, comme dit l'Ecriture. Aussi cette aumône, quand je l'ai faite, ne m'a pas

paru une chose si importante par rapport à l'œuvre, quoiqu'elle le soit infiniment par rapport à notre salut. Il me semble que, quand j'ai donné à un malheureux et que j'ai soulagé un pauvre, je n'aye pas même fait-là une chose qui puisse se compter, tant cela va de droit. Cette manière de sentir de ma part, vient de ce que je n'ai de véritable et entier attrait que pour l'œuvre, que pour ce qui tient à l'œuvre, et pour ce qui nous avance vers l'œuvre. Aussi le monde qui ne sait pas ce que c'est que l'œuvre, s'extasie-t-il devant la bienfaisance et devant l'aumône ; et puis il reste là.



681. Dans mes gaietés je me suis avisé quelquefois de nommer l'homme, le *céron* des régions divines et des curiosités éternelles.



683. Quelquefois je me persuade que j'ai passé le monde, comme dans ma jeunesse, j'en ai passé de bonne heure la frivolité. Mais si, dans le vrai, j'ai

passé le monde dans mon intelligence, je sens bien que mon homme de péché est bien loin d'être au-delà de ce monde, et qu'il en est presque toujours en-deçà.



684. Parmi les douleurs spirituelles que j'ai si fréquemment éprouvées, et, qui semblent être ma destination dans ce monde; il y en a une qui est comme journalière pour moi, c'est de voir les hommes si peu curieux de s'expliquer les choses. Cela me prouve, ou qu'ils n'ont point en eux le moindre desir au-dessus de ceux qui sont de la classe de la bête, ou que s'ils ont déjà quelques aperçus des vérités supérieures, il faut qu'ils les jugent bien mal de croire qu'elles s'arrêtent au point où ils sont parvenus, et qu'elles ne procèdent pas à tous les instans, et n'engendrent pas sans cesse d'elles-mêmes des vérités nouvelles.



685. On me dit toute la journée dans le monde: telle idée, telle opinion sont

reçues. On ne sait pas qu'en fait d'opinions et d'idées philosophiques, j'aime beaucoup mieux les choses qui sont rejetées, que celles qui sont reçues.



690. En causant un soir avec M.^r C. P. je lui dis que la raison pour laquelle je me jettois avec tant d'ardeur et si exclusivement dans ma voie supérieure et providentielle, c'est que par moi-même j'étois l'être le plus chétif et le plus dénué qui fut au monde, et que sans cette voie si dominante et si impérieuse pour moi, je n'aurois absolument rien. Il y en a qui sont traités autrement que moi, et comme, dans leur qualité d'hommes, on leur a donné plus qu'à moi, ils n'ont pas besoin de remonter si haut que moi pour trouver leur subsistance. Mais ce que je fais pour mon compte, j'engage aussi beaucoup les autres à le faire pour leur plaisir et leur bonheur. Voilà un de mes traits les plus réels.



693. Quand je paroîtrai devant le tribu-

nal de Dieu, je lui dirai : je sais que j'ai été souillé, que j'ai mille fautes à me reprocher, et qu'il est impossible que vous ne me fassiez pas subir toutes les rigueurs de la purification. Mais je sais aussi que vous m'avez envoyé mille faveurs et mille bontés qui ne sont que vous-même, et qui se sont tellement combinées avec moi, qu'elle et moi ne faisons plus qu'un, il est donc impossible que vous me rejettiez à jamais de votre face : car si vous m'en rejettiez, il faudroit que vous vous en rejettassiez vous-même.



694. Il y a un nombre infini de gens qui ne peuvent prier sans image et sans Crucifix. Ils ne savent pas que la seule image qu'il nous soit permis et utile de contempler, c'est nous, comme étant les seuls qui soyons l'image de Dieu. Ils ne savent pas non plus que ce n'est pas devant les yeux, mais dans le cœur, que nous devrions chercher à avoir le Crucifix, que même nous devrions chercher à y avoir le crucifié, afin de pouvoir en chasser le crucifiant.

665. M.^{re} Lecouvreur , au lit de la mort , dit à ses amis qui la regrettoient , qu'elle ne laissoit au monde que des mourans ; je pourrois en dire un peu plus qu'elle , c'est que tous les hommes de la terre ne m'offrent , pendant toute leur vie , que l'image de leur enterrement , tant au moral qu'au physique. Leur corps ne sort du sein de leur mère , que pour marcher chaque jour vers leur cimetière ; d'où m'est venu ce vers :

Ce long enterrement qu'on appelle la vie...

(*Cimetière d'Amboise.*)

et leur esprit ne se met en mouvement que pour s'acheminer sans cesse vers les ténèbres qui sont leur sépulchre.

707. Notre culte religieux , tel qu'il est devenu par l'ignorance , n'avance pas beaucoup l'homme ; mais , malgré son efficacité précaire , il a une pompe qui fixe les sens grossiers et inférieurs , et qui les empêche au moins , pour un mo-

ment, de s'extratiquer et de s'extravaser comme ils le font sans cesse. En outre, les âmes pures comme les âmes fortes, ont toujours, dans ce culte, des profits à faire; ainsi, gare à ceux-mêmes qui ne sont que les instrumens de son abolition; mais gare encore plus à ceux qui en sont les causes.



708. Voulez-vous que votre esprit soit dans la joie? faites que votre âme soit dans la tristesse.



721. En réfléchissant sur les rigueurs de la justice divine, qui ont tombé sur le peuple français dans la révolution, et qui le menacent encore, j'ai éprouvé que c'étoit un décret de la part de la providence; que tout ce que pouvoient faire, dans cette circonstance, les hommes de desir, c'étoit d'obtenir par leurs prières que ces fléaux les épargnassent; mais qu'ils ne pouvoient atteindre jusqu'à obtenir de les empêcher de tomber sur les coupables et sur les victimes.

722. Quand les hommes du monde , voyent un homme de Dieu avancer dans les voies, ils rient de lui; quand un homme de Dieu voit les gens du monde avancer dans leurs mesures fausses et nulles , il pleure, il implore sur eux la miséricorde.



726. Le 21 janvier 1797, on a fait, à Paris, dans l'église de Notre-Dame, une fête où les autorités constituées ont juré haine à la royauté. Cette fête correspondante à la mort de Louis XVI, a paru féroce à plusieurs. Pour moi qui ne veux la considérer ici que sous le rapport religieux , j'ai trouvé que faire jurer la haine dans le lieu où doit siéger l'amour, c'étoit accomplir la prophétie de Daniel: lorsque l'abomination de la désolation sera dans le temple, etc.



727. Si nous nous persuadions bien que tout ce qui ne concerne que notre monde

temporel , et toutes ses variables situations passagères qui nous occupent tant, ne sont pas seulement dignes d'entrer un instant dans le véritable miroir où Dieu se contemple , nous ne murmurerions pas tant de nos prétendus malheurs et de nos imaginaires afflictions. Il n'y a qu'un mal que Dieu compte , c'est celui qui nous tient éloignés de notre centre et qui nous empêche d'y tomber comme nous y tomberions par notre propre pente , si nous ne cherchions pas continuellement à accumuler les obstacles.



740. *J'ai désiré de faire du bien , mais je n'ai pas désiré de faire du bruit , parce que j'ai senti que le bruit ne faisoit pas de bien , comme le bien ne faisoit pas de bruit.*



743. On m'a regardé assez généralement comme un illuminé , sans que le monde sache toutes fois ce qu'il devroit entendre par ce mot. Quand on me taxe ainsi , je réponds que cela est vrai ; mais que je suis un illuminé d'une rare espèce ,

ce, car je peux, quand il me plaît, me rendre tellement, comme une lanterne sourde, que je serois trente ans auprès de quelqu'un, qu'il ne s'apercevrait pas de mon illumination, s'il ne me paroîssoit pas fait pour qu'on lui en parlât, et combien il s'en trouve peu de ce nombre!



749. J'ai fait quelquefois de grandes fautes; mais par la *bonté* de la providence, ces grandes fautes m'ont préservé de faux pas qui auroient, peut-être, été plus grands encore.



751. Une des choses qui m'a le plus frappé dans les récits que m'a fait M.^r Moulard, de la conduite de Louis XVI, lors de son procès, a été de ce qu'il auroit été tenté, comme Roi, de ne pas répondre à ses juges qu'il ne reconnoissoit pas pour tels, mais de ce qu'il oublia sa propre gloire, disant que l'on ne pouvoit pas savoir ce que ses réponses pourroient produire, et qu'il ne falloit pas refuser à son peuple la moindre des occasions qui

pourroient l'empêcher de commettre un grand crime. J'ai trouvé beaucoup de vertu dans cette réponse. Au reste, M.^r Moulard m'a conté nombre de traits des plus surprenans , et en même temps des plus horribles qui se sont passés dans notre révolution , et que j'ignorois. Mon âme s'est déchirée au récit de toutes ces injustices , et j'ai senti que , dans de pareilles situations , le courage étoit facile , parce que le sentiment de l'injustice étoit plus fort que celui de la vie. Aussi , presque toutes les victimes sont mortes en héros. Quelle peine peut se comparer à celle de sentir que tous ces meurtriers ont envoyé par-là d'avance au tribunal suprême , de nombreux témoins qui les accusent et les condamnent avant même l'heure de la sentence.



752. Il n'y a dans le monde , pour l'homme , qu'un seul état qui soit sans inconvénient , c'est celui où il souffre dans l'esprit et pour l'esprit. Toutes les autres souffrances pourroient lui être

utiles , s'il savoit en tirer parti , parce qu'elles mâteroient l'homme de matière qui n'est toujours que trop prêt à se faire roi ; mais , presque toujours elles ne font autre chose que de donner jour à des murmures , à des blasphêmes , quand on n'a pas eu le bonheur de connoître les souffrances de l'esprit les premières.



753. L'autre monde me paroît être le véritable hôpital de celui-ci ; c'est ce qui m'a fait penser quelquefois combien il est inutile de chercher à guérir ici-bas ceux qui ne veulent pas se guérir eux-mêmes



760. Une personne , dont je fais grand cas , me disoit quelquefois que mes yeux étoient doublés d'âme. Je lui disois moi , que son âme étoit doublée de bon Dieu , et que c'est-là ce qui faisoit mon charme et mon entraînement auprès d'elle.



763. C'est parce que je suis venu dans le monde avec dispense , comme je l'ai dit et écrit plusieurs fois , que le genre

qui m'est donné, ainsi que tous les délices qui l'accompagnent, sont invisibles et inconnus au monde. Lui et moi nous ne sommes pas du même âge; c'est aussi pour cela que les tribulations temporelles m'atteignent peu.



767. Nous nous étonnons de ce que l'expérience des autres hommes ne nous sert à rien; mais la nôtre même nous est inutile, puisque nos propres fautes ne nous corrigent pas. Comment pouvons-nous donc nous flatter que l'expérience des autres us soit plus profitable?



775. Les hommes devraient s'aider mutuellement à corriger leur mauvaise destinée, et ils ne font, au contraire, que s'en punir les uns les autres.



776. J'abhorre l'esprit du monde, et cependant j'aime le monde et la société. Voilà où les trois quarts et demi de mes juges se sont trompés.

780. Les foiblesses retardent, les passions égarent, les vices exterminent.

784. St. Paul se plaint de faire quelquefois le mal qu'il ne veut pas. Je dois me louer, ou plutôt louer Dieu du contraire; car c'est une vérité que sa bonté a été quelquefois assez grande envers moi, pour me faire faire le bien, lorsque je voulois

785. C'est souvent moi qui ai été obligé de commencer à aller chercher Dieu; mais c'est une chose certaine que jamais ce n'est lui qui m'a abandonné le premier.

787. Ceux que j'appelle réellement mes amis, je voudrois les voir à toutes les heures et à tous les instans: car ce n'est que par un usage continu de l'amitié, qu'elle peut montrer tout ce qu'elle est et rendre tout ce qu'elle vaut. Ceux qui me nomment quelquefois leur ami et qui

n'ont pas ces mêmes idées et ces mêmes desirs , sont simplement des amis de surface.



789. En relisant quelques extraits de Swedenborg, j'ai senti qu'il avoit plus de ce qu'on appelle la science des âmes que la science des esprits , et, sous ce rapport , quoiqu'il ne soit pas digne d'être comparé à B. ... pour les vraies connoissances, il est possible qu'il convienne à un plus grand nombre de gens : car B.... ne convient qu'à des hommes entièrement régénérés, ou , au moins, ayant grande envie de l'être.



795. Pour prouver qu'on est régénéré, il faut régénérer tout ce qui est autour de nous.



799. Oui, Dieu, j'espère que, malgré mes fautes, tu trouveras encore en moi de quoi te consoler.



801. Je répète avec plaisir que le tort

de l'homme est de croire qu'il soit ici-bas pour son propre compte , au lieu d'y être pour le compte de Dieu.



805. Les savans du monde ne font que parler , et cela sur le faux. Les sages ne parlent point , et , à l'image de la sagesse , ils opèrent sans cesse le vif et le vrai.



807. Je n'ai qu'un seul emploi à remplir dans le monde , celui de pleurer ; et cet emploi -là doit me fournir toutes les richesses et tous les plaisirs.



819. Heureux , quand les bons amis , comme les gouttes d'eau qui imbibent la terre , se rencontreront en moi , qu'ils s'y assembleront , qu'ils se lamenteront sur les maux que nous faisons à Dieu , qu'ils s'embrasseront en fondant en larmes , qu'ils se fortifieront tous les sept , en s'immolant les uns les autres , et qu'ils recevront le signe de l'acceptation de leurs sacrifices ! Plus heureux encore ,

lorsque le Divin lui-même s'y rencontrera , et qu'il s'y lamentera sur ce qu'on le néglige et qu'on l'outrage !



820. J'ai une persuasion secrète que mon bonheur est bâti sur pilotis.



821. Un bonheur inexprimable pour moi , a été de sentir que , quoique je n'aye ni ennemis ni infortunes sur la terre , j'ai pu dire à Dieu : ôtez - moi de ce monde , si vous voulez , et cela non pas demain , mais tout à l'heure.



822. On peut dire des choses de ce monde , ce qui se dit , avec raison , des sciences mathématiques , manipulées par la main des hommes , que tout ne s'y fait que par approximation.



826. C'est moins sur les morts que sur les vivans , qu'il faudroit nous affliger ; et , en effet , comment le sage s'affligeroit-t-il sur les morts , tandis que sa

journalière et continuelle affliction est d'être en vie ou dans ce bas monde.



827. La société du monde en général, m'a paru comme un théâtre où il faut continuellement passer son temps à jouer son rôle, et où il n'y a jamais un seul moment pour l'apprendre. La société de la sagesse, au contraire, est une école où l'on passe continuellement son temps à apprendre son rôle, et où l'on attend, pour jouer, que la toile soit levée, c'est-à-dire, que le voile de l'univers ait disparu.



832. C'étoit l'Eglise qui devoit être le Prêtre, et c'est le Prêtre qui a voulu être l'Eglise.



836. Je n'ai trouvé la paix que lorsque je me suis élevé assez vers le monde des réalités, pour pouvoir le mettre en parallèle avec le nôtre, et me convaincre par-là que ce monde terrestre, tem-

porel , politique , social , n'étoit qu'une figure.



841. Qu'est-ce que je vois journellement dans le monde ? des gens qui veulent qu'on les traite comme de grandes personnes , et qu'il faut cependant conduire comme des enfans.



844. Ma liaison avec Lalande n'a pas été loin. Après m'avoir exposé les bases de son système , qui sont les plus grandes puérilités qu'on puisse imaginer , il n'a seulement pas voulu considérer un instant la 1.^{re} observation que j'avois à lui faire. Ainsi nous en sommes restés - là ; et si d'autres circonstances ne nous rapprochent pas , il est probable que nous ne nous reverrons guere. Au reste , quoique je ne croye point à son athéisme , il se trouve cependant placé de manière à ce qu'il ne fasse que s'enfoncer de plus en plus dans son système. L'ennemi a soin de lui former un royaume dans ce monde , et il ne lui laisse ni le temps , ni le

moyen de voir au-delà de ce royaume fantastique et mensonger.

859. Il m'a semblé quelquefois que j'étois gros de mon âme , et que je ne pouvois en accoucher qu'en sortant de ce monde. Voilà ce qui me donnoit tant d'envie de passer de celui-ci dans l'autre.

867. J'ai senti et je dois avouer qu'il n'y a d'indispensable pour l'homme que ce qu'il peut et doit faire , sans aucun secours des hommes et des circonstances. Voilà pourquoi la vérité est la plus simple et la plus facile de toutes les sciences.

877. Comme la voie par-où j'étois appelé à marcher , *étoit à part de tout le monde , il n'est pas étonnant que tout le monde en fût l'adversaire , soit par corruption , soit par ignorance.*

886. Souvent de n'être pas un mons-

tre , cela suffisoit pour que je me crusse sage. Qu'est-ce que c'est que l'homme !

901. J'ai dit quelquefois que Dieu étoit ma passion. J'aurois pu dire , avec plus de justice , que c'est moi qui étois la sienne par les soins continus qu'il m'a prodigués , et par ses opiniâtres bontés pour moi , malgré toutes mes ingratitude : car , s'il m'avoit traité comme je le méritois , il ne m'auroit seulement pas regardé.

905. Les hommes impétueux et courts d'esprit , quand ils apperçoivent quelques défauts dans leurs semblables , ne les expliquent que par la méchanceté , et non point par la foiblesse , parce que cette foiblesse n'est point leur analogue. Les hommes doux expliquent , au contraire , les méchancetés de leurs semblables , par de l'erreur et de la foiblesse , parce qu'ils n'ont point leur analogue dans les méchancetés. C'est ainsi que notre jugement tient à la teinte de notre caractère ; mais la seule et vraie teinte

qui lui convienne , c'est la douceur et la charité. Il n'y a que cela qui en éloigne tous les nuages ; et quand cette charité se relâche de ses droits , son jugement n'en souffre point , parce qu'elle agit avec connoissance de cause.



906. Quelqu'un disoit à Rousseau qui vouloit parler : ils ne t'entendront pas. On pourroit souvent me dire la même chose , et on pourroit ajouter : ils ne te voudront pas entendre , sans compter qu'il faudroit dire auparavant : ils ne te croiront pas.



911. J'entends souvent parler dans le monde de servir Dieu ; mais je n'y entends guere parler de servir à Dieu : car il en est bien peu qui sachent ce que c'est que cet emploi-là.



928. Il n'est pas pour moi ce proverbe commun : dis-moi qui tu vois , et je te dirai qui tu es ; car j'ai presque toujours

été obligé d'être le contraire de ceux que je voyois.



930. Ceux qui s'extasient sur la bonté humaine de quelques individus , ne me remplissent qu'à moitié ; quelquefois même ils me font souffrir. Car , en fixant ainsi nos yeux et notre admiration sur l'homme , ils nous empêchent de les fixer sur Dieu , ou plutôt sur ses merveilles. Louons Dieu , étudions ses œuvres ; il n'y a que lui d'ailleurs qui soit *bon*. Les vertus de l'homme et sa bonté sont si peu de chose , que je ne voudrois presque pas qu'on en parlât , d'autant qu'on doit les supposer nécessairement , si lon marche dans la ligne , et qu'elles sont une condition , *sine quâ non*. . .



931. J'ai vu la marche des docteurs philosophiques sur la terre ; j'ai vu que par leurs incommensurables divagations , lorsqu'ils discutoient , ils éloignoient tellement la vérité , qu'ils ne se doutoient seulement pas de sa présence ; et après

(III)

L'avoir ainsi chassée , ils la condamnoient par défaut.

932. J'ai eu le bonheur de sentir et de dire , que je me croirois bien malheureux , si quelque chose me prospéroit dans le monde.

943. A la manière dont les gens du monde passent leur temps , on diroit qu'ils ont peur de n'être pas assez bêtes.

948. Comme c'étoit dans la région de l'esprit que j'étois appelé à marcher , il a fallu que je busse jusqu'à la lie , la coupe de la bêtise.

952. J'abhorre la guerre , j'adore la mort.

955. J'ai dit quelquefois à Dieu : combats contre moi , comme Jacob contre l'ange , jusqu'à ce que je t'aye béni.

964. Dans les momens où la gaieté me

tient , je dis quelquefois que si les hommes s'abusent journellement , en s'efforçant de regarder ce monde-ci par rapport à eux , comme des confitures , la puissance juste et sévère qui le gouverne , ne néglige rien pour leur bien faire sentir qu'il est autre chose ; elle fait avec eux , (et c'est ici ma pointe de gaieté) comme on fait avec les petits chats qui ont fait caca dans l'appartement ; on leur trempe et frotte si bien le nez dedans , qu'ils ne puissent pas méconnoître la chose , et qu'ils apprennent par-là à n'y pas retourner

965. C'est parce que l'esprit du monde n'est pas droit , qu'il a besoin d'être adroit. Mais l'esprit de vérité ne se soucie pas d'être adroit , et est au-dessus de cette ressource : toute sa force et toute sa confiance sont dans sa droiture.

969. L'objet du fléau que la révolution fait tomber sur les nobles , est de purger ceux qui peuvent l'être , des influences d'orgueil

d'orgueil que ce titre leur avoit communiquées, et de les rendre plus nets et plus présentables, lorsqu'ils paroîtront dans les régions de la vérité.



973. Dieu a voulu que je visse tout sur la terre : j'y avois vu long-temps l'abus de la puissance des grands : il falloit bien que j'y visse ensuite l'abus de la puissance des petits.



977. Les gens du monde me traitent de fou, je veux bien ne pas contester avec eux sur cela. Seulement je voudrois qu'ils convinssent que, s'il y a des fous à lier, il y a peut-être aussi des fous à délier, et ils devroient au moins examiner dans laquelle de ces deux espèces il faudroit me ranger, afin que l'on ne s'y trompât point.



979. Le bon Jérémie n'étoit que le Jérémie de Jérusalem. Aujourd'hui il faut être le Jérémie de l'universalité.

980. Les gens du monde croient qu'on ne peut pas être un saint , sans être un sot. Ils ne savent pas , au contraire , que la seule et vraie manière de n'être pas un sot , c'est d'être un saint.



981. Ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit , il faut avoir de la spiritualité.



982. Comment s'entendre avec les gens du torrent au sujet du n.^o précédent ? Pour les sciences humaines , il ne faut que de l'esprit , et elles ne demandent point d'âme. Pour les sciences réelles et divines , il ne faut point d'esprit , parce que l'âme les engendre toutes. Ainsi , il est impossible qu'il y ait rien de plus inverse que le monde et la vérité.



983. Dieu est jaloux de l'homme : je me suis apperçu qu'il l'étoit de moi , comme de tous mes semblables , et qu'il attendoit pour faire une entière alliance

avec moi , que j'eusse rompu avec tous les rivaux qui occupoient encore mon âme , mon cœur et mon esprit.



985. Dieu ne cesse d'employer tous les moyens possibles pour apprendre aux hommes que leur royaume n'est pas de ce monde : la plupart ont la tête si dure , et ont une conduite si mal ordonnée , qu'il ne peut leur enseigner cette vérité que par des tribulations , des malheurs et des infirmités. Quant à moi , il a daigné me l'enseigner de deux manières qui sont infiniment plus douces : car par l'une il m'inonde des magnificences de l'autre monde , et par l'autre il se contente de m'éprouver par la bêtise de celui - ci.



990. La principale ambition que j'aye eu sur la terre , a été de n'y plus être , tant j'ai senti combien l'homme étoit déplacé et étranger dans ce bas monde.



991. En voyant les brigandages et les

rapines qui s'exercent universellement de la part des hommes, et qui m'ont frappé si sensiblement dans notre révolution, j'ai dit, dans mon style gai, que nous avions eu beau effacer tous les Saints du calendrier; il y en avoit un inamovible, et qui étoit le plus catholique de tous les Saints; c'est aussi celui dont le culte est le plus général et le plus assuré. Or, ce Saint est *sancte rapiamus* : car, à ce nom, il n'y a personne qui ne dise, *ora pro nobis*.



994. Le monde m'a repoussé à cause de l'obscurité et de l'imperfection de mes livres. S'il s'étoit donné la peine de me scruter plus profondément, peut-être auroit-il goûté mes livres à cause de moi, ou plutôt à cause de ce que la providence a mis en moi, et qu'il étoit bien loin de voir, puisqu'il ne voyoit pas même ce qu'il y avoit dans mes livres.



999. Je suis payé pour avoir confiance en mes principes, parce je suis persuadé

que foncièrement tous les hommes de la terre pensent comme moi , sans en excepter ceux qui me sont le plus opposés en apparence. Nous sommes tous comme un même sel , dissous dans des eaux différentes , tant pour la qualité , que pour la quantité. Or il ne faudroit autre chose que laisser évaporer dans les hommes, ces eaux diverses qui sont leurs préjugés, leur ignorance , leurs passions , etc. ; et on retrouveroit par - tout en eux le même sel , comme cela arrive dans les évaporations naturelles des sels que nous dissolvons tous les jours dans différens liquides.



1000. Le 21 messidor an 8 , je suis retourné à Paris, pour y voir l'ami Div... espérant qu'il me consolera de la perte de mon ami Kirchberguer. Le 25 prairial dernier est arrivée la fameuse bataille de Maringo , où l'étonnant Bonaparte a tellement avancé sa gloire et la paix de l'Europe , que je le regarde comme un instrument temporel des plans de la providence par rapport à notre Nation. Cet

événement me confirme de plus en plus dans les opinions que j'ai imprimées depuis six ans sur notre révolution.



1001. Les paroles nous sont données en compte, comme les brebis sont données en compte à un berger; et si nous les laissons égarer, amaigrir, ou manger des loups, on nous traitera encore avec plus de rigueur que lui.



1002. Comme j'ai une universalité pour moi, il faut bien que j'aye une universalité contre moi; aussi l'ennemi ne manque-t-il pas de semer autour de moi, et sur-tout autour de mon objet, des embûches de tous les genres.



1003. J'ai été touché des tendres honnêtetés de Degerando à mon égard, lorsqu'un jour entrant dans une société où il se trouvoit, sans que je le sçusse, il vint au-devant de moi et m'embrassa affectueusement. C'est un homme dont on m'a

vanté les bonnes qualités et qui peut ,
comme mon ami et membre de l'Institut ,
m'être d'un grand secours dans la carrière
de l'instruction et des sciences humaines.



1008. Un des prodiges les plus inexplicables pour moi , c'est que la Divinité me comble de tant de douceurs et de consolations , et que cependant il y ait en moi si peu de chose qui puisse fixer ses regards.



1009. J'ai dit quelquefois que les écrivains ne nous donnoient que de la crotte dorée , et que moi je leur donnois de l'or crotté.



1012. C'est une chose douloureuse pour moi , lorsque je considère les hommes d'être obligé de les regarder , ou comme des fous , ou comme des enfans , ou comme de méchantes bêtes.



1016. Je prie sur-tout pour les âmes de tant de misérables victimes que tous

les divers fléaux enlèvent avant qu'elles se soient délivrées des entraves affaissantes de leur prison ; car je ne sçai guere prier pour les corps , attendu que quand l'âme a sçu monter en grade , la mort de son corps n'est plus un malheur pour elle.

1019. Le 3 nivôse an 9 , à huit heures du soir , éclata , rue saint-nicaise , la machine infernale dirigée contre Bonaparte qui alloit à l'opéra , à la première représentation du fameux Oratorio de Hayden. Son cocher étoit yvre , il alla plus vite qu'à l'ordinaire , et passa où il n'auroit pas passé de sang-froid. Cela fit que le carosse dépassa la machine de quelques secondes : ce qui suffit pour que l'explosion ne le pût atteindre. Je ne puis m'empêcher de révéler Bonaparte , tant pour les talens qu'il a montrés , que par la protection marquée de la providence à son égard. On ne peut nier qu'il n'y ait de grandes destinées attachées sur cet homme remarquable.

1024. C'est le 30 ventôse , veille du 1.^{er} germinal an 9 , répondant à l'équinoxe du printemps , 21 mars 1801 , que la paix continentale a été publiée à Paris. La pompe a été modeste , réservant les fêtes pour le 14 juillet. La joie a été médiocre , le temps assez mauvais. En général tout ce qui a été ostensible dans cette époque , semble d'accord avec ce qui est caché , savoir : que cette pacification externe et cet ordre apparent , produit par l'effet de la révolution , ne sont pas le terme où la providence ait eu exclusivement l'intention de nous conduire , et qu'ainsi les agens et les instrumens qui ont concouru à cette œuvre , se tromperont , s'ils se croient arrivés. Je les regarde , au contraire , comme des postillons qui ont fait leur poste ; mais ils ne sont que des postillons de province ; il en faudra d'autres pour nous faire arriver au but du voyage , qui est de nous faire entrer dans la *capitale* de la vérité.

NOTA. Cette espèce de prophétie semble s'accomplir tous les jours , depuis cette paix du 30

1031. Dans ma vie , j'ai presque toujours trouvé les hommes meilleurs ou pires que leur réputation.



1032. Comme balayeur du temple de la vérité , je ne dois pas être étonné d'avoir eu tant de monde contre moi ; les ordures se défendent du balai , tant qu'elles peuvent.



1033. Ce qui me donne tant de joies dans ma carrière , c'est de sentir que , grace à Dieu , j'étois comme arrivé avant même de partir , tandis qu'il y en a tant qui ne sont pas partis après être arrivés.



1036. Il y a de bonnes raisons pour que les livres des sçavans et des littérateurs l'emportent sur les miens ; 1.º ils sont mieux faits, et dans le vrai, leurs

ventôse. Quels événemens extraordinaires ! il sembloit que M. St. Martin en avoit le pressentiment en 1801.

auteurs ont grand besoin de suppléer par la forme à ce qui manque au fonds dans leurs productions ; au lieu que les miennes reposent sur un fond si solide et si inexpugnable , qu'elles peuvent se passer de la forme ; quoique , si les auteurs étoient justes , ils conviendroient que de tous les écrivains spiritualistes , je suis celui qui ai donné à ce fonds vrai et fécond , la forme la moins repoussante. 2.° Leurs ouvrages doivent faire fortune plus que les miens , parce qu'ils songent plus que moi à travailler pour ce monde-ci , attendu que je ne travaille que pour l'autre. Leurs œuvres sont des courbes à double courbure , qui reposent sur deux plans. Les miens ne reposent que sur un seul plan ; enfin , ils veulent bien parler de l'autre monde au lecteur , mais en ayant grand soin de le laisser dans celui-ci , sans quoi ils se feroient peu de partisans , au lieu que je tends pleinement à l'en arracher. Il n'est donc pas étonnant que je sois pour le monde et ceux qui travaillent pour lui , comme un véritable reprouvé.

1050. Depuis que j'existe et que je pense , je n'ai eu qu'une seule idée , et tout mon vœu est de la conserver jusqu'au tombeau : ce qui fait que ma dernière heure est le plus ardent de mes desirs et la plus douce de mes espérances.



1051. Je n'ai jamais goûté bien longtemps les beautés que la terre offre à nos yeux , le spectacle des champs , les paysages , etc. Mon esprit s'élevoit bientôt au modèle dont ces objets nous peignent les richesses et les perfections ; et il abandonnoit l'image pour jouir du doux sentiment de son auteur. Qui oseroit nier même que tous les charmes que goûtent les admirateurs de la nature , fussent pris dans la même source , sans qu'ils le croyent ?



1052. C'est une vérité , et j'en dois rendre grace au ciel , que , dans mille occasions où le cours de la vie assujettit l'homme à des épreuves pour son instruction , il m'a dispensé de l'expérience.

1064. L'étude et la pensée sont une affaire de besoin pour moi , et nullement une affaire de vanité. Je n'ai point assez de connoissances pour flatter mon orgueil scientifique , mais je suis mal à mon aise quand je laisse jeûner mon esprit : voilà le mobile de mon goût pour les études et les spéculations.



1069. Nom de mon pays écrit sur le sable. Un aigle l'effaçant avec ses ailes , à mesure que le malheureux le vouloit lire , ne devant recouvrer ce qu'il a perdu par maladie , qu'après qu'il aura pu lire ce nom ; recherches de celui qui le lui avoit tracé : (nouveau Tobie , poëme projeté.)



1075. Souvent la Divinité nous laisse livrés à des distractions et même nous envoie de petites contrariétés pour nous préserver d'un plus grand malheur. C'est par une suite de cette ingénieuse attention de sa part , que j'ai évité d'être

écrasé par la cheminée de mon cabinet qui tomba, à Paris, lors du grand ouragan du 13 décembre 1786. J'ai reçu, d'ailleurs, tant d'autres marques de sa vigilante charité pour moi, que je serois bien ingrat de le méconnoître. Cependant je raisonnerois comme un homme profane, si je disois que la mort eût été un malheur pour moi. Elle n'eût été telle, qu'autant que je n'aurois pas été prêt. Et sans doute je ne suis pas encore mûr, puisque l'on n'a pas jugé à propos de me prendre. Car, lorsqu'on a le bonheur d'être prêt, cet événement doit remplir le juste de plus de plaisirs que n'en éprouveroit le dernier et le plus malheureux des hommes, si on venoit lui annoncer qu'il est nommé Roi de sa nation et qu'il va monter sur le trône.



1077. Il vaut mieux faire le gentilhomme bourgeois, que le bourgeois gentilhomme.



1084. C'est ordinairement auprès des hommes purs et vertueux, que je reçois

de salutaires idées sur la grandeur de Dieu , sur notre misère et sur les avantages de la prière , pour nous guérir ; auprès des hommes impurs et méchants , je reçois des idées affligeantes ; auprès des hommes élevés dans l'esprit , mon esprit s'élève avec eux ; auprès des impies et des philosophes , mon esprit s'irrite et reçoit presque toujours des solutions plus fortes et plus vraies que leurs argumens. C'est même auprès d'eux que j'ai reçu presque toutes les armes que j'ai employées contre eux , et toutes celles qui sont déposées dans mes magasins , en attendant que j'en fasse l'usage convenable. Il faut que nous passions ici - bas par toutes ces diverses impressions. Ce n'est que par - là que nous pouvons devenir , ou des hommes d'état consommés , ou des militaires expérimentés dans l'intelligence. Ceux qui sont destinés à l'être dans l'action , ont aussi leurs épreuves à subir , puisqu'il faut que l'ancien arrêt , *in Sudore , etc.* s'accomplisse.



1085. Dans mon enfance , je ne pou-

vois me persuader que les hommes qui connoissoient les douceurs de la raison et de l'esprit, pussent s'occuper un instant des choses de la matière. Ma pensée est encore la même, quoique je sois bien loin de prétendre que ma conduite et mes actions aient été toujours conformes à des sentimens si élevés, et c'est-là une des sources de mes peines ; mais aussi j'ai une grande source de consolations, quand je songe à la source des miséricordes qui coule toujours sur nous, quand nous la cherchons avec zèle, avec ardeur, avec confiance.



1086. Ordinairement les auteurs font leurs livres, comme ne faisant que cela, et moi j'ai été obligé de faire les miens, comme ne les faisant pas. Je pourrois dire même que je ne fais mes livres, que comme on rend un lavement. Vvoilà pourquoi ils sont si négligés et si peu attrayans pour le monde.



1090. Vers la fin de 1802, j'ai publié *le Ministère de l'homme-esprit*. Quoique
cet

cet ouvrage soit plus clair que les autres, il est trop loin des idées humaines, pour que j'aye compté sur son succès. J'ai senti souvent, en l'écrivant, que je faisais là, comme si j'allois jouer sur mon violon, des walses et des contredanses dans le cimetière de Montmartre, où j'aurois beau faire aller mon archet, les cadavres qui sont là, n'entendroient aucun de mes sons et ne danseroient point.



1092. Le 18 janvier 1803, qui complète ma soixantaine, m'a ouvert un nouveau monde. Mes espérances spirituelles ne vont qu'en s'accroissant. J'avance, grace à Dieu, vers les grandes jouissances qui me sont annoncées depuis long-temps, et qui doivent mettre le comble aux joies dont mon existence a été comme constamment accompagnée dans ce monde.



1093. Ceux qui ont de l'âme, prêtent à mes ouvrages ce qui leur manque. Ceux qui ne les lisent point avec leur âme, leur refusent même ce qu'ils ont.

1095. Le 27 janvier 1803, j'ai eu une entrevue avec M. de Châteaubriant, dans un dîner arrangé pour cela, chez M. Neveu, à l'école polytechnique. J'aurois beaucoup gagné à le connoître plutôt. C'est le seul homme de lettres honnête avec qui je me sois trouvé en présence depuis que j'existe; et encore n'ai-je joui de sa conversation que pendant le repas: car aussi-tôt après parut une visite qui le rendit muet pour le reste de la séance, et je ne sçai quand l'occasion renaîtra, parce que le roi de ce monde a grand soin de mettre des bâtons dans les rouës de ma cariole. Au reste, de qui ai-je besoin, excepté de Dieu?



1098. La mort de la Harpe, arrivée dans le commencement de l'année 1803, est une perte pour la littérature. Sa fin a été très-édifiante. Je n'ai jamais eu de liaison avec lui; mais je n'ai jamais douté de la sincérité de sa conversion, quoique je ne la croie pas dirigée par les vraies

Voies lumineuses. La mort de cet homme célèbre est également une perte pour la chose religieuse , parce qu'il étoit un épouvantail pour ceux qui la déprisent. Je crois que nous aurions fini par nous entendre lui et moi , si nous avions eu le temps de nous voir. (Voyez le journal des débats du 16 ventôse an 11.) M.^{de} D. T. nous a peints l'un et l'autre d'une manière assez significative , en disant qu'il mordoit jusqu'au vif les adversaires de la vérité , et moi , que je leur prouvois évidemment qu'ils avoient tort.



1099. Ce n'est point à l'audience que les défenseurs officieux reçoivent le salaire des causes qu'ils plaident ; c'est hors de l'audience et après qu'elle est finie. Telle est mon histoire , et telle est aussi ma résignation de n'être pas payé dans ce bas monde.



1105. J'arrive à un âge et à une époque où je ne puis plus frayer qu'avec ceux qui ont ma maladie. Or , cette maladie est le *Spleen* de l'homme. Ce *Spleen* est

un peu différent de celui des Anglois. Car celui des Anglois les rend noirs et tristes , et le mien me rend intérieurement et extérieurement tout couleur de rose.



1106. La vue d'Aunay, près Sceaux et Châtenay, m'a paru agréable autant que peuvent me le paroître à présent les choses de ce monde. Quand je vois les admirations du grand nombre pour les beautés de la nature et des sites heureux, je rentre bientôt dans la classe des vieillards d'Israël qui , en voyant le nouveau temple, pleuroient sur la beauté de l'ancien. V. Esdras , 3. 12. et 13.



1116. Il y a dans quelques-uns de mes ouvrages, plusieurs points qui sont présentés avec négligence , et qui auroient dû l'être avec beaucoup de précaution , pour ne pas réveiller les adversaires. Tels sont les articles où je parle des Prêtres et de la religion , dans ma lettre sur la Révolution française, et dans le *Ministère*

de l'homme-esprit. Je conçois que ces points-là ont pu nuire à mes ouvrages , parce que le monde ne s'élève pas jusqu'aux degrés , où , s'il étoit juste , il trouveroit abondamment de quoi se calmer et me faire grace , au lieu qu'il n'est pas même assez mesuré pour me faire justice. Je crois que les négligences et les imprudences où ma paresse m'a entraîné en ce genre , ont eu lieu par une permission divine qui a voulu par - là écarter les yeux vulgaires des vérités trop sublimes que je présentais , peut - être par ma simple volonté humaine , et que ces yeux vulgaires ne devoient pas contempler.



1119. Communément les grands et les riches ne sont que les Gengiskan du monde , tandis qu'ils ne devraient en être que les modèles , les soutiens et les bien-faiteurs.



1120. Quand les hommes sages , après s'être remplis des influences de la vérité , vont se répandre dans le monde , ils y

(134)

perdent le plus souvent ce qu'ils avoient acquis. Ils sont comme les gens de métier et les ouvriers qui vont manger et boire au cabaret, le dimanche , tout ce qu'ils ont gagné dans la semaine.

1121. Le monde ne connoît point de milieu entre le cagotisme et l'impiété : or, c'est ce milieu-là qu'il m'a fallu toujours tenir, soit dans mes discours, soit dans mes écrits ; de façon que d'un côté, les auditeurs ou les lecteurs ne trouvant rien dans ce qui sortoit de moi qui sentît l'enseignement d'un Capucin, et de l'autre rien qui sentît l'athéisme ni le déisme, ils n'y étoient plus. Voilà pourquoi si peu de gens, et l'on pourroit dire, presque personne, ne m'a compris. (voyez n.º 1135.)

1123. J.-C. disoit à ses apôtres qu'ils pouvoient faire les mêmes œuvres que lui et même de plus grandes. Ce n'étoit pas leur dire que tous les dons pouvoient appartenir à chacun d'eux, puisque nous voyons, selon St. Paul, que le même

esprit partage ses dons entre les différens hommes. Mais chaque homme , depuis la venue du Christ , peut , dans le don qui lui est propre , aller plus loin que le Christ.



1124. J'ai comparé quelquefois les dames tenant cercle , et recevant les flagorneries des hommes , à un grand Turc , et ces hommes frivoles et oisifs , aux Sultanes de son serrail , lui faisant la cour et encensant tous ses caprices. Ce rôle de grand Turc est , en effet , celui que jouent les dames de maison en France , et particulièrement à Paris ; et les hommes n'y jouent que le rôle de Sultane , tant le pouvoir rongeur de la société nulle et vuide , a changé les rapports et la nature des choses.



1130. C'est un grand tort , aux yeux des hommes , d'être un tableau sans cadre , tant ils sont habitués à voir des cadres sans tableau.



1131. J'ai souvent remercié Dieu de deux choses : la 1.^{re} de ce qu'il y avoit des souverains et des gouvernans ; la 2.^e de ce que je ne l'étois pas. En effet , c'est pour eux que sont toutes les charges de la société ; ses bénéfices ne sont que pour les particuliers.



1132. Dans l'été de 1803 , j'ai fait un petit voyage à Amboise , où j'ai retrouvé avec plaisir quelques bons amis. J'en ai trouvé aussi à Orléans ; mais je n'en connois encore aucun dans le degré où je les desire , et dont j'aurois si grand besoin. Avant mon départ , j'eus quelques petits avertissemens d'un ennemi physique qui , selon toute apparence , est celui qui m'emportera , comme il a emporté mon père. Mais je ne m'en afflige point , ni ne m'en plains point. Ma vie corporelle et spirituelle a été trop bien soignée par la providence , pour que j'aye autre chose que des actions de grace à lui rendre , et je ne lui demande que de m'aider à me tenir prêt.

1135. Ma tâche dans ce monde a été de conduire l'esprit de l'homme par une voie naturelle aux choses surnaturelles qui lui appartiennent de droit, mais dont il a perdu totalement l'idée, soit par sa dégradation, soit par l'instruction si souvent fausse de ses instituteurs. Cette tâche est neuve, mais elle est remplie de nombreux obstacles, et elle est si lente que ce ne sera qu'après ma mort qu'elle produira ses plus beaux fruits. Mais elle est si vaste et si sûre, que je dois grandement remercier la providence de m'avoir comme chargé de cet emploi, que je n'ai vu jusqu'ici exercer à personne, puisque ceux qui ont enseigné et qui enseignent tous les jours, ne le font qu'en exigeant la soumission, ou qu'en racontant des faits merveilleux.

831. A la fin de ma vie terrestre, je ne dirai point que j'aye passé dans le monde: car, dans le vrai, je n'aurai passé qu'à côté du monde, soit dans la fortu-

ne, soit dans les honneurs , soit dans les plaisirs mondains , soit même dans ces joies vives et pures que le sort a permis de goûter à ceux qui n'ayant pas, comme moi, été entraînés dans la carrière que j'ai suivie, ont été assez libres pour se livrer aux délicieux sentimens de leur cœur. Mais aussi je pourrai dire que j'ai passé à côté des tribulations des ambitieux , des angoisses des envieux , des effroyables chocs que subissent si souvent les âmes qui ici-bas ont le loisir de s'abandonner à leur tendresse et à tous les mouvemens de leurs desirs , de façon que n'ayant point eu les malheurs et les inconvéniens du monde , loin de me plaindre de n'en avoir pas eu les avantages , je devrai à Dieu des remercîmens sans nombre , de m'avoir donné beaucoup plus que ce que tous les plaisirs de tous les siècles rassemblés , n'auroient pu faire pour moi.



1137 (et dernier.) L'unité ne se trouve guere dans les associations ; elle ne se

trouve que dans notre jonction individuelle avec Dieu. Ce n'est qu'après qu'elle est faite, que nous nous trouvons naturellement les frères les uns des autres.

VERS NOCTURNES.

C'est point du hasard que j'attends mon
bonheur ,

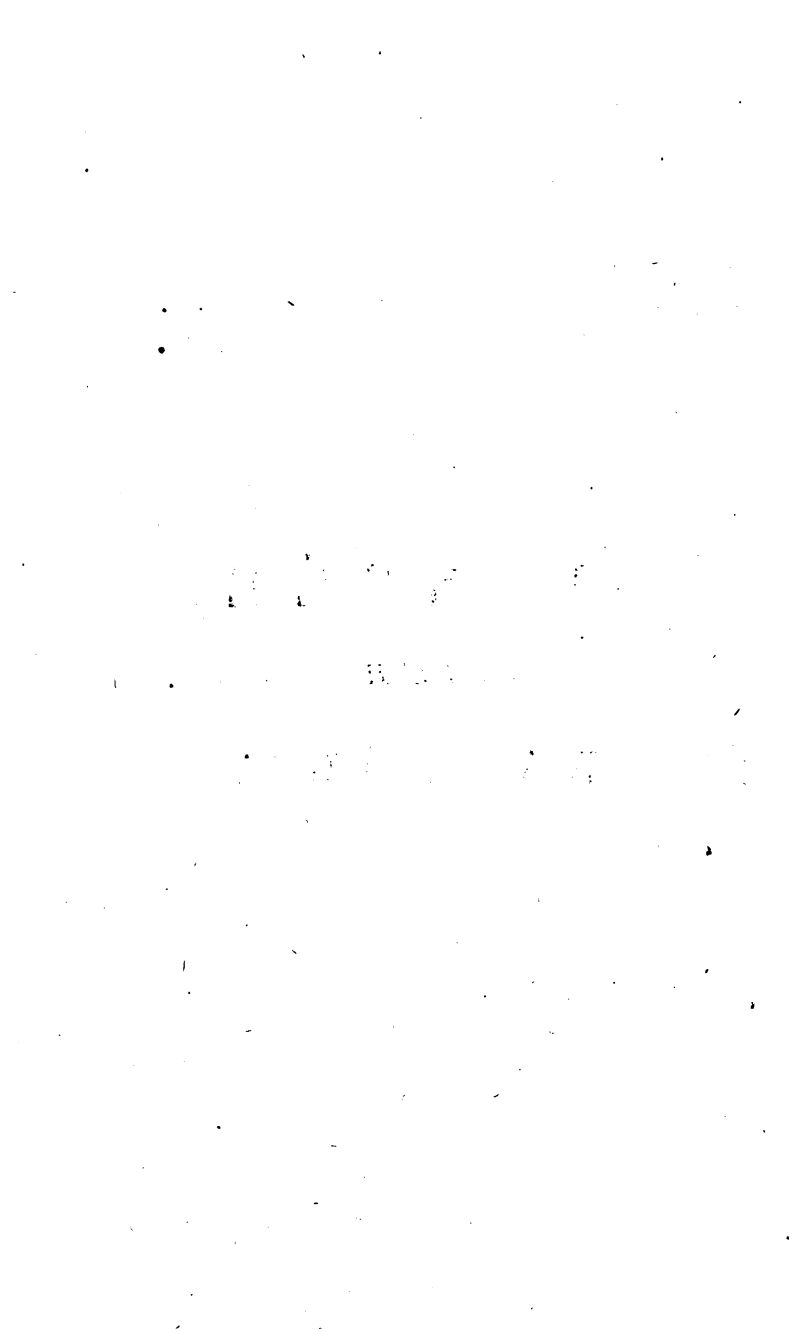
Je l'attendrai toujours de la loi de mon cœur ;
De cette antique loi qui dans moi-même innée ,
Me laisse en liberté régler ma destinée.

Voilà le Souverain qui doit me gouverner ,
Si , pour une autre loi j'allois l'abandonner ;
Si je livrois mon sort aux soins de la fortune ,
Je descendrois alors dans la classe commune ,
Et je mériterois de ne jamais goûter
Cette paix qu'ici-bas je peux me procurer.

P E N S É E

S U R

L A M O R T.



P E N S É E

S U R

L A M O R T.



LA mort ! est-ce qu'il y en a encore ? est-ce qu'elle n'a pas été détruite ; est-ce que le grand sacrificateur et le grand instituteur de la prière , n'a pas épuisé toutes les angoisses de cette mort par son supplice ? est-ce qu'il n'a pas souffert la mort de violence , afin que nous n'eussions plus que la mort de joie ? est-ce que , depuis qu'il a tout consommé , nous pouvons encore avoir quelque chose à souffrir ? Non , la mort n'est plus pour nous que l'entrée dans le temple de la gloire. Le combat a été livré , la victoire est remportée , nous n'avons plus à recevoir de la main de la mort que la palme du triomphe. LA MORT ! est-ce la mort corporelle que le sage compteroit

pour quelque chose? Cette mort n'est qu'un acte du temps ; quel rapport cet acte du temps pourroit-il avoir avec l'homme de l'éternité? Aussi l'homme n'auroit pas l'idée de la mort, s'il n'avoit pas le sentiment d'éternité avec lequel cette idée de mort fait contraste, et l'on peut tirer delà une autre conséquence, c'est que l'homme sage doit avoir la connoissance morale de sa mort particulière. Il doit la suivre dans tous ses détails : il doit se voir mourir , puisque son éternité personnelle doit voir tout ce qui se passe dans le temps pour lui. Mais, pour qu'il remplisse dignement cette importante tâche, il faut qu'il remplisse dignement tous les instans de l'importante tâche de sa vie , sans quoi il meurt dans les ténèbres , et sans le savoir , comme les nations et les hommes du torrent. Or, le seul mal que nous puissions éprouver de la part de la mort , c'est de mourir avant de naître ; car pour ceux qui naissent avant de mourir, la mort n'est plus qu'un vrai profit pour eux.

RECHERCHES
S U R
LA DOCTRINE
DES THÉOSOPHES.



RECHERCHES

SUR

LA DOCTRINE

DES THÉOSOPHES. (*)

ON entend par Théosophe un ami de Dieu et de la sagesse.

Le vrai Théosophe ne néglige aucune des inspirations que Dieu lui envoie pour lui dévoiler les merveilles de ses œuvres et de son amour, afin qu'il inspire cet amour à ses semblables par son exemple et par ses instructions. Je dis le vrai

(*) Ce morceau composé par un des amis de M. de S. MARTIN, étoit destiné à servir d'introduction au Recueil de ses Œuvres posthumes. Il nous est parvenu trop tard pour être placé, comme il devoit l'être, au commencement de ce Volume; mais nous n'avons pas voulu en priver nos Lecteurs.

Théosophe : car tous ceux qui s'occupent seulement de la théosophie spéculative , ne sont pas pour cela Théosophes , mais ils peuvent espérer de le devenir , s'ils en ont un véritable desir , et s'ils persistent dans la résolution qu'ils ont prise d'imiter les vertus du Réparateur , et de mettre en lui toute leur confiance. Un *vrai* Théosophe est donc un *vrai* chrétien , ainsi que l'on peut s'en convaincre par leur doctrine qui est la même. Cette doctrine est fondée sur les rapports éternels qui existent entre Dieu , l'homme et l'univers ; et ces bases se trouvent ensuite confirmées par les livres théogoniques de tous les peuples , et sur-tout par les écritures saintes expliquées *suivant l'esprit et non suivant la lettre*.

Les Théosophes fermes dans leurs principes , ne varient point , ne disputent jamais ; ils tâchent de convaincre par le raisonnement et par les faits ; s'ils ne peuvent y parvenir , ils gardent le plus profond silence , et gémissent sur les erreurs qui offusquent l'esprit de leurs semblables ; ils prient Dieu qu'il les

éclairer et les dispose à recevoir la vérité : car la vérité porte par elle-même son évidence, il faut seulement que les esprits soient préparés à la recevoir.

Ainsi l'on voit que les Théosophes ne font point secte ; ils ne cherchent point à se faire des prosélites , et ne se conduisent point comme des sectaires ; seulement ils plaident ouvertement dans leurs écrits , et quand l'occasion se présente , la cause de la vérité. Et , en effet, peut-on appeler sectaires les sages qui , dans tous les temps , ont prouvé jusqu'à l'évidence , par leurs discours et par leurs actions , qu'ils étoient véritablement les amis de Dieu ?

L'unité et la fixité de leurs principes doivent aussi les faire distinguer des philosophes , dont la diversité des opinions inspire naturellement la défiance sur leurs différens systèmes , et l'on peut même dire , sur le mot *philosophie* , dont on a tant abusé jusqu'à présent. Car , si la philosophie , prise en général , renferme , dans son sein , toutes les vérités connues , elle y recèle aussi toutes les

erreurs les plus dangereuses. Plaignons ceux qui s'y livrent inconsidérément , sans avoir reçu le flambeau que la sagesse éternelle peut seule donner , quand nous le lui demandons avec sincérité , soit pour nous éclairer chacun dans nos ténèbres , soit pour éclairer ensuite nos semblables , si cette sagesse nous en juge dignes.

La plupart des philosophes ont à peu près reconnu les mêmes principes ; la différence de leurs systèmes ne consiste que dans le nombre des vérités et des erreurs qui s'y trouvent mêlées.

Les Théosophes rejetant tout esprit de système , soit politique , soit religieux , ont accru par leurs lumières surnaturelles , le nombre des vérités éparses dans les systèmes des philosophes , et ils ont toujours eu pour but de combattre les erreurs des faux savans , dans tous les genres. C'est aussi ce qui leur a souvent attiré la *haïne et les persécutions des ambitieux ignorans*.

La Théosophie a pris naissance avec l'homme , et il y a eu des Théosophes

dans tous les temps ; mais on peut les partager en deux classes : ceux qui sont venus avant J.-C., et ceux qui ont paru depuis. Nous reconnoîtons les premiers parmi les philosophes qui ont eu le pressentiment des merveilles que le Réparateur universel est venu opérer sur la terre et dans les cieux. C'est donc encore une fois J.-C. qu'il faut reconnoître comme le père des lumières surnaturelles, le chef et le grand Prêtre des vrais Théosophes, comme des vrais chrétiens. C'est par lui qu'étoient inspirés Moïse, David, Salomon, les Prophètes, et hors du peuple choisi, Phérecide, Pythagore, Platon, Socrate, etc., qui eux-mêmes avoient puisé leur doctrine chez les Mages, les Brames, les Egyptiens, etc. L'on pourroit presque assurer que chaque peuple a eu ses Théosophes et ses vrais philosophes. La vérité n'a donc jamais été bannie de dessus la terre, quoique ceux qui la promulguoient aient été si souvent tourmentés. La providence a eu soin d'envoyer par intervalles, des hommes choisis pour répandre les bienfaits de

sa parole. Mais comme les pluies traversent envain les déserts sablonneux et arides , sans pouvoir les fertiliser , il en est de même des peuples corrompus et ignorans ; ils rejettent avec insensibilité , souvent même avec férocité , les bienfaits que des hommes charitables voudroient leur apporter.

Les Apôtres , les premiers chrétiens , tous ceux qui ont marché sur leurs traces , et les différens Théosophes qui ont paru depuis J. C. , ont encore reçu de plus grands développemens des vérités principes et des mystères divins. Nous ne parlerons point des écrits que nous ont laissés les premiers chrétiens et les pères de l'Eglise , touchant l'interprétation de l'ancien et du nouveau Testament. Tous ces hommes zélés et souvent inspirés , ont travaillé à étendre le règne du Christ par tout ce qu'ils ont pu dire et écrire de convenable aux temps et aux peuples , parmi lesquels ils ont vécu. Plusieurs solitaires , même quelques mystiques , ont été favorisés dans les siècles suivans , des dons de l'intelligence. « Il y a eu de saintes âmes ,

» dit l'auteur de l'Imitation , liv. 3. ch.
 » 43. qui , en m'aimant de la sorte ,
 » (J.-C.) ont appris de moi des secrets
 » tout divins , et en ont toujours parlé
 » avec l'admiration de ceux qui les en-
 » tendoient , etc..... Elles ont plus pro-
 » fité en quittant tout pour l'amour de
 » moi , qu'elles n'auroient fait en s'ap-
 » pliquant pendant plusieurs années à la
 » recherche des sciences les plus subtiles
 » et les plus relevées ; *mais je n'en use*
 » *pas de même envers tous : je dis aux*
 » *uns des choses communes , et j'en dis*
 » *de plus particulières à d'autres. Il*
 » *y en a à qui je me montre doucement*
 » *sous des ombres et des figures , et il*
 » *y en a aussi à qui je découvre mes plus*
 » *profonds mystères dans une pleine*
 » *clarté ! »*

La ferveur des premiers siècles de l'E-
 glise , la pureté de la doctrine et des mœurs
 des chrétiens , s'affoiblissant peu à peu ,
 il s'éleva bientôt des schismes et de faus-
 ses interprétations qui formèrent des dé-
 chiremens dans cette Eglise catholique.
 Ce fut dans ces temps orageux , que de

vrais chrétiens et des Théosophes écrivirent contre les abus, rappellèrent aux peuples et aux ministres leurs devoirs mutuels, et s'efforçant d'étouffer toute semence de division, ils essayèrent de ramener les esprits égarés à la pratique des vertus et à la véritable doctrine du Christ.

Parmi les ouvrages de ces Théosophes, on remarque ceux de Rosencreuz, Reuchlin, Agrippa, François Georges, Paracelse, Pic de la Mirandole, Valentin Voigel, Thomassius, les deux Vanhelmont, Adam Boreil, Boehemius ou Bohème, Poiret, Quirinus, Kulman, Zuimerman, Bacon, Henri Morus, Pordage, Jeanne Léade, Léibnitz, Swedenburg, Martinez de Pasqualis, St. Martin, etc.

Essayons de donner quelques fragmens des principes généraux des Théosophes, avant et après J.-C.

Tous ceux qui liront avec attention et non avec mépris, la Genèse, le Deutéronome, les Livres sapientiaux des Hébreux et les Prophètes, connoîtront un

abrégé sublime des bases et des principes de la Théosophie. Pour donner une idée de la magnificence de ces Livres, à ceux qui ont dédaigné de les lire jusqu'à présent, je leur citerai seulement une partie d'un chapitre : voici comment s'exprime Salomon, au 7.^e chap. de la Sagesse, v. 6.

« Il n'y a pour nous qu'une manière
 » d'entrer dans la vie, et qu'une manière
 » d'en sortir : c'est pourquoi j'ai désiré
 » l'intelligence, et elle m'a été donnée.
 » J'ai invoqué le Seigneur, et l'esprit de
 » sagesse est venu en moi. Je l'ai pré-
 » féré aux royaumes et aux trônes, et
 » j'ai cru que les richesses n'étoient rien
 » au prix de la sagesse. Je l'ai plus aimée
 » que la santé et que la beauté; j'ai ré-
 » solu de la prendre pour ma lumière,
 » parce que sa clarté ne peut être jamais
 » éteinte. Tous les biens me sont venus
 » avec elle, et j'ai reçu de ses mains
 » des richesses innombrables; et je me
 » suis réjoui en toutes choses, parce que
 » cette sagesse marchoit devant moi, et
 » je n'avois pas su qu'elle étoit la mère

» de tous ces biens. Je l'ai apprise sans
 » déguisement, j'en fais part aux autres
 » sans envie, et je ne cache point les
 » richesses qu'elle renferme : car elle est
 » un trésor infini pour les hommes, et
 » ceux qui en ont usé, sont devenus les
 » amis de Dieu, et se sont rendus re-
 » commandables par *les dons de la scien-*
 » *ce*. Dieu m'a fait la grace de parler
 » selon ce que je sens dans mon cœur,
 » et d'avoir des pensées dignes des dons
 » que j'ai reçus, parce qu'il est lui même
 » le guide de la sagesse, et que c'est lui
 » qui redresse les sages. Nous sommes dans
 » sa main nous et nos discours, avec toute
 » la sagesse, la science d'agir, et le ré-
 » glement de la vie. C'est lui-même qui
 » m'a donné la vraie connoissance de ce
 » qui est ; qui m'a fait savoir la dispo-
 » sition du monde, les vertus des élé-
 » mens, le commencement, le milieu et
 » la fin des temps ; les changemens que
 » causent l'éloignement et le retour du
 » soleil, la variété des saisons, les révo-
 » lutions des années, les dispositions des
 » étoiles, la nature des animaux, les

» instincts des bêtes , la force des vents ,
» les pensées des hommes , la variété
» des plantes et les vertus des racines.
» J'ai appris tout ce qui étoit caché et
» qui n'avoit point encore été découvert ,
» parce que la sagesse même qui a tout
» créé , me l'a enseigné. Car il y a dans
» elle un esprit d'intelligence qui est
» saint , unique , multiplié dans ses ef-
» sets , subtil , disert , agile , sans tâche ,
» clair , doux , ami du bien , pénétrant ,
» que rien ne peut empêcher d'agir , bien-
» faisant , amateur des hommes , bon ,
» stable , infaillible , calme , qui peut tout ,
» qui voit tout , qui renferme en soi tous
» les esprits , qui est intelligible , pur et
» subtil : car la sagesse est plus active
» que toutes les choses les plus agissan-
» tes , et elle atteint par - tout à cause
» de sa pureté. Elle est la vapeur de la
» vertu de Dieu et l'effusion toute pure
» de la clarté du Tout-Puissant : c'est
» pourquoi elle ne peut être susceptible
» de la moindre impureté , parce qu'elle
» est l'éclat de la lumière éternelle , le
» miroir sans tâche de la majesté de Dieu ,

» et l'image de sa bonté ; n'étant qu'une
 » elle peut tout , et toujours immuable
 » en elle-même , elle renouvelle toutes
 » choses ; *elle se répand parmi les Na-*
 » *tions dans les âmes saintes* , et elle
 » *forme les amis de Dieu et les prophé-*
 » *tes*. Car Dieu n'aime que celui qui ha-
 » bite avec la sagesse , et elle est plus
 » belle que le soleil , et plus élevée que
 » toutes les étoiles. Si on la compare avec
 » la lumière , elle l'emportera : car la
 » nuit succède au jour ; mais la mali-
 » gnité ne peut prévaloir contre la sa-
 » gesse. »

Tout ce qu'ont pu écrire les Théoso-
 phes , les philosophes et les sçavans , se
 trouve énoncé dans ce chapitre. Ne re-
 connoît-on pas dans ce passage , le cachet
 de l'inspiration divine !

Nous allons extraire de Pythagore , un
 des plus fameux Théosophes de l'antiqui-
 té , quelques - uns de ses principes géné-
 raux. Pythagore , comme on sait , avoit
 voyagé dans l'Orient , et avoit été initié
 aux mystères des Mages , des Egyptiens ,
 et sans doute des Juifs.

« Toi qui veux être philosophe , tu te
» proposeras de délivrer ton âme de tous
» les liens qui la contraignent ; sans ce
» premier soin , quelqu'usage que tu fasses
» de tes sens , tu ne sauras rien de vrai.

» Lorsque ton âme sera libre , tu l'ap-
» pliqueras utilement , tu l'élèveras de
» connoissances en connoissances , depuis
» les objets les plus communs , jusqu'aux
» choses incorporelles et éternelles.

» L'arithmétique est la plus belle des
» connoissances humaines , celui qui la
» sçauroit parfaitement , posséderoit le
» souverain bien.

» Les nombres sont ou intellectuels ,
» ou scientifiques.

» Le nombre intellectuel subsistoit ,
» avant tout , dans l'entendement divin :
» il est la base de l'ordre universel et le
» lien qui enchaîne les choses.

» Le nombre scientifique est la cause
» génératrice de la multiplicité , qui pro-
» cède de l'unité et qui s'y résout.

» L'unité est le symbole de l'identité ,
» de l'égalité , de l'existence , de la con-
» servation et de l'harmonie générale.

» Le ternaire est le 1.^{er} des impairs.

» Le quaternaire est le plus parfait
» des nombres pairs , la racine des au-
» tres : (c'est sur ce quaternaire seul ,
» que le fils de Pythagore composa deux
» volumes.)

» La sagesse et la philosophie , sont
» deux choses fort différentes.

» La sagesse est la science réelle. La
» science réelle est celle des choses im-
» mortelles , éternelles , efficientes par
» elles-mêmes. Celui qui sçait résoudre
» tous les êtres en un seul et même
» principe , et tirer alternativement de
» ce principe tout ce qui est , est le vrai
» sage , le sage par excellence.

» La fin de la philosophie est d'élever
» l'âme de la terre vers le ciel , de
» connoître Dieu , et de lui ressembler.

» Il faut commencer par la pratique
» des vertus , l'action doit précéder la
» contemplation. La contemplation sup-
» pose l'oubli et l'abstraction parfaite des
» choses de la terre.

» Il est difficile d'entretenir le peuple
» de la Divinité ; il y a du danger , c'est

» un

» un composé de préjugés et de supers-
 » titious. »

Nous pourrions faire ici le rapproche-
 ment de toutes les vérités répandues dans
 les ouvrages philosophiques des anciens ;
 mais notre intention n'étant pas de faire un
 volume de compilation , et de fatiguer le
 lecteur qui connoît , sans doute , les divers
 systèmes , je finirai cet article par l'éloge
 que fait Senèque de Quintus-Sextius ,
 Pythagoricien. « J'ai lu l'ouvrage de Sex-
 » tius, c'est un homme de la première
 » force et Stoicien , quoiqu'on en dise.
 » Quelle vigueur ! quelle âme ! Cela est
 » d'une trempe qui n'est pas ordinaire ,
 » même entre les philosophes. Je ne vois
 » que de grands noms et de petits livres ;
 » ce n'est pas ici la même chose. Les
 » autres instituent, disputent, plaisantent,
 » mais ils ne vous donnent pas de chaleur,
 » parce qu'ils n'en ont point ; mais lisez
 » Sextius , et vous vous direz à vous-mê-
 » mes : que suis-je devenu ? J'étois froid ,
 » et je me suis animé ; j'étois foible , et
 » je me sens fort ; j'étois pusillanime , et
 » je me sens du courage. Pour moi , en

» quelque situation d'esprit que je me
 » trouve, à peine l'ai-je ouvert, que je
 » puis défier tous les événemens:..... Ce
 » Sextius a cela d'admirable que , sans
 » vous pallier l'importance et la difficulté
 » d'obtenir le bonheur et le repos de la
 » vie , il ne vous en ôte pas l'espoir : il
 » met la chose haut, mais non si haut ,
 » qu'avec de la résolution, on ne puisse
 » y atteindre. Il nous montre la vertu
 » sous un point de vue qui vous étonne,
 » mais qui vous enflamme. Sextius assied
 » le sage à côté de Jupiter. La nuit ,
 » lorsqu'il étoit retiré , et que tout étoit
 » en silence autour de lui , il s'interro-
 » geoit, et se disoit : de quel vice t'es - tu
 » corrigé ? quel bien as-tu fait ? en quoi
 » es - tu devenu meilleur ? »

Voilà l'effet que produit sur Senèque
 la lecture seule d'un ouvrage théosophi-
 que ; ceux qui ont eu le bonheur de connoî-
 tre de ces vrais Théosophes , ont toujours
 été dans l'admiration de leurs vertus, de
 leur science et de leurs dons surnaturels.

Si les ouvrages des Pythagoriciens et
 des Théosophes, avant J.-C., produisoit

un tel effet sur des lecteurs qui savoient les apprécier , l'on peut bien présumer que le foyer de lumière que les sages nous ont acquis , n'a fait que s'accroître par les vérités que le Christ est venu apporter sur la terre. *Le nombre de ces vérités est immense ; mais comme il est de l'essence de la vérité d'être éternelle et infinie , il y a encore beaucoup de vérités voilées pour les sages mêmes. Les temps approchent où toutes les vérités seront manifestées pour balancer le nombre des erreurs , qui s'accroît tous les jours , et qui semble menacer d'inonder la terre.*

Nous allons énoncer aussi quelques bases universelles traitées dans les principaux ouvrages des Théosophes depuis J.-C. Ces Théosophes sont donc d'accord sur l'essence divine , la Trinité , la chute des Anges rebelles , sur la création du monde , après le cahos causé par la rébellion de ces Anges , sur la création de l'homme dans les trois principes , pour gouverner l'univers et combattre ou ra-

mener à résipiscence les Anges déchus. Ces Théosophes sont d'accord sur la 1.^{re} tentation de l'homme , sur son sommeil qui la suivit , sur la création de la femme , lorsque Dieu eut reconnu que l'homme ne pouvoit plus engendrer spirituellement , sur la tentation de la femme et sur les suites de sa désobéissance et de celle de son mari , sur la promesse de Dieu qu'il naîtroit de la femme le briseur du serpent , sur la rédemption , sur la fin du monde. Tous ces ouvrages enfin contiennent un enchaînement admirable d'intelligence sur les deux testamens , sur les principes , le but et la fin de tous les êtres , de toutes les choses créées , de toutes les sciences. Presque tous les Théosophes s'accordent à reconnoître , comme Pythagore , la puissance des nombres , et s'en servent quelquefois comme démonstration sensible de toutes les vérités naturelles et intellectuelles.

Pour faire connoître encore mieux les principes du Christianisme de ces Théosophes , nous allons copier une des professions de foi du fameux Jacob Bœh-

me , pâtre , puis cordonnier , né près de Gorliz , en Allemagne , en 1575 , et que l'on s'accorde à regarder comme le prince des Théosophes allemands.

« ARTICLES de la ferme Foi du chrétien , page 50. 2. ✕. des 3 Principes ,
» traduction de M. St. Martin.

» Ame chérie , nous n'écrivons pas des
» bagatelles : ceci est sérieux : il y va
» du corps et de l'âme ; nous devons en
» rendre compte comme d'un talent qui
» nous est confié. Si quelqu'un se scandalise , qu'il regarde bien ce qu'il fait ,
» il est vraiment temps de se réveiller du
» sommeil , car l'époux vient.

» I.^o Nous chrétiens , croyons et confessons que l'éternelle parole de Dieu
» le père , Jésus - Christ , est devenu un
» vrai homme substantiel , avec un corps
» et une âme , dans le sein de la Vierge
» Marie , sans le concours d'un homme :
» car nous croyons qu'il a été conçu de
» l'Esprit saint , et engendré du sein de
» la Vierge , sans altération de sa chasteté virgine.

» II.^o De plus : nous croyons qu'il est

» mort dans son corps humain, et qu'il
» a été assis dans le tombeau.

» III.^o De plus: qu'il est descendu aux
» enfers, et qu'il a brisé les liens dont le
» démon tient l'homme prisonnier, et
» qu'il a délivré l'âme de l'homme.

» IV.^o De plus: nous croyons qu'il est
» mort volontairement pour nos pechés,
» qu'il a réconcilié son père et nous a
» remis en grace près de lui.

» V.^o De plus: nous croyons qu'il est
» ressuscité de la mort au 3.^{me} jour, et
» est monté au ciel, et est assis à la
» droite de Dieu le père tout-puissant.

» VI.^o De plus: nous croyons qu'il re-
» viendra au dernier jour, pour juger les
» vivans et les morts, et prendre à soi
» son épouse et condamner les impies.

» VII.^o De plus: nous croyons qu'il a
» ici sur la terre une Eglise chrétienne
» qui est engendrée dans son sang et dans
» sa mort, comme un corps en plusieurs
» membres; qu'il la soigne et la régit par
» son esprit et sa parole; et qu'il la pu-
» rifie continuellement par le St.-Bap-
» tême qu'il a ordonné lui-même, et

» par le sacrement de son corps et de
» son sang, pour qu'elle soit en lui-même
» un seul corps.

» VIII.° De plus : nous croyons qu'il
» la protège , la maintient et la conserve
» dans une unité de sentiment. »

Nous pourrions aussi mettre au nombre des ouvrages théosophiques de l'Orient , le Malhabarat , poème , contenant 100,000 stances ; Poupnekat , extrait des Vedas : ces ouvrages recueillis par la société de Calcutta , viennent d'être traduits en françois. Les Européens , en voyant les rapports et les similitudes frappantes des dogmes de l'Inde , avec ceux publiés depuis quelques siècles par les divers Théosophes de l'Europe , ne soupçonneront pas que ces Théosophes aient été les apprendre dans l'Inde. Peut-être même que le temps n'est pas éloigné où ces Européens jetteront les yeux avec empressement sur les objets religieux et mystérieux qu'ils n'envisagent maintenant qu'avec défiance et même qu'avec mépris. Les écrits des différens Théosophes et spiritualistes le ur paroîtront alors pre-

blement moins obscurs et moins repoussans, puisqu'ils y découvriront les bases de toute la théogonie fabuleuse des Egyptiens, des Grecs, des Romains, etc. et puisqu'ils y reconnoîtront la clef de toutes les sciences dont ils s'occupent; ils acquerront peut-être enfin la conviction que les mêmes bases, les mêmes dogmes ayant été repandus dans des lieux si distans et à des époques si éloignées les unes des autres, doivent avoir les principaux caractères de la vérité.

Ainsi, l'on voit par ces foibles recherches que nous pourrions étendre bien davantage, l'on voit, dis-je, que tous les ouvrages des Théosophes modernes, comme ceux des anciens, ne tendent qu'à spiritualiser et à diviniser l'homme, (ou suivant l'expression de Senèque, à asséoir le sage auprès de *Jupiter*), tandis que nous sommes parvenus à un tel point de dégradation, que plusieurs philosophes de nos jours ne tendent qu'à rabaisser l'homme, à le dégrader, et pour ainsi-dire à le bestialiser. Aussi, ces philosophes traitent-ils de fous les Théosophes qu

croient à la dignité de l'homme et à la divinité du Christ , dont ils voudroient proscrire toute croyance et tout culte. Ils en donnent pour motifs les abus qui se sont introduits dans la religion. Il s'en suivroit bien d'autres abus , d'autres calamités incalculables , s'ils parvenoient à détruire cette religion. Ils ont éprouvés , pendant les cruels momens de la révolution , tous les maux qu'ont produits leurs principes ; la France se ressentira longtemps de leurs leçons philosophiques. Oui , nous dirons comme eux , qu'il y a eu et qu'il peut y avoir encore des abus dans la religion ; mais de quoi l'homme n'abuse-t-il pas ? La religion est vraie , elle est pure , elle est bonne par elle-même , comme la philosophie. Tout ce qui est sous le ciel , a besoin d'être réparé , puisqu'il est exposé aux injures du temps. Le plus beau palais dépérit , si l'on ne l'entretient. il en est de même de l'arbre de la vérité , il est indispensable qu'on en chasse les insectes vénimeux qui pourroient détruire ou empoisonner ses fruits. Nous ne craignons point de dire que ce sont

les vrais Théosophes et les vrais chrétiens qui semblent être chargés d'en conserver le dépôt précieux, d'en propager la culture, et d'en distribuer les fruits. Nous ne craignons point de dire aussi que tous les hommes peuvent devenir Théosophes ou chrétiens, chacun dans leur condition, puisque, pour y parvenir, il ne faut pas commencer par être sçavant, mais seulement humble et vertueux.

DES TROIS ÉPOQUES
DU TRAITEMENT
DE
L'ÂME HUMAINE.



DES TROIS ÉPOQUES DU TRAITEMENT DE L'ÂME HUMAINE.

LORSQU'UN homme en se livrant à l'injustice , a laissé affoiblir dans son âme le gout de la vertu , et que par de salutaires remords , il veut rétablir en lui ce doux sentiment , il s'en faut bien qu'il parvienne tout de suite à son terme. Le premier effet qu'il éprouve , est une situation pénible ou un combat entre les louables desirs qui le pressent et le désordre dont il s'est laissé remplir. C'est-là , comme le premier appareil de la plaie , il faut même , comme dans les plaies ordinaires , que le remède aïde au sang par de longues suppurations à se purger de toutes ses humeurs viciées ; quand cette purification

est opérée, et que ce desir puissant et bien ordonné a , pour ainsi dire , gonflé toutes les facultés de l'homme , alors se montre le second degré de la guérison qui se peut comparer à ces espèces de légers frémissemens ou démangeaisons que la médecine regarde comme d'un heureux augure dans les traitemens corporels. Et en effet , la différence de ces deux degrés est que , dans le premier , c'étoit la mort qui l'emportoit encore sur la vie , au lieu que , dans le second , c'est la vie qui l'emporte sur la mort , et qui étant prête à la subjuguer , éprouve et goute d'avance les présensations de la victoire. Le troisième degré , soit dans le physique , soit dans le moral , est celui de l'explosion de la vie même qui remet le malade dans la jouissance de toutes ses facultés , et ne laisse plus d'autre terme à ses développemens , que celui qu'il y pourra mettre lui-même par ses nouvelles imprudences , ou que la nature y mettra elle-même par la mort imposée à tous les corps ; nous pouvons aussi considérer la marche que nous voyons suivre au soleil qui com-

mence par échauffer le germe des plantes , qui ensuite excite en elles une vive fermentation , et finit par opérer en elles une explosion par laquelle se manifestent toutes leurs propriétés. Observons encore le cours que suit journellement le monde physique supérieur par rapport au monde élémentaire dans lequel il a formé une des combinaisons du cahos après la grande plaie ou la chute , dans lequel il opère , depuis ce temps-là une violente irritation par la tendance qui le porte vers sa délivrance : dans lequel , en troisième lieu , il opérera une violente explosion lors de la fin des choses physiques-matérielles , afin de ramener ce monde à son véritable état primitif ; enfin , observons la progression que nous voyons suivre à la parole de l'homme lui-même qui , dans son enfance , ne s'exprime encore que par des cris et des bégayemens ; qui , dans un âge plus avancé , éprouve dans son esprit toutes les fermentations de cette parole qui se forme en lui ; qui enfin arrive à une époque où cette parole se développe suffisamment en lui , pour qu'il

puisse donner l'essor à toutes les facultés de son esprit et à en manifester toutes les merveilles.

Dans toutes ces images, le dernier exemple peut se regarder comme le plus sensible et le plus applicable aux trois époques de la marche que l'amour suprême ou le cœur divin a dû suivre dans le traitement et la régénération de l'âme humaine. Ce cœur divin que nous avons comparé précédemment à une mère de famille, attendu qu'il est réellement la mère de l'homme, comme la puissance est son père, est en effet l'organe et l'éternel générateur de tout ce qui est dans Dieu ou dans notre principe. Quant au secours qu'il a daigné apporter à l'âme humaine, c'est ce qui est solennisé non-seulement par les rapports essentiels que nous avons reconnus entre la source divine et nous, mais encore par tous les récits mythologiques d'un présent divin fait à la terre, par les espérances de quelques autres traditions qui ne se connoissent encore qu'en promesses et par la foi de quelques peuples qui croient le posséder

posséder en réalité. Les chrétiens en l'offrant sous le nom de verbe , n'ont présenté là que le second de ses noms , et par conséquent le plus difficile à comprendre. Le premier des noms qui lui appartiennent , c'est l'amour , en qualité de mère ineffable de l'homme , amour qui , peut-être , se comprendroit aisément de la part de la famille humaine , si elle réunissoit en un seul faisceau l'amour de tous les individus qui la composent , puisque la perspective de tous ces amours réunis , a pu seul engager cet amour suprême à se donner soi-même tout entier : ce qui nous fait sentir la nécessité de nous aimer , si nous voulons avoir l'intelligence et la clef de cet amour. Le nom de verbe n'est que l'expression des divers mouvemens que cet amour a opérés éternellement dans l'universalité de la sphère divine , de ceux qu'il opère d'une manière continue dans le temps , et de ceux qu'il a opéré et opère encore pour l'homme ; comme notre verbe particulier n'est que l'expression des divers mouvemens qui se passent dans notre âme , toutes choses où

nous voyons que rien ne s'opère et ne se manifeste que par des explosions ou des verbes : car il n'y a point de verbe qui ne soit une explosion.

L'amour suprême est donc comme cette continuelle affection qui fait la vie de notre âme , et dans laquelle nous sentons sourcer , sans interruption , des desirs innombrables et des verbes analogues à ses desirs ; il est comme l'étendue de l'azur des cieux dans lequel siègent et s'élèvent cette multitude incalculable d'astres brillans qui sont tous comme autant de rameaux lumineux qui semblent sortir de cette terre féconde. Enfin , il est comme notre terre elle-même sur laquelle nous voyons naître cette immensité de plantes et de fleurs qui tirent toutes leur vie , leur éclat et leur soutien , de cette mère commune.

Ainsi , nous ne pouvons plus ignorer , ni cacher plus long-temps , que cet amour qui a volé au secours de l'homme , ne soit cette véritable mère dont nous avons pris un emblème parmi les mères naturelles ; que le nom de verbe offrant une

idée plus imposante et plus mystérieuse, nous le peint moins dans son essence que dans ses divers modes d'opération, et n'offre à l'âme que l'acte par lequel s'est approché d'elle, le nom de l'amour qui est aussi celui que doit porter notre propre essence, puisque tout est amour, que ce nom d'amour est ce qui nous découvre notre rapport avec notre source; qu'en la considérant sous le nom de verbe, nous tremblerons de respect et d'admiration devant elle, en la voyant enfanter à la fois tous les êtres, et les soutenir par la puissance de sa parole, soit divine, soit spirituelle, soit temporelle; mais qu'en le considérant sous le nom d'amour, nous frissonnerons de joie et d'attendrissement, en sentant qu'elle n'a pas craint de pénétrer toutes nos substances par son bienfaisant et inépuisable desir de se modifier toute entière selon nos mesures infectes et brisées, en sentant enfin que par cet inexprimable dévouement, nous nous trouvons exhaussés et glorifiés jusqu'à pouvoir nous regarder

comme assimilés et identifiés avec la vie même.

Aussi le *verbum caro factum est* des chrétiens leur paroît-il bien moins incompréhensible, s'ils commençoient par s'élever à la hauteur de ce sublime dévouement de l'amour qui a volé au-devant de l'homme à l'instant de la chute qui, par ses desirs enflammés, s'est modelé en homme dans les essences et la forme de l'âme humaine; qui, par cet acte au-dessus de toutes nos pensées, occupe tellement toute la capacité de notre être, que la corporisation visible ne peut même guere alors nous surprendre plus que les corporisations ordinaires, pour peu que l'on ait reçu quelques développemens sur la génération des êtres et sur l'incorporation de l'homme lui-même dans cette enveloppe terrestre et matérielle. Car si le premier homme étoit venu au monde sans femme, puisque, par sa chute, il a divisé son amour, il étoit naturel que le second y vînt sans l'homme, puisqu'il ne venoit que pour lui rendre son amour qu'il avoit laissé égarer. C'est ainsi que

quand l'esprit de l'homme se forme de lui-même dans la pensée quelques objets fantastiques qui l'égarèrent et l'obscurcissent , une lumière plus vive et plus saine vient pénétrer inopinément et sans lui , jusque dans ses fantômes , pour l'arracher à leurs prestiges , et rendre à son discernement la justesse et la netteté.

Il n'y a que deux choses incompréhensibles.

JE l'ai dit souvent , et je ne puis trop le répéter : c'est qu'il n'y a pour moi que deux choses incompréhensibles ; l'une , l'amour persévérant de Dieu pour les hommes , malgré leur ingratitude ; la seconde , l'ingratitude des hommes , malgré son amour persévérant pour eux.

ILS n'auroient jamais pu suspecter cette vérité les hommes attentifs , s'ils avoient observé leur être ; ils n'auroient jamais pu douter que l'éternel verbe de vie se fut rendu leur frère , qu'il agit en eux , qu'il fut et vécut en eux , puisqu'ils le

voyent journellement par leur parole ; mais qu'il en pourroit et devoit aussi sortir universellement par leurs œuvres , par leur intelligence et par leurs vertus. Car le royaume de Dieu est une activité continue et complète : Dieu n'est pas le Dieu des morts , mais des vivans.

LES hommes et les enfans qui meurent, sont des plans en pépinières que l'on transplante , ou des gouttes de rosée que le soleil pompe pour les attirer dans le séjour de la lumière , et les répandre ensuite sur les différentes régions , afin d'y porter la félicité

QUAND ils s'affligent des maux terrestres et naturels, dis-leur qu'ils sont séparés de Dieu , et que c'est-là la véritable et seule affliction qu'ils doivent compter , quand ils seront assez heureux pour la sentir.

SI nous croyons atteindre et obtenir quelques jouissances vraies qui ne soient point lui , nous l'injurions.

J'AUROIS mauvaise grace à vouloir enseigner , puisque je veux que notre sens moral soit notre seule étude.

LA NATURE.

QUE sont - ils devenus ces jours de splendeur et de joie , où la lumière et la vie brilloient dans toute la nature ! ils n'auroient jamais dû s'éclipser pour nous. Est-il possible que ce mélange de jour et de nuit n'instruise pas davantage les observateurs ?

Recette contre les séductions et les illusions.

LORSQUE quelqu'attrait illusoire ou criminel se présente à nous et nous poursuit , tâchons de nous porter en esprit vers la région vraie. Elle nous fera bientôt connoître ce que nous avons à gagner en nous rapprochant d'elle : car tous les plaisirs qu'on nous promet ici - bas , et qu'on ne nous donne point , elle nous les donnera sans nous les promettre , et

(184)

nous arriverons à sentir un effet salutaire de la comparaison de ces deux régions , c'est que tout est vif dans la région supérieure , et que tout est mort , dégoûtant , et simplement figuratif dans l'autre ; mais que , dans les deux , on trouve réellement la même chose en fait de plaisirs , si ce n'est que la pureté , la vérité ; la permanence sont dans la première , et la corruption , la déception et l'instabilité dans la seconde.

P I R R O N I S M E.

LE pirronisme naît et augmente à mesure que nous descendons ; il dispaeroit quand on s'élève : les fous se moquent les uns des autres : les sages s'honorent , s'approuvent et se félicitent mutuellement. La raison de cela est que la folie vient de l'égoïsme , et la sagesse vient de la charité. Restez au pied d'une montagne , dans une plaine couverte d'arbres qui vous dérobent la vue des divers objets dont cette plaine est ornée , non-seulement personne ne pourra rendre compte

(185)

de tout ce qui couvre cette plaine, mais chacun de ses habitans pourra se croire le mieux logé, le mieux situé, et couvrir de dédain les autres demeures. Montez au haut de la montagne, et en plongeant sur la plaine, vous pourrez vous et tous ceux qui vous accompagneront, embrasser d'un coup-d'œil tout ce qui sera dans cette plaine, mais encore confronter chaque objet l'un à l'autre, et décider sur celui qui par sa beauté, son stile et sa grandeur, devra mériter la préférence.

D É G R A D A T I O N.

LES uns croient en Dieu, les autres le nient. Cette diversité auroit-elle lieu, s'il n'y avoit pas une dégradation dans l'espèce humaine. Dans les autres espèces, toutes les autres affections sont semblables, quand même elles ne seroient pas toutes égales et uniformes.

I N C O N S É Q U E N C E S.

IL y a des hommes qui croient en Dieu, et qui cependant ne veulent pas

qu'il y ait d'autres principes que les faits. D'après leur doctrine, il faudroit que leur Dieu - même ne fut que le résultat des faits. C'est une extrême inconséquence. Je veux bien néanmoins leur accorder que Dieu est le résultat d'un fait, mais c'est d'un fait qui se fait lui-même, et qui, comme tel, est le principe de tous les faits.

LES GUERRIERS.

C'EST une chose assez remarquable que les extrêmes qui se trouvent à la fois dans cette classe d'hommes, ils sont communément adonnés à l'impétuosité des sens, ou à la passion des femmes, laquelle passion a pour but fondamental de donner la vie; et cependant ils sont aussi entraînés par une férocité meurtrière, dans laquelle ils mettent leur gloire à donner la mort. Ces deux excès tiennent également au joug. C'est un abus double, en sens inverse, parce que ce double pouvoir auroit pu ne pas sortir de sa mesure, et tourner à l'accomplissement du grand plan ; mais tout a franchi les bornes,

depuis que nous sommes tombés sous le joug.

LES sçavans se font payer pour faire des cours. Ce sont des parleurs à gage. S'ils étoient des missionnaires, ils chercheroient moins à briller, qu'à propager les lumières. Ils parleroient par zèle, et non pas par orgueil; et encore dans leur orgueilleux emploi, ils ont peur qu'on ne leur enlève tous leurs secrets.

LES amis du monde sont des amis de louage.



L A F A B L E
DE L'OISEAU LIBRE,
E T
DE L'OISEAU EN CAGE.

LE premier , la nature pourvoit à ses besoins : le second , c'est le maître même de la maison qui s'occupe de lui , et qui lui apporte la nourriture la plus recherchée.

PLUS on s'élève , plus la confiance augmente. Lorsqu'on descend , c'est le scrupule qui en prend la place. Aussi , la preuve que les instituteurs nous font descendre , c'est qu'ils ne nous mènent qu'au scrupule.

DANS la route que les foibles regardent comme la plus sûre , ils sont réduits à s'efforcer de croire , c'est-à-dire qu'ils

croient, tandis que dans l'autre route ,
on ne peut pas s'en empêcher.

DIEU fait tout pour nous dans notre enfance , en ce qu'il enveloppe notre foyer radical et ténébreux de toutes les faveurs naturelles de la sophie qui sont produites par le *fiat*. A mesure que nous avançons en âge , il attend que nous lui rendions les soins qu'il a eus de nous dans les premiers momens de notre vie , et que nous aurons soin de lui à notre tour.

Nous n'aspirons de l'atmosphère pur et restaurateur , qu'une somme d'air égale à celle de l'air méphitique , que nous devons commencer par expirer auparavant.

IL faudroit dans l'instruction ne parler des livres qu'à la dernière extrémité , et qu'après avoir épuisé tout ce que la nature et l'homme peuvent nous apprendre.

L'HOMME corporel - terrestre est une

plaie en suppuration perpétuelle , et où il ne se fait jamais d'esquarre ; que sont nos linges et nos vêtemens qu'il faut sans cesse renouveler , sinon la charpie de nos blessures ?

Si Dieu s'en rapportoit aux hommes , il n'y en a pas un qui ne fut digne d'être son favori , et d'être regardé comme tel par tous ses semblables : car il n'y en a pas un qui ne se croie au suprême degré de la lumière , de la justice , de la vérité et de l'esprit.

En descendant dans nos profondeurs , nous trouvons des leviers et des germes puissans qui nous élèvent dans les régions vives et de tous les genres et de tous les degrés ; en nous tenant aux régions extérieures et de surface , nous ne trouvons que des germes débiles et impuissans qui ne végètent que dans l'horizontal , et nous précipitent avec eux dans la mort.

SENTENCES CHINOISES.

(Elles sont tirées du 10.^e Vol. des Mémoires
chinois.)

QUEL a été le plus beau siècle de la philosophie ? celui où il n'y avoit point de philosophes.

Il en est des poètes , des peintres et des musiciens , comme des champignons ; pour un de bon , dix mille de mauvais.

Si l'on ne peut pas appeller patrie un pays où on ne possède rien , comment nommer celui où l'on est esclave.

Ce n'est pas ce que les colons donnent à l'Empereur qui les ruinent , c'est ce qu'on lui vole.

Qui a mené trois ans la vie d'un gueux , ne voudroit pas être mandarin un jour.

Un sçavant peut bien songer à devenir philosophe ; mais jamais philosophe ne songera à devenir sçavant.

Pour peu que le goût des problèmes ,

des vains paralogismes et des nouveautés ,
gagne un certain public , toutes les vertus
sont en péril , et avec elles la tranquillité
publique.

La noblesse n'est un mérite que pour
ceux qui n'en ont pas.

Plus une nation a de bons livres , plus
on lui en fait lire de mauvais.

Il y a trois espèces de lettrés : les pre-
miers ferment leur cœur ; les seconds
leur bouche ; et les derniers leur porte.
L'espèce de ceux qui fermoient leurs mains
est perdue.

(*Nota.* Je trouve beaucoup de sens
dans ces paroles , et la concision avec la-
quelle elles sont exprimées , les rend pour
moi aussi précieuses , comme littérature
que comme philosophie. S. M.)

(193)

DE LA SOIE.

ELLLE est douce, et il n'y en a que de blanche et de jaune. Elle est le produit d'un insecte qui ne se nourrit que des feuilles d'une plante douce, qui passe par les quatre états d'œuf, de ver, de chrysalide et de papillon, qui par conséquent termine son cours dans la lumière où il l'avoit commencé. En voilà assez pour occuper et remplir la pensée de l'observateur.

La soie de l'araignée et des chenilles n'a que des couleurs bâtardes.

LES larmes sont le transparent et l'intermède de l'esprit, comme l'eau est le transparent et l'intermède de la lumière.

RIEN n'éclaircit l'esprit comme les larmes du cœur; c'est-là ce qu'il attend sans cesse pour se montrer. Cela tient à la grande base universelle de l'origine de

l'eau et de celle de la lumière , qui ne peut se montrer tant que la coagulation subsiste , et que l'astringent ne se résout pas en fluide doux , comme on le voit dans le tableau des nuages. Aussi , voilà pourquoi il a été dit : *Beati qui lugent !*

HUMILITÉ UNIVERSELLE.

Si le feu ne descend pas jusque dans les profondeurs des substances onctueuses et lumineuses , qui se précipitent sans cesse à cause de l'éclat de la majesté , il demeure sans intermède et sans nourriture , et ne peut point engendrer la lumière. Observez une chandelle allumée , elle peut vous apprendre tout.

Observez l'arrosement des plantes , il vous montrera aussi , comment le feu peut manifester la vie.

Aide - toi , je t'aiderai.

Les hommes ont grossièrement abusé de cet avis , en l'appliquant aux soins de leur fortune et de leur bien-être matériel

(195)

et temporel. Les avis de Dieu sont tous relatifs à l'esprit. Il n'a voulu dire autre chose par ce conseil, sinon que nous avions la liberté nécessaire pour appeler ses graces sur nous, et qu'il étoit toujours prêt à nous les envoyer, quand nous le serions à les demander, et à nous mettre en état de ne les pas repousser par nos souillures, nos négligences et nos injustices.

*Sur le doute qui est le plus beau fleuron
de la couronne des philosophes.*

Ils auroient eu raison, s'ils ne nous avoient parlé que de ce que nous disent les hommes : car c'est en effet de tous leurs discours et de tous leurs enseignemens que l'on ne peut trop douter ; mais les philosophes ne s'en sont pas tenus là, et ils ont mis leur gloire et leur sagesse à douter de ce que disoit par-tout la nature et la vérité, et à en faire douter tous leurs disciples.

PORTION de phosphores spirituels, cachés en nous , et qui s'élèvent à notre mort plus ou moins haut , et plus ou moins vite , selon les doses.

IL y en a qui développent ici-bas leur phosphore , et ceux - là ont une grande avance pour le temps à venir. Il y en a qui l'évaporent , et leur sort sera l'inverse de celui des précédens. Il y en a qui le tiennent caché en eux , soit par ignorance , soit par une raison supérieure à eux. Mais si , en le tenant caché , ils l'ont conservé , ce phosphore se développera de lui - même , lorsqu'à la mort il sera présenté au contact de l'air , et il s'embrâsera et s'ornera des plus belles couleurs , comme nous le voyons arriver pour nos phosphores artificiels et matériels , quand nous les exposons à l'air élémentaire.

NOUS ne nous livrons , avec tant de plaisir , à la lecture des romans , que par la paresse de notre esprit. Dans ces sortes

(197)

de lectures, nous nous repaissions des tableaux, des belles actions et des vertus qui nous y sont présentés, et cette passagère jouissance étouffant en nous la faim des réalités, nous sacrifions ainsi des besoins réels à des plaisirs illusoires : (on peut en dire autant des plaisirs du spectacle).

S'ILS n'avoient pas renversé le temple, ils n'auroient pas eu des pierres à se jeter.

Il faudroit comparer la nature et les livres. Les prêtres étudient mal les livres, les philosophes étudient mal la nature : voilà pourquoi ils se battent et ne savent plus composer.

LES hommes sont comme des enfans, que l'on ne peut intéresser à la vertu que par des contes, et qui ne peuvent rien comprendre aux choses de l'intelligence.

L'EAU brisant les pierres et soulevant les fardeaux les plus énormes : tel est

l'avantage de celui qui sçait participer à la grande eau , et en faire sortir de lui quelques gouttes , pour soulever le fardeau universel.

LES vertus sont le séminaire de la lumière divine.

ILs accordent quelqu'estime à ma personne , pour se dispenser d'en accorder à ce que j'appelle mon affaire qui , dans le vrai , est l'affaire de tout le monde. C'est ainsi que , quand une demoiselle à marier est borgne ou boiteuse , ses prétendues bonnes amies ne manquent pas de dire qu'elle a un bon caractère.

TOUT l'enseignement des maîtres en littérature ne me paroît pas nous avancer davantage dans le véritable esprit des belles - lettres , que l'enseignement des docteurs en histoire naturelle ne nous avance dans la connoissance de la nature. La science des uns et des autres se borne à des nomenclatures , et à nous apprendre , les uns dans quelle classe on doit

ranger telle ou telle production de la pensée des écrivains ; les autres , dans quelle classe on doit ranger telle plante et telle ou telle production minérale , animale , etc. Ce n'est pas de sçavoir les noms factices des êtres , ni la place que nous devons leur donner qui est important , mais c'est de sçavoir d'où ils viennent , où ils vont , et ce qu'ils viennent faire en se montrant à nos yeux.

ON ne devrait faire des vers qu'après avoir fait un miracle , puisque les vers ne devraient avoir d'autre objet que de le célébrer.

LE vrai homme de desir présente partout sa langue altérée , et il ne trouve à s'abbeuver que de fiel et d'amertume.

DIEU est tout. L'esprit est la langue de Dieu. La science est la langue de l'esprit , les doctes ne devraient être que la langue de la science ; mais les sçavans vulgaires ne me paroissent en être que

comme les écriteaux ; encore malheureusement dans ces écriteaux-là , y a-t-il nombre de fautes d'ortographe , comme dans les enseignes de boutique.

RIEN de plus aisé que d'arriver jusqu'à la porte des vérités. Rien n'est plus rare et plus difficile que d'y entrer ; et c'est-là le cas de la plupart des sçavans de ce monde.

LE mariage de l'homme étoit l'objet de l'existence de la nature et de la création. Il n'est pas étonnant que , depuis notre dégradation , il soit encore la base de l'association politique , celle de toutes les loix morales , et celle de tous les ouvrages de notre esprit dans l'ordre théâtral , poétique et romancier.

L'HÉROISME et le sang-froid des sages du monde , a presque toujours pour base l'orgueil de n'être pas vaincu par un homme , et le plaisir de l'humilier. La résignation et le courage inébranlable

du véritable sage , tiennent à la source vive , et ont leur racine , leur aliment et toute leur action dans un autre monde. Voilà pourquoi elles peuvent faire du bien à celui-ci , tandis que les autres vertus ne lui font que du mal.

IL est impossible que les grands développemens qui se communiquent à l'homme , n'aient pour objet que la satisfaction de son intelligence et l'aggrandissement de ses connoissances , d'autant qu'il y a telles vérités manifestées sur la terre qui sembleroient ne devoir appartenir à l'homme , que quand il sera dans la région future. Sûrement , c'est pour qu'il entre dans la réalisation effective, que ces trésors lui sont ouverts : car on ne lui montre les choses comme elles sont , qu'afin qu'il se détermine à se mettre à l'œuvre , afin de concourir , autant qu'il le pourra , à faire qu'elles soient comme elles devroient être.

CHAQUE amour a son industrie.

DIEU est si bon que , sans la méchanceté de l'homme , nous ne nous appercevrions pas seulement de l'existence du démon. Le démon est si méchant que , sans la bonté qu'il y a encore dans l'homme , nous ne pourrions pas seulement savoir qu'il y a un Dieu

DE LA SENSIBILITE DIVINE.

QUAND on parle aux hommes de la sensibilité divine , ils nous disent que Dieu ne sent pas comme nous. Sans doute , Dieu ne sent pas comme nous ; mais c'est à nous à chercher à sentir comme lui : car , sans cela , nous ne pouvons rien connoître à son œuvre , et encore moins être du nombre de ses serviteurs. Et , en effet , cette sensibilité divine est tellement l'exclusif , *unum necessarium* , que , sans elle , nous ne sommes que des cadavres , c'est-à-dire moins que des pierres , parce que des pierres sont dans leur loi ; elles

sont ce qu'elles doivent être , et l'âme de l'homme ne doit jamais être cadavre.

POUR nous maintenir dans l'ordre de la justice et de la vérité , il faudroit ne jamais oublier que nous n'avons besoin que d'une seule chose sur la terre , et que cette chose , c'est la vertu de la force , comme étant la seule qui réponde à notre situation. Nous sentons que la science , quoiqu'utile et satisfaisante , ne nous sauve de rien ; nous sentons que les prospérités , les joies , les dons mêmes de l'esprit , ne nous sauvent de rien , s'ils ne sont pas appuyés , dirigés et nourris par l'esprit même de la vérité , de la vie et de la force. Nous sentons , au contraire , qu'avec l'esprit de la force , nous avons tout , parce que nous ne l'avons qu'en étant liés à celui qui a tout , qui peut tout , qui dirige tout , et qui est tout , et que dès-lors nous avons de quoi faire face à tous les événemens , à toutes les circonstances , c'est-à-dire que , par cette vertu de la force qui n'est autre chose que la foi vive et active , nous avons de quoi non-seulement nous

préserver de tous les torts personnels et individuels qui ne portent préjudice qu'à nous-mêmes; mais en outre, nous pouvons prévenir tous les torts de nos semblables, au point que nous ne soyons jamais dans le cas d'avoir rien à leur reprocher, ni d'avoir besoin d'indulgence à leur égard. Sur quoi J.-C. a-t-il le plus insisté ! sur la foi et l'humilité.



P E N S É E S

T I R É E S

D'UN MANUSCRIT
DE M.^R S.^T MARTIN.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS DEPARTMENT

530 SOUTH EAST ASIAN AVENUE

P E N S É E S
T I R. É E S
D'UN MANUSCRIT
DE M.^A S.^T MARTIN.

RIEN n'est plus aisé que de savoir pourquoi la sagesse est une folie aux yeux du monde, c'est qu'elle nous fait voir, par notre propre expérience, que le monde est une folie auprès d'elle. Car, quel est l'homme le plus desireux du vrai, qui n'ait pas eu des négligences dans sa marche, et qui ensuite ne se soit pas regardé comme un fou, quand il a repris la ligne de la sagesse ?

Le seul mérite qui se trouve dans les prospérités et les joies de ce monde, c'est qu'elles ne peuvent pas nous empêcher de mourir.

Travaille pour l'esprit avant de demander la nourriture de l'esprit ; qui ne travaille pas , n'est pas digne de vivre.

Pères , le sort de vos enfans est entre vos mains , soit au physique , soit au moral : car votre parole est sacrée , et si vous la maintenez dans sa fermeté et dans sa mesure , vous pouvez d'un mot chasser les maux et les vices de celui qui est votre image.

Le saint a quitté tout ce qui étoit en haut , pour venir nous rendre la vie ; et nous , nous ne voulons pas quitter tout ce qui est en bas , pour recouvrer la vie qu'il nous apporte.

L'homme d'un vrai desir est déjà arrhé pour le Seigneur.

Dieu est un paradis fixe , l'homme devroit être un paradis ambulante.

La prière est une échelle avec laquelle on peut s'élever jusque dans le ciel des cieux.

**La paix se trouve bien plus dans la
patience**

patience que dans le jugement ; aussi il vaut mieux pour nous être inculpés injustement , que d'inculper les autres , même avec justice.

N'aye rien de commun avec le monde ; il est trop sçavant dans les ignorances et dans les injustices.

Crois-tu avoir le droit de te réclamer à ton principe ? tu as tout.

Heureux qui sçait prévenir les tribulations , ou au moins les supporter !

A force de dire , notre père , espérons que nous entendrons un jour dire , mon fils.

Si , après notre mort , ce monde-ci ne doit plus nous paroître qu'une féerie ; pourquoi ne le regarderions - nous pas comme tel dès-à-présent ? la nature des choses ne doit point changer.

Dieu se conduit envers nous , comme voulant absolument nous forcer de l'aimer.

La mort n'est qu'une des heures de notre cadran , et notre cadran doit tourner éternellement.

Les docteurs décrivent la nature , il n'y a que les sages qui l'expliquent.

Chasse de toi tous les vices ; développe envers ton prochain toutes les vertus ; demande à Dieu tous les secours : c'est par - là que tu rempliras la tâche de l'homme.

Qu'il est doux de pouvoir se regarder , sans que notre haleine ternisse le miroir !

Tout est vanité , dit Salomon , mais n'étendons point cette doctrine jusqu'au courage , à la charité et à la vertu ; et au contraire , élevons - nous assez vers ces choses sublimes , pour pouvoir dire , tout est vérité , tout est amour , tout est bonheur.

Ne gémissiez point de ce que l'on dit que le lien conjugal est indissoluble ; mais pleurez de ce que vous ne le connoissez point.

L'homme est l'esprit de la femme , et la femme est l'âme de l'homme : le tout se réunit dans le chef commun ; là , la femme se lie à l'esprit pur , et l'homme

trouve l'âme pure. Voilà le véritable mariage.

L'homme a en propre le don des opérations, et la femme, celui de la prière. La prière fait descendre la miséricorde; l'opération fait descendre le feu; la miséricorde a tout en son domaine, et sans elle le feu ne seroit que foudroyant.

Le plus grand péché que l'on puisse commettre envers Dieu, c'est de douter de son amour et de sa miséricorde, parce que c'est douter de l'universalité de sa puissance, et tel est le crime continuuel du prince des ténèbres.

Vous êtes étonné que Dieu puisse gouverner un homme et l'inspirer; et vous ne l'êtes pas de le voir gouverner et régir en tout les plantes et les animaux.

Le bonheur conjugal est que la femme sache sentir la prééminence de l'homme, et que l'homme possède la vertu *dominante*.

Ils seront deux dans une seule chair; ce qui a été dit pour l'ordre inférieur,

est un grand indice que cela devoit être ainsi dans l'ordre supérieur, et peut par conséquent nous aider à ouvrir les yeux sur notre manière d'être originelle.

Comme notre existence matérielle n'est pas la vie, notre destruction matérielle n'est pas la mort.

Homme, pense donc à la sublimité de ta destination. Tu as la gloire d'avoir été choisi pour être le siège, le sanctuaire, et le ministre des bénédictions de notre Dieu, et ton cœur peut se nourrir de ces délicieux trésors, en même temps qu'il peut les verser dans ses semblables.

Tous les hommes instruits des vérités fondamentales parlent la même langue, comme étant habitans d'un même pays.

Où se trouve l'esprit de Jésus-Christ, là est l'Eglise : où cet esprit ne se trouve pas, il n'y a plus que des squelettes et des monceaux de pierre.

Si nous avons le courage de faire volontairement le sacrifice continu et sincère de tout notre être, on ne nous en-

verroit pas les épreuves, les contrariétés et les maux que nous subissons pendant notre vie ; aussi nous serions toujours au-dessus de nos sacrifices, comme étoit le réparateur, au lieu que nous sommes presque toujours au-dessous.

Dieu étoit seul, quand il a formé l'homme ; il veut aussi être seul à l'instruire.

Dépouille - toi de toutes enveloppes étrangères ; présente, en sacrifice à ton Dieu, une âme nue, simple et pure, telle que tu l'as reçue de ses mains.

L'homme du monde exige des autres hommes toutes les vertus, et cependant il ne s'occupe qu'à les détruire journellement en eux, soit par son exemple, soit par sa doctrine.

La prière est la respiration de notre âme.

Ne te flatte pas de posséder jamais la sagesse par mémoire et par la simple culture de ton esprit. Cette sagesse est comme l'amour maternel qui ne peut se

faire sentir qu'après les fatigues et les douleurs de l'enfantement.

La plus douce de nos jouissances est de sentir que Dieu peut se marier en nous avec la sagesse , ou plutôt que la sagesse ne peut jamais venir en nous sans lui , ni lui sans la sagesse.

Un sage feroit peur au monde , comme un revenant et un esprit feroit peur à l'homme de matière.

Une seule larme nous avance plus ici-bas , que la recherche et la possession de toutes les sciences et de tous les secrets.

C'est une chose bien lamentable pour nous , que d'être journellement exposés à douter que Dieu puisse suffire universellement à tous nos besoins et à tous nos desirs ; il n'y a pas d'autres péchés sur la terre : car si nous nous préservions de celui-là , nous serions à couvert de tous les autres.

Les générations sont tellement déviées , que l'univers n'est rempli que d'adultères.

Les pensées de l'homme donnent de la profondeur et de l'élévation aux pen-

sées de la femme ; les pensées de la femme donnent de l'intension aux pensées de l'homme.

La femme court moins de risques que l'homme dans la grande épreuve , parce que , ou elle ne l'entend pas , ou elle en tempère le choc par sa grande base d'amour et de sensibilité ; l'homme , au contraire , qui n'est pas ainsi partagé , est exposé à se brûler.

L'homme de vérité ne s'arrête pas à contempler la sagesse , encore moins à s'enorgueillir , quand elle veut bien s'approcher de lui ; ce qu'il fait , c'est de la sentir , de l'opérer , de se réjouir , et de remercier.

Il faut être bien sage pour aimer la femme que l'on épouse , et bien hardi pour épouser la femme que l'on aime.

L'insensé se félicite lorsqu'on lui prête ce qu'on va lui ôter dans un moment ; il murmure lorsqu'on lui reprend ce qu'on lui avoit prêté , seulement comme une matière de sacrifice.

Les hommes sont habitués à négliger l'étude et la connoissance des principes ,

et quand ensuite ils veulent considérer la marche et le jeu de ces principes, ils sont étonnés de n'y rien comprendre, et croient alors pourvoir à tout, en créant le mot *mystère*.

Voulons - nous obtenir tout ? demandons tout au nom de notre indigence.

Avec quelle vivacité deux gouttes d'eau se réunissent , quand l'instant de leur contact est arrivé ! ô vérité ! ô âme de l'homme ! votre union future doit encore être plus active , quand le moment sera venu de vous rapprocher.

Quand les services de la charité te paroîtront pénibles et qu'ils te coûteront , songe à ceux qui t'ont été rendus par la charité du Réparateur.

Il est difficile de faire de grands pas dans la vérité au milieu du monde, et avec la faveur de la fortune, parce qu'avec l'un, il faut feindre et dissimuler, et avec l'autre, il faut être occupé du soin de ne la pas perdre, et se reposer sur autre chose que sur notre Dieu.

PENSÉES

EXTRAITES

D'UN MANUSCRIT
DE M.^r S.^t MARTIN.



P E N S É E S

E X T R A I T E S

D'UN MANUSCRIT

DE M.^r S.^t MARTIN. (*)

1. **L**A bonté et l'amour sont les qualités premières et radicales de Dieu : car il ne pense, ne veut et n'agit, que pour procurer le plus grand bien à tous les êtres.

~

2. Réjouis-toi lorsque Dieu t'éprouve, c'est un signe évident qu'il ne t'oublie pas.

~

3. La mort est le point où viennent frapper tous les hommes ; mais l'angle

(*) Ce manuscrit contient mille Pensées.

d'incidence étant égal à l'angle de réflexion, ils se trouvent après la mort, au degré où ils étoient auparavant,, soit en dessus, soit en dessous.



4. La postérité humaine est si bien destinée à expier pour le premier homme, ou pour son père, que dans le monde même, nous portons les tâches de nos proches, tant au moral qu'au temporel.



5. La fausse instruction qui inonde la terre, tient l'humanité suspendue comme par un fil au-dessus de l'abîme.



6. C'est pour que l'homme porte sa tête jusque dans les cieux, qu'il ne trouve pas ici-bas de quoi reposer sa tête.



7. Primitivement, la tête devoit être réglée par le cœur: elle ne devoit servir qu'à l'aggrandir. Aujourd'hui la tête de l'homme règne sur son cœur, tandis que

c'est au cœur que le sceptre devoit appartenir , c'est - à - dire que l'amour est supérieur à la science , attendu que la science ne doit être que le flambeau de l'amour , et que le flambeau est inférieur à celui qu'il éclaire.



8. Les tentations du réparateur doivent être le type de celles du premier homme , dans leur quantité , dans leur rang , et dans leur espèce.



9. Si le Dieu des hommes leur ressembloit , je serois athée tout à l'heure.



10. La terre est notre principale piscine. C'est elle qui se charge de tous les immondices pour rendre ensuite les êtres plus rapprochés de leur première pureté. C'est pour cette raison qu'elle est si avantageuse à l'homme , puisqu'elle est le premier degré de sa réconciliation : aussi , son passage dans cette région , mérite-t-il toute son attention.

11. Sois bon , et laisse au ciel à répondre du reste. (Young.)

12. En fait de malheurs , regardez toujours au - dessous de vous ; en fait de vertu et de science , regardez toujours au-dessus. Ce sera le moyen de vous préserver du désespoir et de l'orgueil.

13. Si nous pouvions parvenir à n'avoir plus de volonté , comment y auroit-il des contradictions et des chagrins pour nous ? Ils pourroient nous environner , mais ils ne se feroient jamais sentir d'une manière fâcheuse , puisqu'ils ne trouveroient point en nous de base où s'appuyer.

14. *Si vous gardez mes loix , elles vous garderont.* Telles sont les promesses de la sagesse , et nous pouvons être sûrs de les voir s'accomplir , si nous sommes fidèles à suivre le conseil qu'elle nous donne.

15. Tous les biens de la fortune ne nous sont donnés que pour payer notre passage dans cette vallée terrestre. Mais ceux qui ne les ont pas, ne la passeront pas moins: c'est - là ce qui doit consoler infiniment ceux qui sont pauvres.



16. La nature est faite à regret. Elle semble occupée sans cesse à retirer à elle les êtres qu'elle a produits. Elle les retire même avec violence, pour nous apprendre que c'est la violence qui l'a fait naître.



17. Ce qui est le plus difficile pour nous, ce n'est pas de nous connoître, c'est de nous corriger. Nous manquons bien moins d'intelligence que de courage.



18. Si Dieu trouve bien des voies pour nous faire parvenir la pensée dans sa clarté, il ne peut trouver pour nous faire parvenir la volonté et l'action: car ces

deux choses sont inférieures à la première;
qui peut le plus , peut le moins.



19. Si l'homme se passe une faute , il
en commettra 30.



20. Il est des frayeurs qui sont la suite
d'un esprit vuide , et , à la rigueur , toutes
sont peut - être de ce genre. C'est une
foiblesse , et la foiblesse vient dans l'es-
prit , comme dans les corps , du défaut
de nourriture. Travaillons , remplissons-
nous de choses utiles et instructives , et
nous goûterons bientôt la sécurité du
juste.



21. Qu'est-ce que l'homme innocent?
C'est celui qui auroit tout acquis , et qui
n'auroit rien perdu.



22. Ceux qui pensent à la mort , n'ont
que la crainte ; ceux qui pensent à la
vie , ont l'amour.



23. Si j'étois loin d'un amante chérie ,
et

et que , pour adoucir les rigueurs de l'absence , elle se fît peindre , et m'envoyât son portrait , j'aurois bien - là une sorte de consolation ; mais je n'aurois pas une vraie jouissance. C'est ainsi que la vérité s'est conduite par rapport à nous , après que nous nous sommes séparés d'elle ; elle a fait faire son portrait qui est le monde physique , et elle nous l'a mis sous les yeux , pour tempérer l'amertume de notre privation. Mais qu'est-ce que la contemplation de la copie , auprès de la contemplation du modèle !



24. Homme , pénètre-toi toujours de ce principe solide , et de ces vérités constantes qui doivent servir de règle à la conduite du sage ; n'oublie jamais quel est le terme final des choses d'ici-bas ; penses souvent aux bornes que le Créateur a mises à ta puissance , puisque tu tiens tout de lui ; persuades - toi que tout ce qui se fait dans le monde par les voies terrestres , n'est qu'un oubli du premier être auquel tout doit être rap-

porté ; sois bien convaincu que cette supériorité que les hommes tâchent d'acquérir les uns au - dessus des autres, n'est qu'une chimère , et ne repose que sur une base imaginaire ; aye toujours présentes à l'esprit les loix stables , établies en toi - même , qui peuvent t'apprendre à discerner le vrai d'avec les apparences ; écoute cette voix intérieure qui te dit que , dans toi , une partie doit obéir , et l'autre avoir un empire absolu : alors tout sera dans l'ordre , et tu ne craindras plus la vanité.



25. Tout ce qui n'est pas la sagesse , ne fait qu'abuser l'homme. Avec elle , l'homme est propre à tout , aux sentimens de la nature , aux plaisirs honnêtes , à la sensibilité , à toutes les vertus : sans elle le cœur de l'homme se pétrifie.



26. La politesse est une sorte de charité où l'on doit toujours s'oublier pour les autres.

27. Portons par-tout le desir d'obtenir la concupiscence de Dieu , et pour y parvenir , travaillons à vaincre l'apparence qui nous environne , et à sentir notre misère ; surtout tâchons de porter par-tout , l'idée que la présence efficace d'un fidèle ami nous accompagne , nous guide , nous nourrit , et nous soutient à tous nos pas ; cela nous rendra réservés et confians ; cela nous donnera à la fois la sagesse et la force. Que nous manqueroit-il , si nous étions sans cesse animés par ces deux vertus ?



28. Le Réparateur n'a-t-il pas assez fait pour nous , que de nous avoir promis de nous donner la main , quand nous la lui demanderions ? Si l'enfant qui tombe à côté de sa nourrice , ne se met pas à crier pour qu'elle le relève , il restera par terre.



29. Renferme-toi dans ton cercle atmosphérique spirituel , et demande sans

cesse que l'on te remette tes péchés , c'est - à - dire , que l'on te rende ce qui te manque : car un péché n'est qu'un déficit ou un défaut.



30. Quelle majesté et quelle bonté dans le Père universel et éternel des êtres ! Il ne leur impose pour punition de leurs écarts , et pour obtenir leur réconciliation , que d'user des choses les plus douces et les plus propres à leur donner la vie. Quelque impurs qu'ils soient , ils n'ont qu'à *parler* , ils seront guéris C'est-là où l'on trouve des traces de la destination de l'homme. Il n'avoit été éman- cipé que par la miséricorde et pour ma- nifester la miséricorde. Il est devenu l'ob- jet de la grace , ayant cessé d'en être l'instrument. [L'univers matériel avoit été
• formé par la justice ; il en conserve en- core le caractère.



31. Si tu as l'amour de Dieu , tu n'au- ras jamais de peine ; mais il faut cet amour vrai , sincère , chaud , intrépide , qui

donne l'intérêt pour les hommes , la charité , le courage , la générosité. Avec un tel amour , on est toujours grand , toujours humble , toujours heureux ; avec un tel amour , on aime tout , et cependant on n'aime rien , c'est-à-dire , qu'on n'aime que ce qui est bien et vrai , et qu'on n'a aucun lien avec ce qui est passager.

32. Si l'homme est purifié , que ne pourra-t-il faire ? et s'il est purifié , que ne fera-t-il pas ? Commençons donc toujours par nous purifier , et ne cessons jamais de demander qu'on nous accorde de sentir continuellement notre insuffisance et notre indignité.

33. Nous voyons la terre , les astres , toutes les merveilles de la nature , agir avec exactitude et avec un ordre divin ; et pourtant nous sommes encore plus grands que toutes ces choses-là. Oh homme ! respecte-toi ; mais tremble de n'être pas sage.

34. Plus on avance dans les vertus , moins on s'apperçoit des défauts des autres ; comme si un homme étoit placé sur le sommet d'un mont , d'où il pût découvrir un horizon immense , il ne verroit pas les difformités de ceux qui habiteroient cet espace , et son élévation même lui donneroit un intérêt vif et tendre pour ceux qu'il sçauroit être de la même nature que lui. Que doit donc être l'amour de Dieu pour les hommes !

35. Si l'homme croit en Dieu , il ne peut jamais tomber dans le désespoir ; et s'il l'aime , il ne peut être un instant sans gémir.

36. Tout ce qui n'est pas la sagesse , rassasie ; elle seule peut intéresser par elle-même , et remplir d'une joie qui ne finisse jamais.

37. Comment jeter un coup-d'œil sur la nature , sans être ramené à son au-

teur? Rien n'existe que par lui, il perce au travers de tous les êtres ; tout ce qui vit annonce son pouvoir, et dit à la raison : je ne vis que par lui.

38. Toutes les impressions que la nature nous occasionne , sont faites pour exercer notre âme pendant la durée de sa pénitence , pour l'engager à s'élever jusqu'aux vérités éternelles qui s'offrent à elles sous un voile , et pour lui faire recouvrer ce qu'elle a perdu.

39. Pour remporter une victoire certaine . il est nécessaire de connoître au moins ses ennemis, ainsi que les armes que l'on doit employer pour les combattre. Toute la nature criminelle est révoltée contre l'homme depuis sa chute ; il a dans lui-même des forces suffisantes pour la soumettre ; sa tâche est donc de connoître la nature entière , et de se connoître lui-même.

40. L'espérance est une foi commen-

cante ; la foi est une espérance complète ; la charité est l'action vivante et visible de l'espérance et de la foi.

41. L'homme a des avertissemens de tout ; mais il n'y fait pas attention. En effet , tout est dans notre atmosphère , le secret est de savoir y lire.

42. Toutes les sujettions de notre être corporel , quoiqu'elles soient des maux , ne doivent jamais nous abattre , parce que nous sentons que notre âme doit subsister après lui : ce sont des effets infailibles des loix de la physique auxquels nous devons nous plier avec résignation ; et le moyen que le sacrifice nous coûte moins , c'est de ne pas tant nous attacher à caresser la victime.

43. Le mal n'est que la privation du bien , et cela , dans le moral , comme dans le physique.

44. Nourris - toi de confiance en Dieu ,

malgré les fautes que tu peux avoir commises. La justice irrésistible de la Divinité veut que tu subisses des privations pour les écarts , mais ces privations ne sont pas la mort ; ce sont des fruits de moins dans la recolte , peut-être même sont-ce des branches amputées ; mais tant que le tronc n'est pas détruit , et qu'il est adhérent à la terre , il peut pousser quelques nouvelles branches , celles-ci de nouveaux bourgeons , et ces nouveaux bourgeons de nouveaux fruits.

45. Il découle sans cesse de l'âme de l'homme , des courans d'eau vive qui prennent la place de ceux qu'il a laissé corrompre ; ainsi quand il a cessé de veiller , et que quelques - uns de ces courans se trouvent par sa faute infectés de venin , qu'il ne perde pas courage pour cela ! mais qu'il se tienne seulement sur ses gardes , qu'il se prive de ses vicieuses habitudes , et qu'il prie. Bientôt la prière donnant un salubre mouvement aux sources vives de son âme , il en verra

sortir des courans nouveaux et purs qui seront en rapport avec la vie , et qui lui en feront sentir les douceurs.

46. Nous devrions tous dans ce séjour d'expiation , ne manger notre pain qu'à la sueur de notre front , et cependant il semble que tout ce que font les hommes , ne tende qu'à éluder le précepte , soit au corporel , soit au spirituel. Tel est l'objet de l'acquisition des richesses ; tel est celui des postes et des honneurs qui vous font sans peine affluer tous les biens ; tel est celui de l'étude des sciences humaines , où chacun s'empresse ardemment d'attraper quelques belles idées , quelques connoissances extraordinaires , sans que l'homme intérieur y soit pour rien et sans qu'il suë ; celui des crises somnambuli-ques magnétiques , où les personnes qui y sont livrées , rendent des oracles et instruisent des choses supérieures , sans que leur âme fasse le moindre travail.

47. Aimer Dieu , engager nos sem-

blables à le rechercher, se plaire à l'étude de ses loix, et à s'occuper de lui, c'est beaucoup pour notre avancement particulier. Mais il faut quelque chose de plus pour monter dans la chaire de vérité. Il suffit pour nous nourrir, et pour nous rendre la santé, de manger les fruits de la sagesse ; mais cela n'est pas suffisant pour être jardinier , et pour les faire manger aux autres.



48. Qu'est-ce que l'homme peut demander à Dieu ? Comment, vers quel objet dirigera-t-il sa prière ? Il souffre , mais il ne connoît pas ses maux ; comment connoîtroit-il ses besoins ? La seule chose qu'il ait à faire ici-bas , c'est de gémir sans cesse , c'est de se tenir humble , petit et réservé , afin que dans le silence de lui-même , le grand médecin puisse venir le conseiller , lui faire connoître sa maladie , et lui prescrire un régime. Dieu seul est celui qui est éclairé sur notre état ; tous les remèdes que nous voulons prendre de nous-mêmes , sont de la classe de l'empyrisme , et ne pro-

duisent que des effets très-pernicieux. O homme ! vois quelle est ta misère ! Tu es tombé au fond d'un précipice ; tu es froissé et brisé dans tous tes membres , et non-seulement tu ne peux te guérir toi-même , mais encore tu ne sais ni d'où , ni quand viendra le médecin.



49. A quelles conditions pouvons-nous espérer d'être à couvert des maux et des pâtimens dans la vie future ? Le voici : c'est lorsque nous serons accoutumés à vivre au milieu des maux et des pâtimens de la vie actuelle , comme s'ils n'avoient aucune valeur , et comme s'ils n'existoient pas. Telle est la loi irrévocable portée sur notre malheureuse postérité. La tâche est rude , mais les fruits en sont doux ; et quand on réfléchit aux causes originelles qui ont fait porter sur nous un pareil arrêt , on est bien loin de se récrier sur sa rigueur.



50. Un des grands dangers de l'homme est de se croire abandonné , quand il

souffre. N'oublions jamais qu'on veut ici notre purification , et non pas notre perte. Nos fautes mêmes doivent n'opérer en nous que le remords et le sentiment de notre profond abaissement , mais jamais le désespoir. La pitié suprême s'intéresse à nous dans nos douleurs ; la miséricorde dans nos fautes et dans nos égaremens. C'est ne pas connoître Dieu que de croire qu'il ne puisse nous régénérer , quand nous retournons à lui avec un cœur sincèrement contrit et humilié.



51. C'est dans la retraite que nous devons labourer notre champ , le semer , l'arroser et le cultiver. C'est dans le monde et dans la société que nous devons répandre les fruits de notre moisson ; mais , au contraire , nous laissons souvent dans la retraite notre champ se couvrir d'épines et de ronces ; et dans la société , nous ne faisons presque autre chose que d'en rapporter de l'ivraye.



52. La coupe d'amertume a été versée

sur la terre. Il faut que tous les hommes en boivent , chacun selon leurs maux , leurs besoins , ou leur destination. Elle a une grande propriété , c'est celle de nétoyer les yeux de notre intelligence , comme les médecines corporelles ont la propriété de nétoyer la vue de notre corps , en entraînant toutes nos humeurs , et laissant tous nos organes à la pureté naturelle.



53. Ceux qui ne cherchent les sciences vraies que par curiosité , et qui ne s'y préparent point par les vertus divines et évangéliques , ne s'apperçoivent pas qu'ils entent l'homme nouveau sur le vieil homme , avant de l'avoir détruit. Les branches de ce vieil homme s'élèvent et ombragent tellement l'homme nouveau , qu'il n'arrive pas à terme. L'évangile nous a peint cette vérité , en disant qu'on ne met pas du vin nouveau dans de vieux vaisseaux , ni une pièce de drap neuf à un vieil habit.



54. Le grenadier valeureux qui monte

à l'assaut, et compte pour rien les coups, les blessures, la mort même qui le menace. Son seul but, son seul terme, c'est la victoire, c'est la gloire du maître qu'il sert. Tel est le modèle que nous devons suivre dans notre carrière spirituelle ; nous ne devons envisager que le terme qui est notre délivrance de la servitude et la défaite de notre ennemi. Nous devons subir, sans murmure et avec courage, toutes les épreuves qui nous sont envoyées ; nous devons, comme les criminels qu'on mène au supplice, demander pardon au roi et à la justice, et puis monter sans trouble sur l'échafaud. Il en est qui y sont montés avec joie, et qui nous ont montré par là les types des vérités profondes et cachées, relativement à l'histoire ancienne de l'homme.



55. La charité vit toujours pour deux, elle s'oublie elle-même pour ne songer qu'au bonheur de ceux sur qui elle jette ses regards bienfaisans. Tel devoit être l'emploi du premier homme, à l'imitation du principe de l'amour universel dont il étoit descendu. Tel devoit être l'emploi de

L'homme actuel à l'imitation de l'inéffable charité de l'être pur , innocent , saint et divin , qui est venu sauver tous les hommes. Mais les abîmes se tiennent toujours ouverts sous les pas de la foible et impure volonté de l'homme. Les ténèbres s'élèvent autour de lui , et au lieu de se livrer à cette ardente charité pour laquelle il a reçu l'existence , il se concentre en lui-même , et son esprit ne voit plus ni la source lumineuse de cet amour qui brille toujours au-dessus de lui comme le soleil , ni les maux effroyables qui affligent toute son espèce , et qui le dévorent secrètement lui-même. Voilà ce qui fait que le monde est si égoïste. La connoissance et la vie de l'amour y sont éteintes. Or , dans un lieu ténébreux et obscur , chacun cherche sa propre sûreté , et ne songe qu'à soi.



56. Les ignorans de ce monde , dans qui les sciences humaines ont effacé toute idée de nos rapports avec Dieu , croient remplir toute la tâche qu'il nous a imposée ,

posé, en s'occupant de l'étude et de l'observation de ses ouvrages dans l'anatomie, dans la physique, dans la chymie, dans l'histoire naturelle, et dans tous les autres objets de nos spéculations. Ils ne voyent pas combien ils se trompent sur le mot; ils croient étudier les œuvres de Dieu, en se livrant à tant de recherches sur ces objets; mais ils ne savent pas que ce ne sont pas les corps qui sont véritablement les œuvres de Dieu, ils ne sont que les œuvres de ses puissances. Ce sont les âmes qui étant directement les œuvres de la Divinité, sont en effet le principal objet de notre réflexion, et c'est en les étudiant soigneusement que nous pourrons croire remplir les intentions du Créateur sur nous, parce que nous trouvons dans cette étude à nous éclairer sur notre origine, sur notre nature et sur nos semblables, tandis que l'étude des corps ne nous apprend rien de tout cela. Aussi, que devient le moral de ceux qui se concentrent dans cette étroite carrière!

57. Par quelles funestes illusions, le

malheureux homme se laisse-t-il séduire ici-bas ! la vérité le presse , il la fuit ; on la lui apporte , il la rejette pour s'enfoncer dans le néant obscur de ses viles et mortes pensées. Il craint l'erreur , dit-il , mais il craint encore plus la lumière qui l'éclaireroit sur ses propres ténèbres , parce que l'aspect en seroit insupportable pour lui. D'ailleurs , cette même lumière l'éclaireroit aussi sur des devoirs rigoureux , sur une surveillance continuelle qu'il se devoit à lui-même , et sur de pénibles sacrifices. Au lieu des torrens de vie qui couleraient dans son cœur , s'il étoit assez heureux et assez sage , pour que l'amour fût son mobile , il se porte vers les régions arides de la science et de la discussion. Cette occupation attire dans sa tête le peu de chaleur qui restoit encore dans son âme , et à force de la faire monter vers le sommet du vaisseau , il ne tarde pas de la faire évaporer toute entière.



58. Toutes les âmes sont faites pour la vérité , il ne faut que leur donner le

temps de la sentir ; et ce temps est proportionnel au degré et à l'épaisseur des nuages qui les enveloppent.

60. Les épreuves et les contrariétés auxquelles nous sommes soumis , deviennent des croix pour nous , quand nous restons au-dessous d'elles ; elles deviennent des échellons et des moyens d'ascension , quand nous nous tenons au-dessus , et la sagesse qui nous y expose , n'a pas d'autres intentions que de nous élever et de nous guérir , au lieu de ces idées cruelles et malfaisantes que le vulgaire lui prête généralement.

61. Lorsqu'on a le desir d'arriver dans un pays très-intéressant , on s'occupe peu des fatigues de la route et des mauvais pas qu'il faut passer. Tel est l'état des sages par rapport à l'autre vie. Le chemin qui y mène , ou la mort , ne tient presque pas de place dans leur pensée.

62. L'amour est le gouvernail de notre

navire ; les sciences n'en sont que la girouette. Un vaisseau peut aller sans girouette , mais il ne peut aller sans gouvernail.



63. Les adversités sont envoyées à l'homme pour l'humilier , et pour consumer son orgueil , comme le feu consume toutes les substances grossières qui enveloppent les principes des corps. Ce sont elles qui , en dépouillant notre âme des enveloppes grossières et corrompues qui l'infectent , la mettent à même de s'élever pure vers sa source ; comme ces principes des corps purifiés et dégagés par le feu , se réunissent à leur foyer générateur.

(*M.^{me} Duhahé , à Londres.*)



64 On ne sçait dans le monde quelle idée se former des nombres. Il n'y a autre chose à faire , pour y parvenir , que de réfléchir à ce que doit être le principe des choses. Il existe dans son poids , son nombre et sa mesure , c'est-à-dire , au

sein de sa sagesse qui l'accompagne partout. Lorsqu'il produit des êtres , il leur donne par - là une émanation de son essence ; mais il leur donne aussi une émanation de sa sagesse , afin qu'ils soient son image. Ainsi , tous les êtres ayant en eux un rayon de la sagesse suprême , ont par conséquent avec eux un rayon de son poids , de son nombre et de sa mesure.



65. Il n'y a de bonheur pour l'homme que quand le flambeau de la douleur vive s'allume en lui ; c'est alors seulement que commence sa naissance spirituelle ; c'est alors qu'à l'instar des Prophètes , il crie du matin au soir , et se lamente et sur son sort , et sur celui de la postérité humaine. Il se couche au milieu des soupirs ; il passe la nuit dans les larmes ; il se lève en pleurant encore , et tout le jour il porte l'amertume dans son cœur. Telle est la dure épreuve par laquelle il faut que l'homme de vérité s'attende à passer. Tant qu'il n'en est pas là , il ne lui est pas permis de se regarder comme étant encore né.

66. Toute la vie de l'homme devrait se diviser en deux parties , et ne s'employer qu'à deux choses : la première de manger son pain quotidien spirituel ; la seconde de dormir. Hors ces deux occupations , je ne vois pour l'homme que misère , péril et iniquité.

67. La science sépare l'homme de ses semblables, en ce qu'elle établit entre lui et eux , des distinctions que la prudence ne lui permet pas quelquefois de faire disparaître. L'amour, au contraire, rend l'homme communicatif , et ne cherche qu'à faire régner par-tout l'unité du principe dont il descend. Le Réparateur n'a point parlé des sciences , parce qu'il ne venoit point diviser les hommes ; il n'a parlé que de l'amour et des vertus , parce qu'il vouloit qu'ils marchassent dans l'unité. En même-temps que la science sépare , elle mène à l'orgueil ; au lieu que l'amour en même-temps qu'il rassemble , tient l'homme dans l'humilité. C'est pour

cela que St. Paul a dit que la science enfle, et que la charité édifie.



68. Cette inquiétude, ces soins qui occupent si fort les hommes, de se procurer pour le lendemain et pour l'avenir, non-seulement leurs subsistances, mais un bien-être et des jouissances assurées, tous ces soins, dis-je, prouvent toujours dans les hommes, une idée de l'éternité et un pressentiment de leur immortalité. Toute leur erreur vient de ce qu'ils font de ces principes une application fausse. Les hommes qui ont porté cette idée de vie sur leur être moral et spirituel, font les mêmes calculs dans cet ordre de choses. Ils sont également inquiets et défians de n'avoir jamais assez de vertus, de dons, de lumières pour le jour suivant, et bien moins encore pour les jours à venir.



69. Si Dieu est un être moral, comme on n'en peut douter, il doit avoir dans ses œuvres un but moral; tout ce qu'il a opéré, et toutes les merveilles de ses

maines , doivent donc avoir une fin très-sage et très-morale. Toutes les sciences qui nous dirigent dans l'étude de ses ouvrages , doivent donc avoir aussi un principe moral. Ainsi , elles n'ont pas pour origine toutes les causes secondaires que l'ignorance leur a prêtées par-tout. Enfin , si tous les êtres ont un but moral , par la même raison , nous devons avoir aussi un but moral dans notre existence , et par conséquent dans toute notre conduite. Voilà comment les connoissances et les vertus sont combinées les unes avec les autres.



70. C'est une grâce que Dieu nous fait de nous dépouiller continuellement de tous les appuis et secours humains , sur lesquels nous sommes toujours prêts à nous reposer. Par cette conduite à notre égard , il nous force à ne nous reposer que sur lui , et c'est-là le dernier et le plus profond secret de la sagesse : pouvons - nous être fâchés qu'on nous l'apprenne ?

71. Prenez courage , dit-on communément aux personnes dans les chagrins ou dans les souffrances. N'est-ce pas justifier la supériorité de notre être , que de leur parler ainsi ? N'est-ce pas convenir que le privilège de sa sublime dignité est de pouvoir rétablir l'ordre , et commander aux puissances inférieures par l'action desquelles toute la nature corporelle est gouvernée. Car si nos droits en ce genre s'étendent jusque sur nos semblables , à plus forte raison , peuvent-ils s'étendre sur nous - mêmes.



72. Le respect , pour le 1.^{er} principe , nous en inspire pour nous qui sommes son image , et pour les autres hommes qui sont nos frères. Or , les êtres que l'on respecte , on ne leur manque point ; et c'est-là le premier pas vers la sagesse , de ne manquer à rien de ce que l'on doit. Le second est de faire des choses de surérogation , et il n'y a que l'amour qui les inspire : voilà pourquoi c'est par l'a-

mour que la sagesse a terminé toutes ses instructions.



73. Quel progrès pouvons-nous faire ? Que pouvons-nous espérer , tant que nous n'avons pas reçu le baptême de l'esprit ? La nature entière languit tant qu'elle est privée de la vive chaleur de son soleil. Fais-toi petit , rassemble-toi , concentre-toi , mets-toi sous l'aspect de ta perpendiculaire , ne lâche pas prise , et tu sentiras bientôt que la vie descendra en toi selon la mesure de ta pureté et de ta constance , etc. A. . . . ,



74. De tout ce que j'ai vu dans le monde , je n'ai trouvé que Dieu qui eût de l'esprit.



75. Il est aussi difficile de ne pas admirer Voltaire , que de l'estimer et de l'aimer ; et peut-être un homme sensé feroit-il bien de ne pas vouloir de tout son esprit , s'il étoit obligé en même temps de prendre son moral.

76. Rousseau , de Genève , a eu des éclairs heureux et bien consolans ; il a reconnu devant les hommes la divinité du Réparateur , en disant que si la mort de Socrate étoit d'un sage , celle de Jésus-Christ étoit d'un Dieu. Ce seul mot peut lui être compté : car la bonté suprême ne cherche que les occasions de nous faire gagner notre cause.

77. C'est une chose bien singulière que le règne et l'action invisible de l'esprit , ayant été prouvé par celui qui n'y croyoit pas. C'est M. ... er , l'incrédule M. ... er , cet homme qui n'est que matière , et qui n'est pas même en état d'être matérialiste ; c'est cet homme , dis-je , qui a ouvert la porte aux démonstrations sensibles de l'esprit , et cela immédiatement après que le monde avoit été inondé pendant quarante ans par les déraisonnemens philosophiques. Tel a été l'effet du magnétisme.

78. Ne permettons jamais à nos sens que ce que nous voudrions laisser voir à l'esprit. Ne permettons à notre esprit que ce que nous voudrions laisser voir à notre cœur et à notre conscience. Ne permettons à notre cœur que ce que nous voudrions laisser voir à Dieu, et tout notre être sera dans la mesure et dans cette paix que St. Paul met au-dessus de tout entendement, qui cependant n'en est pas l'exclusion.



79. Jamais on ne doit enseigner l'erreur aux hommes ; mais on ne devrait aussi leur enseigner que des vérités proportionnées à leur force et à leur intelligence.



80. Il ne suffit pas de dire à Dieu, *que votre volonté soit faite* ; il faut chercher sans cesse à la connoître : car si nous ne la connoissons pas, que sommes-nous, que pouvons-nous faire ?

81. Il n'y a point d'intervalles dans notre vie qui dussent rester vuides , si nous n'é-tions pas des insensés : car il n'y en a point que nous ne puissions remplir par la prière.



82. Qui sçait si le crime de l'homme n'a pas fait sortir de lui successivement toute sa postérité d'une manière impure et corrompue , comme les vers sortent aujourd'hui de son cadavre?



83. Nous sommes au-dessus de toutes les sphères, nous manquons de tout, et nous sommes exposés à tout. Ne prenons point de relâche que nous ne nous soyons purgés de tout ce qu'il y a de matériel en nous, et que nous n'ayons détruit le vieil homme. Préparons notre âme avant la prière; faisons en sorte d'être pénétrés du feu de vie ; assujettissons tous nos mouvemens à un principe ; frémissons sur nous ; humiliions-nous ; demandons avec un desir importun , que l'on attache de

nouveau sur nous ce qui nous a formés, et dans peu nous sentirons peut-être ce qui nous manque, revenir en nous, et notre être s'épanouir aux douceurs de sa régénération.



84. Remplissons - nous de desir et de zèle pour la gloire du souverain principe, et d'une ferme confiance, que, quand nous travaillons pour notre maître, notre maître est assez puissant pour ne nous laisser manquer de rien.



85. La sagesse, la vertu, la piété nous assurent la paix dans les deux mondes. L'illusion, le vice et la négligence sur les objets relatifs à notre vraie nature, n'en procurent ni dans ce monde-ci, ni dans l'autre.



86. Quand on veut considérer l'état des choses, on voit que l'objet universel du grand mobile, est une restauration perpétuelle. Les sciences n'existent que pour la restauration de notre ignorance; les saisons, pour la restauration des forces

que la nature a perdues dans les saisons; la médecine, pour la restauration de notre santé; la mort est par conséquent aussi une restauration, et malheur à qui ne la regarde pas comme telle.

Si l'on veut porter ses vues plus haut, et considérer l'ordre surnaturel des actes de la sagesse, on y verra que l'expulsion de l'homme après la prévarication, que le déluge, que la fin des temps et le bouleversement de la nature entière, ont porté et porteront ce même caractère de restauration; et cela pourroit servir à lever bien des voiles qui couvrent encore la marche de la vérité. Par exemple, comment tous les règnes élémentaires existeroient-ils aujourd'hui, si la nature n'avoit pas été restaurée après le déluge; et si elle a été restaurée, alors les êtres corporels qui sont provenus de cette restauration, n'existoient donc pas sous leur forme, sans quoi il n'auroit pas été nécessaire de les restaurer? Cela leveroit bien des difficultés sur les animaux et toutes les autres substances contenues dans l'arche.

87. Excepté des crimes , des souillures , ou au moins des négligences , qu'est-ce que l'homme offre sur la terre ! quel abîme que son séjour ! quelle ingratitude que sa manière de payer les bienfaits de Dieu ! quel suicide continuel pour son âme que sa conduite ! ô homme ! puisse la main suprême t'arracher à ce cloaque et à ce précipice ! au lieu de transmettre les lumières et la vie à tes semblables ; ici-bas , tu ne sais pas même t'y préserver des ténèbres et de *la mort*.

88. L'Écriture-Sainte n'est qu'une confirmation , mais très-complète , de tout ce que l'homme peut apprendre et connoître , et de la réalité de tout ce qui est. Là sont les titres et les témoignages qui attestent la vérité , puisqu'ils ont été copiés sur elle même ; mais pour ceux qui n'admettent rien , cette confirmation n'en peut être une. Il faut qu'une démonstration tombe sur quelque chose. La lettre toute nue ne peut raisonnablement s'offrir

s'offrir qu'à deux sortes de gens , ou à ceux qui ont déjà l'intelligence , parce que l'obscurité du texte ne leur en inspire pas le mépris , ou à ceux qui ont une si grande simplicité d'esprit que leur foi les soumette à tout en aveugles , parce qu'alors ils tâchent d'accomplir et de suivre dans l'humilité de leur cœur , les préceptes qui sont à leur portée. Pour tous les autres ce seroit profaner la vérité , ou vouloir l'employer en pure perte , que de les combattre par l'écriture littérale , avant que l'acte de leurs ignorantes et criminelles pensées ne soit contenu et mortifié.

89. Aux yeux de Dieu , la foi tient lieu des œuvres , et est imputée à justice , comme cela a été dit d'Abraham. Aux yeux des hommes , la foi n'est rien sans les œuvres , et c'est là seule pratique des vertus et des dons , qui peut les édifier , les persuader et les ramener.

90. N'oublions jamais la parabole du

débiteur de l'Évangile , poursuivi par son créancier , et poursuivant à son tour son propre débiteur . Mais ensuite poursuivi sans grace par celui qui lui avoit fait remise . L'homme peut apprendre là à se conduire avec ses semblables .

91. La science est pour le temporel ; l'amour est pour le divin . On peut se passer de la science , mais non de l'amour , et c'est par l'amour que tout finira , parce que c'est par l'amour que tout a commencé et que tout existe . Je voudrois que toutes les instructions des docteurs de la sagesse , commençassent et finissent par ces mots : *aimez Dieu , vous serez aussi sçavans que tous les sages .*

92. Nous devrions ne vivre ici-bas que de sacrifices , et nous n'y vivons , ou du moins nous n'y voulons vivre , que de jouissances ; nous devrions nous alléger et nous dépouiller , et nous ne faisons que nous encombrer sous les enveloppes re-

doublées de la souillure et de l'illusion. Nous devrions ici subir une épreuve salutaire , et nous la remettons à une autre région , où par conséquent nous en aurons deux à subir à la fois , sans savoir si nous serons en état de les supporter ; nous naissons dépouillés de tout , les biens et les attachemens qui nous arrivent ensuite , sont un don gratuit qu'on est bien libre de nous demander ; et cependant , quand cela arrive , nous en murmurons , au lieu de remercier Dieu de nous avoir mis à même de lui offrir en sacrifice des choses qu'il nous a données , et qui ne nous appartoient pas.



93. Un des grands dangers de l'homme est de se croire abandonné quand il souffre. N'oublions jamais qu'on veut ici notre purification et non pas notre perte. Nos fautes mêmes doivent n'opérer en nous que le remords et le sentiment de notre profond abaissement , mais jamais le désespoir. La pitié suprême s'intéresse à nous dans nos douleurs ; la miséricorde,

dans nos fautes et nos égaremens. C'est ne pas connoître Dieu que de croire qu'il ne nous puisse régénérer, quand nous retournons à lui avec un cœur sincèrement contrit et humilié.



94. Craignons ce qui est mal, mais ne craignons que cela, et nous aurons toujours le cœur dans la joie.



95. Ce n'est pas dans des assertions et des paroles, que notre profession de foi réside, c'est dans la conduite et le dépouillement entier de nous-mêmes. L'homme simple, ingénu, et même l'ignorant qui marche avec confiance dans le nom du Seigneur, et qui s'humilie à ses propres yeux, prouve mieux la foi, que par l'éloquence et les exclamations.



96. Si Dieu pouvoit avoir une mesure dans son amour, il devrait aimer la femme plus que l'homme. Quant à nous, nous ne pouvons nous dispenser de la chérir

et de l'estimer plus que nous-mêmes : car la femme la plus corrompue est plus facile à ramener qu'un homme qui n'aurait fait même qu'un pas dans le mal. Le fond du cœur de la femme est peut-être moins vigoureux que le cœur de l'homme , mais il est moins susceptible de se corrompre de la grande corruption. Ce n'est que parmi les hommes que s'est trouvé l'être de perdition ; et c'est parmi les femmes que s'est trouvée la voie qui nous a fait avoir le rétablissement.



97. J'ai dit souvent que c'étoit en vain que nous prétendrions atteindre à la vérité complète par le raisonnement. Cette voie ne nous mène qu'aux vérités rationnelles , et néanmoins elle est infiniment précieuse , et offre de grandes ressources contre les attaques philosophiques ; c'est même la seule qui soit remise aux lumières naturelles de tout homme de desir , et comme telle , elle peut être d'un usage presque universel ; mais elle ne peut donner le sentiment et le tact de la vé-

rité active et radicale où notre être doit puiser sa vie et son existence. Cette espèce de vérité ne peut se donner que par elle-même. Faisons - nous simples et petits , notre fidèle guide nous fera sentir sa douceur. Mettons ces premiers dons à profit, nous goûterons bientôt ceux de l'esprit pur, puis ceux de l'esprit saint, puis ceux du verbe, puis ceux de la sainteté suprême , et alors nous verrons que tout est dans l'homme intérieur.



98. Le présent est toujours composé du passé. Si cet ordre n'est pas celui de la grammaire scholastique, il est celui de la grammaire naturelle , physique , morale et intellectuelle. Les corps ne viennent qu'après leur principe ; nos œuvres ne viennent qu'après notre pensée et notre volonté : notre état actuel n'est venu qu'après notre état antérieur ; et cet état actuel qui est aujourd'hui le présent pour nous , sera un jour le passé pour un autre état qui , à son tour , sera le présent , par rapport à celui-ci : c'est-

à-dire qu'il en sera le produit, le résultat et l'expression.



99. La mort étant comprise au rang des actes qui servent à l'accomplissement du grand œuvre de la Divinité, est dirigée et conduite avec la même sagesse qui gouverne toutes les opérations divines. Nos liens matériels se rompent successivement d'une manière presque insensible, de peur que nous ne souffrions trop, et que le sentiment de la bonté et de la douceur de l'être qui nous appelle à lui, ne sorte de notre cœur. Les jeunes-gens pleins de vie animale, et vuides de la vie spirituelle, sont communément effrayés de la mort, parce qu'ils ne trouvent encore rien en eux qui puisse remplacer ce qu'elle leur enlèveroit. Au contraire, les vieillards qui ont suivi fidèlement la loi de leur être, se trouvent à la fin de leur carrière, remplis d'une vie si pure, si active et si consolante, qu'ils voyent avec indifférence la démolition de leur enveloppe matérielle; de même que

cette enveloppe matérielle ayant subi lentement la décomposition insensible de tous ses ressorts , voit et subit sans douleur sa propre démolition. Tel est le plan que la sagesse suprême avoit établi pour le bonheur des hommes ; mais au lieu de le mettre à profit , ils ont fait tous leurs efforts pour le détruire et l'effacer de dessus la terre ; aussi de quelles douleurs n'est-elle pas semée !!!



100. Il ne faudroit pas permettre aux hommes vertueux , les louanges des hommes pour récompense ; ce seroit les exposer à l'orgueil , et vouloir payer une vertu par un vice.



101. Je vois dans le monde une quantité de livres de religion , de morale et de philosophie chrétienne. Ces ouvrages sont excellens pour les âmes douces , croyantes et déjà préparées : ils les entretiennent dans l'amour du bien , et je les regarde comme une récompense de leurs vertus. Mais je n'en suis pas moins

affligé de sentir combien ces ouvrages sont insuffisans pour les âmes égarées, incrédules et perverties par les systèmes, puisqu'ils ne s'appuyent que sur des bases auxquelles elles n'ont plus la moindre confiance. Dans mon for intérieur, je n'ai de véritable penchant que pour les ouvrages qui peuvent sauver et retrouver les brebis perdues d'Israël.



102. Dans les pays étrangers, nous ne voyons nos Souverains que par leurs Ambassadeurs; dans nos propres pays, il en est qui voyent leurs Souverains, mais qui ne peuvent pas leur parler; et il en est aussi qui les voyent et qui leur parlent. Tous ces tableaux nous apprennent notre propre histoire spirituelle et les différens degrés d'expiation et de régénération par lesquels nous devons passer : car tout est typique sur la terre, tant dans les ouvrages de la nature que dans les institutions humaines : voilà pourquoi la vérité aura un jour tant de reproches à nous faire, si nous n'avons pas eu la sagesse de la reconnoître et de la suivre.

103. Pourquoi dédaignerions - nous l'homme de mérite , dans quelque classe et condition qu'il se trouvât ? La vertu n'appartient-elle pas au même principe , et n'a-t-elle pas par-tout le même caractère ? et toutes ses différences peuvent-elles être autres , qu'une mesure plus ou moins étendue , et un degré plus ou moins élevé ? un homme opulent qui a sa bourse pleine d'or , et l'homme du peuple qui n'a que du cuivre dans la sienne , ne diffèrent que par la somme ; mais ce qu'ils ont l'un et l'autre , porte l'image du même Souverain.



104. C'est un grand travail que de chercher à nous connoître tels que nous sommes ; mais il faut ensuite travailler à nous connoître tels que nous voudrions être. Ces deux sciences sont liées , et doivent continuellement nous occuper. Une troisième science vient après ces deux , et est sans doute la plus difficile de toutes ; c'est qu'après avoir appris à connoître ce que

nous devrions être , il faut travailler sans relâche à le devenir.



105. La vertu scandalise les hommes vicieux , et réciproquement le vice scandalise les hommes vertueux ; mais ceux-ci n'éprouvent que le scandale de l'affliction et de la charité , au lieu que les autres éprouvent celui de l'humiliation et de l'orgueil.



106. Sacrifions , sans aucune peine , notre réputation de sçavans , en considération des vertus des hommes bons et pieux ; leurs erreurs leur sont quelquefois utiles et avantageuses , tandis que souvent nos sciences leur seroient préjudiciables. Laissons au temps et à Dieu à conduire les nations , et ne nous mettons en avant que contre ceux qui sont ennemis déclarés de la vertu et de la vérité.



108. Affligeons - nous sans doute , et pleurons sur le frivole ou mauvais em-

ploi que nous faisons si souvent de nos facultés ; mais que cette affliction ne nous conduise point au découragement. Ne regardons point si long-temps derrière nous que devant ; et si nous avons eu la foiblesse de nous arrêter en chemin , que ce soit une raison de plus de nous presser davantage.



109. Il y a divers systèmes dans le monde sur la foi et sur les œuvres. Les uns veulent que la foi seule nous suffise ; les autres veulent que ce soient les œuvres ; d'autres enfin les font marcher de concert. Il n'y a pas de doute que les derniers n'aient pris le meilleur parti. Si mon semblable est dans l'indigence matérielle ou spirituelle , et qu'ayant les moyens de le soulager , je m'éloigne de lui , que lui servira que j'aie la foi et la charité dans le cœur ? L'on a imputé , en ce genre , à l'Eglise romaine , un tort qu'elle n'a pas ; elle ne dit point que la foi seule nous sauve , puisqu'au moins elle exige la pratique de ses sacremens et des vertus.



110. Si l'on veut trouver le vrai, en fait de principes naturels et des sciences auxquelles l'esprit humain, peut s'appliquer, il faut prendre absolument l'inverse de ce que les philosophes et les sçavans nous enseignent tous les jours : car il semble qu'ils aient pris à tâche de ne prêcher que le faux et l'erreur.



111. Les débris de la mort se multiplient tellement sur la terre, que la vie a peine à s'y faire jour. Elle devient cette terre comme les champs stériles et couverts de cailloux, où quelques brins d'herbes montrent par-ci par-là, leur cîme isolée, et se glissent entre les pierres qui les couvrent. Il en est de même de la vie morale et spirituelle : ainsi, au propre, comme au figuré, nous sommes réellement dans un désert et dans un sépulchre.



112. Le Seigneur nous dit par - tout dans l'Écriture - sainte, *appelez-moi*,

appelez - moi , et je vous exaucerai ;
 et cependant , quoique la condition qu'on
 nous impose soit si douce , quoiqu'on
 exige de nous si peu de chose , quoique
 d'un seul mot nous ayons le pouvoir
 d'être heureux , nous n'avons pas le cou-
 rage de le prononcer.



113. Respectons les fonctions des Prê-
 tres , et tâchons de nous approprier les
 vertus de ce qu'ils font ; mais n'atten-
 dons pas d'eux de vastes instructions , et
 ne nous reposons pas sur leur science ;
 enfin n'oublions pas que toute la religion
 est écrite sur l'homme , et que sans cela
 elle ne seroit pas indestructible.



114. La plupart des institutions de la
 religion , sont autant d'avantages que la
 bonté divine a accordés à l'homme ; la
 confession auriculaire porte ce caractère.
 Avant cela , l'homme confessoit ses pé-
 chés de cœur : il peut aujourd'hui les con-
 fesser de bouche ; plus , il multipliera les

organes de son humilité et de l'aveu de ses fautes , plus il s'avancera vers sa réconciliation.



115. Le culte n'est que la loi d'honorer un être. Les hommes ont tous un culte entr'eux , et malgré la multitude innombrable de leurs différens ordres , sociétés , états , corps , établissemens dans chacun de ces corps ou établissemens , le culte est un. Si la même société étoit universelle , tous les hommes n'auroient donc qu'un culte. Ainsi , la diversité des cultes temporels n'attaque point l'éternelle unité du culte qui est dû à Dieu ; elle ne prouve que l'ignorance et la corruption des hommes.



116. Comme il seroit inutile de prier pour tous les morts , il seroit déraisonnable de ne prier pour aucun. Il y a un intermède aux deux extrêmes , la condamnation et le salut ; et dans cet intermède , si l'on n'abolit pas la coulpe , on peut espérer d'en obtenir l'adoucisse-

ment. Voilà pourquoi on pria à Jérusalem pour les Machabées tués dans la bataille. Outre qu'on trouva sur eux des figures d'idoles, ils avoient à laver la tache du sang, cette tache qui empêcha David de bâtir une maison au Seigneur.



117. Plus l'homme se sera enfoncé dans la matière, plus sa séparation en sera lente. Ce sera l'inverse pour celui qui aura pris la marche opposée, et même cette séparation pourroit nous devenir imperceptible, si nous la faisons d'avance, et que nous y travaillions un peu tous les jours.



118. Si l'on faisoit attention avec quelle tranquillité et quel calme les hommes qui sont près de la nature, quittent la vie, on pourroit appercevoir de quelle manière toute l'espèce humaine l'auroit quittée, si nous fussions restés dans notre situation primitive.



119. Ce n'est point ce qui nous fait le plus

plus de plaisir, que nous devons chercher dans ce que nous écrivons , dans ce que nous lisons , ou dans ce que nous faisons ; mais ce qui peut être utile à notre propre régénération spirituelle et morale , ainsi qu'à celle de nos semblables, mais sur tout ce qui peut concourir à l'œuvre du grand Maître que nous sommes chargés tous de servir assiduellement sur la terre. Si nous ne sentons pas que ce soit un esprit aussi pur qui nous mène , arrêtons - nous : car tout ce que nous ferons , loin de tourner à notre profit , tournera à notre condamnation.



120. Les gens du monde et les ignorans trouvent extraordinaire qu'on ne leur jette pas à la tête les grandes vérités , prétendant que les bonnes choses ne doivent pas se cacher ; mais ils ne font pas attention qu'il y a des enfans pour le spirituel , comme pour le temporel , et qu'aux enfans il n'est pas d'usage de parler comme aux hommes faits , etc.

6

121. L'orgueil est comme le ver (solitaire :) on a beau le couper en morceaux, chacun de ces morceaux reprend la vie, et devient un nouveau ver. Le premier homme a enfanté le ver énorme dont tous les hommes de sa postérité ont pris chacun un morceau, et deviennent par-là semblables à leur père. Quel rang l'homme occupe-t-il donc sur la terre, puisqu'il n'est plus qu'un morceau de ver?

122. C'est souvent une erreur de croire que l'intelligence doive toujours précéder la pratique. C'est surtout dans l'ordre des choses vraies, que les abus de ce genre sont dangereux; et s'il est des cas où l'intelligence doive mener à la pratique, il en est mille autres où c'est la pratique qui doit mener à l'intelligence. L'usage des bonnes choses de l'Eglise est de ce nombre. Si l'on veut s'acharner à les comprendre, avant d'en approcher, il est probable qu'on n'en approchera jamais. Si au contraire, on essaye d'en approcher

avec simplicité et un desir vif et pur , il est probable qu'on en acquerra par un moyen quelconque le sentiment , et qu'on en goûtera la douceur.

123. L'Évangile nous fait assez entendre que plusieurs auront eu leur récompense en ce monde , et que par conséquent ils en auront peu à attendre dans l'autre. Cet arrêt qui paroît si juste et si peu cruel , quoiqu'il soit sévère , a plusieurs degrés qu'il est bon de ne pas confondre. Il est des hommes qui auront reçu ici-bas leur récompense toute entière ; d'autres qui n'en auront reçu que la moitié ; d'autres le quart , et ainsi de suite. C'est donc la mesure des récompenses reçues dans ce monde-ci , qui réglera celles qui nous seront refusées ou accordées dans l'autre. Et d'après cela , que l'on voye à quoi doivent s'attendre les riches et les heureux de la terre.

124. On peut , si l'on veut , s'occuper du

soin de recueillir les pensées des grands-hommes ; on peut se livrer à l'admiration qu'elles inspirent ; on peut s'élever avec Pindare , s'étonner avec Homère , s'attendrir avec Tibule et Virgile ; s'instruire avec Tacite , avec Aristote , avec Tertullien , avec tous les grands Ecrivains ecclésiastiques ; se former le goût avec les ouvrages de Racine et les critiques littéraires des bons Aristarques. Mais , quand on n'auroit aucune de ces ressources , il en est d'autres avec lesquelles on pourroit aisément s'en consoler , parce qu'elles les renferment généralement toutes : ce sont les *Livres saints* , et surtout la partie prophétique répandue presque dans toutes ces sublimes écritures ; on y trouvera des pensées beaucoup plus grandes que dans tous les auteurs que je viens de citer ; et , en outre , on y trouvera des pensées beaucoup plus vraies. St. Paul mettoit le don prophétique au-dessus de tous les dons. C'est que c'est , en effet , celui qui semble être l'âme de toutes les écritures ; et comme l'esprit pénètre tout et qu'il remplit tout , on est

sûr de trouver dans ces Livres divins une liaison secrète si intime , une correspondance si instructive et si lumineuse , qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que c'est un esprit un qui les a dictées. C'est l'eau qui imbibé toute la masse terrestre, qui circule alternativement dans toutes ses parties , et qui , malgré les espaces et les distances , offre par - tout le même caractère et les mêmes propriétés , qui sont de tout purifier , de tout rendre mobile et fluide , et par - là de tout animer , de tout vivifier , et de ramener tout à l'unité d'une communication et d'une union universelle.

125. On a beaucoup déclamé contre la doctrine et la philosophie du siècle , et moi-même je peux me compter au nombre de ses adversaires. Il falloit cependant peser avec soin les arrêts qu'on a portés contr'elle , de peur de les rendre trop rigoureux , et par conséquent injustes. Cette philosophie a plus attaqué les travers de l'esprit , que les vertus du

cœur. Elle s'est revoltée contre tout ce qui ne parloit pas assez clairement à l'intelligence, sans avoir d'abord pour objet d'attaquer les choses respectables; et si ces choses respectables se sont trouvées attaquées ensuite, c'est moins dans leur essence fondamentale, que dans les liaisons qu'elles avoient avec les objets de l'intelligence. S'il eût donc été possible de s'en tenir aux premiers pas que cette philosophie avoit faits; si l'homme eût eu la sagesse de prendre, dans cette rigueur de raisonnement philosophique, ce qui pouvoit être utile à la lumière de son esprit, pour le faire tourner ensuite au profit de sa foi, aussi bien qu'à celui de sa raison; peut-être faudroit-il remercier la philosophie d'avoir forcé par-là l'intelligence humaine, de tirer les hautes vérités des ténèbres où les instituteurs les avoient plongées. Mais il en est arrivé la même chose que de tout ce qui passe par la main des hommes. Le philosophe a commencé à voir l'erreur dans les accessoires. Le disciple allant toujours plus loin que son maître, n'a pas hésité à voir

l'erreur et dans les accessoires et dans le fond. Ceux qui sont venus après, ont poussé l'abus encore plus loin ; non-seulement ils ont vu l'erreur dans l'accessoire et dans le fond, mais ils l'ont vue dans la nature des êtres qu'on avoit regardés jusque-là comme indestructibles, immortels, éternels et divins : et voilà comment les secours qui pourroient nous soutenir dans notre marche, deviennent dans nos mains de funestes obstacles qui ne servent qu'à nous faire trébucher et à nous faire précipiter dans des abîmes. Plaignons donc les hommes d'avoir si mal usé de la philosophie, mais ne blâmons pas la philosophie elle-même, et convenons qu'elle pouvoit rendre des services à notre esprit, quoique le cœur pût à jamais se passer d'elle, en se nourrissant continuellement des vertus actives qui devroient être son aliment journalier.

126. Ce n'est pas dans le monde qu'il faut chercher des hommes qui sachent se mettre à la place des autres. Chacun y fait

son centre particulier, et ne voit que cela, parce qu'il s'y enfonce et s'y concentre sans cesse, au lieu d'en sortir. Voilà pourquoi c'est perdre son temps, que de parler raison à de tels êtres, puisque la raison a pour base primordiale, la charité, ou cette vertu par laquelle l'être sort toujours de lui-même pour se sacrifier au bonheur des autres. Cependant cet arrêt seroit trop rigoureux et trop injuste, s'il étoit universel et sans exception. Le monde renferme encore de bonnes âmes et des personnes assez vertueuses, pour se consacrer en entier à la bienfaisance et à la pratique de toutes les vertus; mais dans le vrai, peut-on regarder ces personnes comme étant des personnes du monde, selon le sens que ce mot porte avec lui-même? Et ne sont-ce pas plutôt des âmes qui ont échappé au monde, et qui s'y trouvent placées par état, par leur naissance et par plusieurs autres circonstances; comme on trouve tous les jours des diamans et des pierres précieuses parmi les substances terrestres les plus impures, les plus grossières, et avec

lesquelles ils n'ont aucune espèce de rapport ?



127. Quelques mères et quelques pères peu éclairés, craignent de nuire à leurs enfans en commençant leur éducation par le catéchisme ; mais ils partent du point où ils sont, et non pas du point où sont leurs enfans. Le catéchisme peut n'expliquer rien, mais il contient tout. Les obscurités et peut-être les incohérences qui s'y trouvent, ne choquent pas l'enfant qui n'est pas d'âge à les remarquer, et les bonnes choses qui s'y rencontrent, sèment en lui les germes du bien, de l'amour, de la sensibilité, de l'ordre, toutes facultés auxquelles l'âme est primitivement destinée. Le travail de l'intelligence est postérieur : aussi c'est quand elle est d'âge à remarquer les obscurités et les incohérences, et sur-tout quand elle est en état d'y remédier, que toutes ces choses se font sentir.



228. Les femmes par leur constitution,

par leur douceur , et par les soins charitables et de bienfaisance auxquels elles sont propres , démontrent bien qu'elles étoient destinées à un œuvre de miséricorde. Elles ne sont , il est vrai , ni Prêtres , ni ministres de la justice , ni guerriers ; mais elles semblent n'exister que pour fléchir la clémence de l'Être-suprême dont le Prêtre est censé prononcer les arrêts ; que pour adoucir la rigueur des sentences portées par la justice sur les coupables ; et que pour panser les plaies que les guerriers se font dans les combats, ou au moins pour joindre leurs soins délicats aux cruelles opérations et aux durs pansemens que ces plaies entraînent. L'homme paroît n'être que l'ange exterminateur de la Divinité : la femme en est l'ange de paix. Qu'elle ne se plaigne pas de son sort. Elle est le type de la plus belle faculté divine. Les facultés divines doivent se diviser ici-bas ; il n'y a que dans la Divinité même où elles ne forment qu'une unité parfaite et une harmonie où toutes les voix vivantes et mélodieuses ne se font jamais entendre que

pour former l'ensemble du plus mélodieux des concerts.



129. On ne devroit jamais, pour instruire les hommes, commencer par leur parler de l'Écriture sainte ; mais établir d'abord les bases positives sur lesquelles toute leur histoire est fondée. Quand ensuite ils trouveroient dans cette Ecriture un témoignage et une confirmation de ces bases, leur raison ne se révolteroît plus, comme elle le fait, contre ces importans et utiles témoignages. Il se feroit alors une heureuse alliance de la raison de l'homme avec les traditions saintes et religieuses ; mais il faut toujours que, dans ce respectable mariage, ce soit la nature ou la raison de l'homme qui soit l'époux, et l'Ecriture ne doit être que sa compagne, jusqu'à ce qu'il ait trouvé en elle les signes et les indices de cet époux universel, infiniment doux et puissant, dont à son tour il ne doit plus être que l'épouse et la compagne chérie et fidèle.



130. Le mariage interdit aux Prêtres , est sûrement un abus qui en engendre beaucoup d'autres ; et le mariage chaste sera toujours au-dessus du célibat qui ne l'est pas. Mais cependant il y a dans le célibat des Prêtres , une certaine sévérité de mœurs qui en impose et en contient plusieurs , et qui finit par leur donner , peut-être , la chasteté , quand ce ne seroit que par habitude. Or ce bien , quelque léger qu'il soit , sert peut-être aux yeux de Dieu , de moyen de compensation avec ce que la religion a perdu. Sa bonté est si grande , qu'il se contente quelquefois de la moindre chose , et sa sagesse est si prévoyante , qu'il laisse souvent agir en apparence les volontés et les opinions humaines , tandis que , dans le fond , il les emploie toujours pour l'avancement , ou pour la préservation de son œuvre.



131. On nous enseigne que les pauvres sont les membres de Jésus-Christ ; mais ils sont donc aussi nos propres membres ,

puisque tous les hommes ensemble ne font qu'un seul corps dont Jésus-Christ est le chef ou la tête. Or, quand un des membres de notre corps est affecté, ceux qui sont en bon état ne vont-ils pas à son secours, et n'emploient-ils pas tous leurs moyens et toutes leurs forces pour le soulager ? Tâchons donc de considérer les malheureux et les pauvres sous cet aspect, et soyons aussi empressés à soigner les maux et les besoins qui les tourmentent, que nous le sommes à guérir et à calmer les douleurs de quelques-uns des membres de notre propre corps matériel.



132. Comment douterait-on que l'orgueil n'ait été la source de tous les écarts de l'homme, quand on le voit porter ce vicieux penchant jusque dans ses funérailles et dans les titres pompeux dont il veut accompagner sa dépouille fétide et infecte ! N'est-ce pas une loi universelle que les choses retournent à leur principe, et finissent comme elles ont commencé ?

133. Quand on se laisse aller au sentiment pénible que nous occasionne le spectacle de l'état de l'humanité et celui de l'énormité du mal, je ne serois pas étonné qu'on en vînt à trouver, comme David, que le pain qu'on mange est comme de la cendre.



134. La mort ne doit se regarder que comme un relais dans notre voyage. Nous arrivons à ce relais avec des chevaux fatigués et usés, et nous y venons pour en prendre qui soient frais et en état de nous conduire plus loin; mais aussi il faut payer tout ce qu'on doit pour la course qui est faite, et jusqu'à ce que les comptes soient soldés, on ne vous met point en route pour la course suivante.



135. Notre croyance devroit être telle que nulle objection ne pût la faire broncher ni l'ébranler, et que nulle merveille ne pût la surprendre ni l'étonner.

136. L'Eglise a des époques diverses pour opérer sur nous divers effets dont nous avons besoin pour notre régénération. L'époque de l'avénement du Sauveur à la vie corporelle terrestre que l'Eglise célèbre à Noël, a pour objet de le faire renaître en nous, afin que nous renaissions avec lui ; et ceux qui s'unissent à l'Eglise dans ce saint temps par les prières et les pratiques de la religion, ne tardent pas à sentir la vérité de ce que j'expose ici.

137. Les gens du monde, en ne s'occupant que de ne point souffrir, et cherchant au contraire à se procurer toutes les jouissances des sens, ne font que reculer leur guérison. Ils fuient le remède, et parce que l'absence de ce remède laisse leurs plaies tranquilles, ils s'imaginent qu'ils se portent bien, et abusent ainsi la foible et crédule ignorance qui est assez malheureuse pour ajouter foi à leurs maximes, et pour s'y conformer à son tour.

138. Quelques-uns ont prétendu que , dans quelque'état de froideur où fut notre âme , nous pouvions toujours prier ; quelques autres ont prétendu , au contraire , qu'il y a des situations où nous ne pouvons pas prier du tout , et même où la prière ne nous est pas permise. Je crois qu'on se seroit entendu et mieux accordé , si l'on eût fait une différence entre la prière qui nous concerne et celle qui concerne nos semblables. Il est vrai que , dans quelque'état que nous nous trouvions , nous pouvons au moins essayer à nous rendre capables de prier pour nous-mêmes , et ces efforts sont toujours une espèce de prière. Mais quand il s'agit de prier pour les autres , et d'employer , soit le commandement , soit l'invocation , il est sûr qu'il est des cas où nous faisons bien de nous abstenir de la prière , jusqu'à qu'à ce que nous nous sentions en force pour la rendre efficace.

139. Si le verbe de Dieu et toutes ses
puissance
s

puissances ne sont pas en nous , comment le ferons nous respecter des autres êtres ? Comment pourrons-nous accomplir cette sainte destinée par laquelle nous devrions arracher les proies au démon , le précipiter dans ses abîmes ; guérir les maladies ; délivrer les âmes en peine , soit dans ce monde , soit dans l'autre ; maintenir l'ordre dans les éléments ; percer toutes les régions par la vue de notre esprit , et montrer , dans tout notre être , l'éclat resplendissant du feu divin qui nous anime et qui cherche à exercer par nous sa justice contre les pécheurs , sa mesure sur les désordres élémentaires , son amour pour les hommes de paix , et les dons de sa félicité suprême pour ceux qui , par leurs travaux et leur constance , ont mérité de s'approcher de lui ?



140. Oh ! comme notre fidèle ami est bon , serviable ! nous avons été précipités dans un abîme , il s'y est venu jeter après nous , pour voler à notre secours.

141. Quelle différence de notre amour pour ce fidèle guide , d'avec celui qu'il a pour nous ! Il est des êtres qui , pendant le cours d'une longue vie , ne lui ont peut-être pas donné un instant. Au contraire , il n'est pas un seul homme à qui , pendant toute la durée de la plus longue existence , cet ami tendre n'ait consacré tous ses instans. Quoique nous soyons constants dans notre indifférence pour lui , il l'est encore plus dans son active et ardente charité pour nous , et l'excès de son amour , pour les hommes , est cent fois plus incompréhensible encore que l'excès de leur insouciance et de leur froideur pour lui.



142. La tournure morale des écrivains de mon siècle , est l'astuce et l'adresse de dire des choses hardies et erronées qu'ils imaginent , et cela sans donner la moindre prise contr'eux dans l'expression. Ils semblent être en guerre continuelle avec la sagesse du Gouvernement qui doit veiller

sur les opinions ; ils n'y voyent qu'une tyrannie , qu'une inquisition , et cherchent sans cesse , comme font les esclaves , à éluder la loi , même à la violer , en ayant l'air de la respecter. C'est un peuple féroce et corrompu qui en public paroît adorer son Souverain , et qui dans son particulier l'assassine , et tel est l'abus des langues , de l'imprimerie , ou plutôt celui de l'esprit humain qui abuse de tout.

Quant à la tournure littéraire du commun des lecteurs , c'est la critique et la perspicacité à trouver des fautes. Presque toutes les productions finissent en dernière analyse , par ne laisser dans le creuset , que des matières fétides ou stériles. Quand est - ce que la marche de l'esprit humain se dirigera vers un but plus sage et plus salutaire ?



143. Les ministres de la vérité et de la religion devroient porter davantage l'esprit de leurs élèves vers le principe , au lieu de se livrer aux détails et aux discussions accessoires , qui ne font qu'em-

brouiller et engendrer le désordre. Ils devraient éclairer leur intelligence , en parlant à leur raison.



144. Il est des êtres parmi les hommes qui ont besoin de croire à tout , pour croire à quelque chose. Il en est d'autres qui , dès l'instant qu'ils croient à quelque chose , se regardent comme obligés de croire à tout. Heureux celui dont l'esprit est assez mesuré pour se tenir entre ces deux extrêmes !



145. Si la religion étoit une chose soumise à la dispute des hommes , ils auroient raison de faire toutes les questions captieuses qui les tourmentent à ce sujet ; on pourroit même la réduire en méthode et la professer comme les autres sciences. Mais elle est la science du cœur ; c'est le fruit de la bonne foi et de l'humilité ; c'est un sentiment intérieur contre lequel tous les raisonnemens viennent échouer , et qu'ils ne peuvent jamais donner. C'est

une carrière où l'on doit entrer avec un violent amour du vrai, et non point avec le desir d'ébranler la foi des autres et la sienne propre, en la voulant analyser. Qui dit foi, dit confiance : qui dit confiance, dit amour, espérance, tous sentimens plus vifs, plus satisfaisans pour nous, que ceux qu'occasionne l'évidence, en ce qu'à ces derniers l'on ne peut pas s'y refuser, et que le sentiment qu'on donne à l'évidence est indispensable, au lieu que le sentiment de la foi est libre et comme volontaire ; il sort de nous, l'autre y entre avec empire. On voit par là lequel des deux mérite notre estime.



146. Les mauvais philosophes se cachent par crainte pour eux-mêmes ; les bons se cachent par crainte pour la vérité.



147. Les doctrines spirituelles demandent des exclusions ; les doctrines divines s'adressent à tous les hommes. L'élection des Juifs étoit spirituelle, elle les sépara

des autres nations. L'élection chrétienne est divine, elle est publique, et embrasse tous les peuples de la terre; ceux qui participent à cette élection et qui veulent, malgré cela, y introduire des doctrines et des associations particulières, lui font un larcin.



148. L'Eglise est universelle, parce que la loi naturelle et les signes de la convention sont les mêmes pour tous les hommes. La tradition devoit l'être aussi, mais elle s'est généralement corrompue. Ces signes ont été regardés quelquefois comme les principes de l'écriture, et de là vient la variété infinie qui règne parmi le langage et parmi les opinions des hommes. L'Eglise mérite, en outre, le nom d'universelle, en ce que tous les lieux étoient propres à la célébration de ses mystères, que tous les hommes devenoient Prêtres par l'esprit, et que tout pouvoit servir aux sacrifices.



149. L'homme qui se sera mal conduit,

retombera dans un abîme de misère après sa mort , parce qu'il sera abandonné du seul principe qui peut le soutenir dans ses fautes , et lui donner de l'espérance , pendant que ses deux actions sont encore amies. L'homme de bien , au contraire , n'aura que du plaisir , parce qu'il sera dégagé du principe qui cherche sans cesse à le faire prévariquer.



150. La vie corporelle de l'homme peut se comparer à la vie du ver à soie. Dans l'enfance ils sont engourdis tous les deux , chacun dans leur matras particulier ; tous deux développent leur force à leur naissance ; tous deux , dans leur âge mûr , produisent les fruits de leur être , l'un la soie , l'autre la pensée ; tous deux s'ensévelissent après ce cours passager , et tous deux renaissent éclatans et légers , et s'élèvent dans la région des airs , pour y remplir chacun la destination qui leur est propre.



151. Dieu a créé des remèdes pour la

santé des corps , comme pour celle de l'âme. Le courage de l'homme demande qu'il fasse usage des uns et des autres. S'il prétend y réussir sans travail et sans employer les secours qui lui sont donnés pour cette fin , c'est une négligence qui peut le rendre très-coupable. Il a beau parer sa mollesse du nom de confiance en Dieu; Dieu à qui on ne cache rien , parce qu'il est au-dessus de tout , lit dans son cœur et le condamne. C'est en effet douter des voyes que Dieu a établies , c'est tenter si elles sont sûres , et si , sans elles , l'homme ne peut pas arriver au bien. Cette tentation a plongé nombre d'hommes dans les ténèbres.



152. La pièce d'or que les anciens mettoient dans la bouche des morts , pour passer la barque , et celle dont parlent les F. M. , est l'âme purifiée de tous ses vices.



153. La Divinité accorde souvent de longs jours à des hommes pécheurs , pour

leur laisser le temps d'expier leurs fautes par des tribulations, ou de les faire effacer par des actions vertueuses, souvent aussi pour purger le coupable par ces deux moyens à la fois; tant elle cherche à nous mettre en état d'arriver dans les sentiers qui mènent à son trône!



154. Exerçons-nous à prier, à gémir de nos fautes : nourrissons sans cesse au plus profond de nos cœurs, les remords qui nous sont destinés dans le pénible voyage de la vie, et supplions continuellement le maître de tout, de ne pas nous abandonner dans sa colère : c'est en cela que consiste la sagesse. Toutes les autres faveurs auxquelles on court en foule, n'en doivent être que l'accessoire et le rafraîchissement. Si nous méritons ces consolations, Dieu est plus puissant que tous les hommes ensemble ; il nous les donnera, sans même nous les laisser demander.



155. N'oublions jamais quelle est la

mère que nous avons ; que la terre nous la représente ; et ne cherchons qu'à nous désaltérer à son lait comme des enfans.



156. J'ai dit-il y a long-temps, qu'il falloit se tenir sur ses gardes le lendemain d'un heureux jour. Je peux dire , avec autant de vérité , que nous pouvons compter sur des consolations le lendemain d'un mauvais jour. Ce principe est fondé sur la loi des alternatives.



157. Quelquefois Dieu prépare secrètement pour nous une chose qui peut nous être utile et même agréable , et au moment où elle va arriver , il nous en inspire le desir et l'envie de la lui demander , afin de nous donner l'occasion de penser qu'il l'accorde à nos prières , et de faire filtrer en nous quelque sentiment de sa bonté , de sa complaisance et de son amour pour nous.



158. Après avoir été délivré , il faut

encore le temps de se corriger et de se purifier : Voilà pourquoi , en cessant d'être damné , on n'est pas sauvé pour cela. Voilà pourquoi il y a deux jugemens dans l'apocalypse.

159. Il y a des chefs réparateurs qui , après avoir conduit l'âme au lieu de son repos , redescendent pour servir d'intellects et de guides à d'autres hommes. Si Dieu les paye de leurs travaux , qu'ont-ils à se plaindre qu'il les fasse servir au salut des autres ?

160. Un des grands secrets de la sagesse qui n'est autre chose que la charité , ce seroit , quand on est dans une situation à faite ce qui doit déplaire à un autre , de ne jamais s'y déterminer sans s'être assuré auparavant des moyens de guérir la plaie qu'on va faire. C'est ainsi que se conduit un chirurgien prudent : c'est ainsi que se conduit l'amour suprême pour notre misérable postérité : c'est ainsi qu'il accompagne et suit toujours la justice

qu'il est forcé d'exercer. Si nous savions l'imiter dans notre conduite, nous guéririons tous nos semblables, au lieu que nous ne faisons presque jamais que les blesser.

161. Quand nous avons le bonheur de nous christianiser un instant, nous voyons sur le champ se développer devant nous, un tableau de notre vie plus ou moins étendu, selon que nous sommes plus ou moins frappés par ce principe de toute lumière. Nous voyons à découvert nos défauts, nos torts, et les reproches que nous avons à nous faire. A mesure que nous nous approchons de ce miroir vivant, le tableau de nos infirmités s'étend devant nous, tandis qu'auparavant nous nous croyions intacts et saints, parce que nous ne voyions pas nos maux. Comment douter donc que, quand ce flambeau déploiera toute sa clarté, que, quand à la fin des temps, toutes les âmes dégagées des illusions qui les abusent, seront exposées au foyer de l'universelle lumière, comment douter, dis-je, que le tableau

de la vie de l'homme ne soit pour lui une source effrayante de douleurs et d'amertumes ? Heureux celui qui instruit par cet avertissement , aura le bon esprit de se tenir sur ses gardes !

162. L'homme mondain ne voit dans l'adultère , que les torts qu'il peut faire à la fortune des enfans légitimes ; il oublie même la mésintelligence des époux qu'il peut produire , parce qu'il est accoutumé à les voir fort peu d'accord. Il finit par se croire juste et honnête , quand il viole la nature pour ménager les conventions secondaires des possessions temporelles. D'un autre côté l'observateur se dit : s'il y avoit du mal dans l'union des sexes , on employeroit l'exorcisme dans les cérémonies du mariage. Mais l'homme éclairé respecte le mariage , comme *une chose sainte* ; et si l'on n'emploie pas l'exorcisme dans les cérémonies du mariage , on y emploie quelque chose de semblable dans les eaux lustrales et dans les bénédictions. D'ailleurs , on sait

l'histoire de Tobie et de Sara. Le mariage est une chose si sainte , que c'est à Dieu et à ses ministres à en former le lien. Aussi , les communions où les ministres ne sont qu'assistans et témoins , n'ont-elles dans le vrai que la figure du mariage , n'ayant point le mariage sacramentel. On n'y marie point les époux ; on y déclare seulement qu'ils se marient , et le ministre ne fait que la fonction du notaire , parce que cet acte n'est considéré que comme un acte civil.

(Dans l'ancienne loi , ce n'étoit point les hommes qui se marioient ; on les marioit , et c'est ainsi que cela devroit toujours être.)

162. Comment les gens du monde seroient-ils sans foiblesse et sans vices , en ne songeant qu'au néant et à la brutalité des sens , tandis que ceux qui desirent vivement la sagesse , ont mille peines à l'obtenir , et qu'elle les abandonne , pour peu qu'ils ralentissent leurs efforts ? Aussi le monde n'est-il sensible qu'aux actes du tourbillon temporel , parce qu'il n'en

connoît pas d'autres. Ce n'est que dans l'ombre, l'étude, l'humilité et la patience, que l'homme peut trouver sa force et sa vertu.



163. De ce que Dieu est immuable, plusieurs en concluent que les prières ne peuvent pas le fléchir, quand il a formé un décret. Cette idée est capable de jeter dans le plus affreux désespoir, en ce que malgré que nous fassions tous nos efforts pour nous maintenir dans la vertu, nous ne pouvons obtenir grace devant Dieu, s'il a résolu notre perte. Heureusement qu'elle est fausse, car Dieu ne fait des décrets que pour le bonheur des êtres; et c'est nous-seuls qui provoquons sa vengeance: aussi la pouvons-nous toujours arrêter dans ce monde. Si l'on n'ose pas dire que la chose n'est pas toujours impossible dans l'autre, au moins rejetons cette impossibilité sus les crimes et sur l'iniquité qui s'est perdue elle-même, et non sur des décrets volontaires de Dieu. Car, d'après notre manière de sentir dans la région actuelle, cette pein-

ture de la justice nous paroîtroit bien terrible. En attendant que nous ayons la manière de sentir qui nous sera donnée dans une autre région , tâchons , dans celle-ci , d'avoir une assez grande idée de la justice de Dieu , pour nous maintenir dans l'amour du bien ; mais ne la portons point cette idée assez loin , pour que la peur nous jette dans le désespoir , et l'indignation dans le murmure.



164. Pourquoi les auteurs sacrés qui ont écrit à des distances et à des temps si éloignés , ont-ils dit tous la même chose , tandis que les auteurs profanes les plus contemporains , sont sans cesse en dispute entr'eux , et presque aussi peu d'accord avec eux-mêmes ? Il me semble que cette différence auroit mérité d'être apperçue.



165. Les bibliothèques sont pour l'esprit de l'homme , ce que les apothicaireries sont pour son corps. Les unes et les autres sont des preuves de ses infirmités.

mités. Elles servent quelquefois à mitiger ses maux , plus souvent à les augmenter jusqu'à la mort , rarement à les guérir , et jamais à le rendre invulnérable. C'est dans lui-seul qu'il peut trouver sa santé et son immortalité ; il ne doit user de tous ces remèdes qu'avec précaution et beaucoup de réserve et de choix , n'oubliant jamais que , s'ils lui sont quelquefois utiles , il n'y a pas un moment de sa vie où il ne puisse s'en passer.



166. PLEURONS , pleurons sur notre situation ici-bas ; rien ne résistera à nos larmes et à une prière soutenue et persévérante. Mais , avant tout , oublions-nous dans tous les genres possibles , pour n'avoir en vue que notre œuvre , notre purification , notre réconciliation , notre expiation et l'acquisition d'une sagesse simple , humble , propre à tout , et toujours prête à se sacrifier. N'oublions pas , dis-je , que puisque l'Être par excellence s'est donné tout entier pour nous , (en paroissant sous les trois nombres 1. 4. 3.)

il faut aussi que nous nous donnions pour lui, et que nous nous mettions tous entiers sous son égide. Car la moindre partie de nous-mêmes que nous soustrayons à son pouvoir et à son amour, tombe dans l'instant en mortification. N'oublions pas enfin, que le tout qu'on a donné pour nous, est infiniment au-dessus de celui que nous pouvons donner, puisque l'un est le principe, et que l'autre n'en est que le fruit et la production. Voilà comment la pieuse humilité doit nous conduire à la prière; alors la prière nous conduira à la paix de l'âme, tandis que l'étude toute seule ne nous meneroit qu'à la science, et que la science nous meneroit à l'orgueil et au trouble qui l'accompagne.

167. Le culte est la voie ou le moyen de satisfaire nos besoins. Ainsi, de même que dans mes besoins corporels, je périrois d'inanition, si je n'allongeois pas la main pour prendre de la nourriture, de même mon esprit doit se mettre en mouvement pour aller chercher la science :

car , dans ces deux classes , les loix de réaction sont indispensables , et elles ont chacun leur aliment analogue.



168. Les instituteurs de la vérité et de la religion ont trop peu distingué les deux substances qui nous composent. Ils ont trop assimilé la matière à l'esprit , ou plutôt ils n'ont fait qu'une seule chose de ces deux , en spiritualisant la matière. Les philosophes que cette doctrine a repoussés , ont donné dans l'excès contraire ; la justesse de leur jugement avoit été choquée par cette confusion révoltante , et elle ne l'a pas été par une doctrine plus révoltante encore , par laquelle ils matérialisent l'esprit. (Ce sont les P. qui ont engendré les Phes ; et les Phes. qui engendrent le néant et la mort.)



169. J'aime à voir une opinion répandue chez les Chinois , qu'il falloit que leurs musiciens eussent des mœurs pures et le goût de la sagesse , pour tirer des

sons réguliers et parfaits de leurs instrumens de musique ; (il devrait en être de même des Poètes : car la véritable poésie est une musique. Aussi représente - t - on Apollon avec une lyre.)



170. Ceux qui se bornent à se complaire dans les lumières qu'ils reçoivent par l'instruction de leurs semblables , ou par l'insinuation naturelle , sont comme une terre qui se glorifieroit de la semence qu'on auroit jetée sur sa surface où elle seroit encore étendue et exposée aux yeux. Si le cœur ne s'entr'ouvre pour recevoir cette semence et la couvrir par une douce chaleur , rien ne lève ; et avec les semences les plus abondantes, la terre demeure inculte et stérile comme un désert.



173. Ils ne veulent entendre parler que de la loi naturelle , et moi aussi ; mais non pas de la loi naturelle des bêtes : car il y a une loi naturelle pour l'intellectuel , et c'est la seule qui se compte.



174. Il n'y a que les esprits vuides qui s'occupent de leur corps. Les esprits pleins ont d'autres jouissances et d'autres occupations.



175. On a souvent disputé sur la place de l'âme ; on l'a placée tantôt dans la tête, tantôt dans le cœur, et quelques-uns dans le plexus solaire. Si l'âme étoit une particule organique et matérielle , on auroit raison de lui chercher une place , parce qu'elle en pourroit occuper une. Mais si c'est un être métaphysique , comment lui fixer un local physique ? Il n'y a que ses facultés qui paroissent avoir un siège déterminé , tel que la tête pour les opérations de la pensée , de la méditation et du jugement ; et le cœur pour les affections et les sentimens de tout genre. Quant à l'âme elle - même , sa nature étant au-dessus du temps et de l'espace , ses rapports et son poste dans l'espace sont incalculables.



176. Il n'est que trop vrai que l'ignorance des Prêtres a affoibli infiniment la foi dans leurs cérémonies saintes et dans tous les secours que nous pouvons attendre du Messias ; mais humilions un peu plus notre orgueil ; apportons à ces cérémonies toutes les dispositions dont nous sommes capables , et ne nous mêlons pas de juger la puissance des Ministres. La parole est immuable , et quelque peu de lumière qu'ait le Prêtre , la chose sainte sera toujours profitable à celui qui s'y unit avec crainte , confiance , respect et humilité.



177. La vérité étant la bonté et l'amour même , ne peut rien détruire de ce qu'elle produit : aussi elle ne fait que punir les êtres , et ne les anéantit point ; ou plutôt la loi même de sa justice et leur nature libre les assujettit de droit aux suites nécessaires de leurs égaremens.



178. La matière ne peut se ressouvenir

de rien de spirituel, parce qu'elle n'est pas susceptible d'en recevoir l'impression. Combien donc sont éloignés du vrai ceux qui ont avancé que la matière pouvoit enfanter des pensées, puisqu'elle ne peut pas même en recevoir !



179. La mort et les maux mettent l'homme sous la main de la justice de Dieu : voilà pourquoi les mânes et les malheureux sont respectables.



180. Nous sommes si incertains, si flottans ici-bas ; nos idées y sont si variables ; nous ressemblons si peu à nous-mêmes dans les différens périodes de notre vie, que nous aurions besoin de dater nos opinions, et de nous dire : c'est tel jour que je pensai ainsi ; cette précaution nous rendroit plus réservés dans nos systèmes et moins tranchans dans nos décisions.



181. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus grand dans le monde, qu'un homme

qui s'humilie devant Dieu , et qui lui rend dignement l'hommage intérieur et vivant qui lui est dû ? Pourquoi l'homme est-il assez malheureux pour ne pas se livrer exclusivement à cette délicieuse occupation ?



182. La loi de l'esprit et du feu est de monter : la loi de la matière et des corps est de descendre. Voilà pourquoi , dès le moment de leur existence , les êtres corporels et les êtres corporisés matériellement , tendent à leur fin et à leur réintégration , chacun dans leur classe.

et



183. Il n'y a que ceux qui craignent et qui ont peu de quoi souffrir des pertes , qui critiquent et qui méprisent. Voilà pourquoi la vraie douceur philosophique porte à plaindre les ignorans et les méchans , et jamais à les molester ni à les blâmer. Ce n'est pas-là ce que les philosophes du jour appellent la tolérance ; cette tolérance de leur part n'est que de l'insouciance sur les objets qu'ils dédai-

gnent , mais ne les préserve nullement ni de l'aigreur , ni même du fanatisme contre ce qui peut gêner un peu leur système favori.



184. L'usage des sacrifices est venu de ce que Dieu laisse encore aux hommes les moyens de se rapprocher de lui , parce qu'en lui offrant la vie des êtres réguliers et purs , et s'unissant eux-mêmes à cette pureté , la vertu divine pouvoit s'étendre par cet intermède jusques sur le sacrificateur. Car , dès-que la victime étoit régulière , elle étoit , sans doute , plus qu'une autre relative aux vertus de la régularité même. Jugeons delà quels secours les hommes peuvent attendre , en s'unissant à la vraie victime. Jugeons encore de l'abomination des sacrifices humains , puisque l'homme étant un être dégénéré , n'offre plus sa relation parfaite avec sa source , et devient par conséquent une victime inutile , tant que sa faculté supérieure ne jouit pas de la pureté qui appartient à sa nature.

185. Quand l'homme est un peu avancé, il n'a presque plus autre chose à faire qu'à demander pour les autres : car il n'a plus, pour ainsi-dire, à pleurer sur lui. Aussi, supposé que le temps fût divisé en trois parties, il n'en auroit qu'une pour lui, les deux autres seroient pour ses frères. C'est comme dans les deux belles saisons de l'année, qui n'ont chacune qu'un mois équinoxial.



186. C'est un malheur que de recevoir des injustices ; mais il n'est pas comparable à celui d'en faire, et il viendra un moment où les mal-honnêtes gens voudroient bien pouvoir rendre ce qu'ils ont retenu, et avoir subi eux-mêmes les injustices qu'ils auront faites.



187. Pour les hommes ordinaires, la vie est composée de deux jours. Dans le premier ils croient à tout, dans le second, à rien. Pour les autres hommes la vie n'a

pas , en effet , plus de deux jours ; mais ce qui les rend différens des hommes ordinaires , c'est que dans le premier de ces jours , ils ne croient qu'aux illusions , c'est-à-dire à rien , au lieu que dans le second , ils croient à tout , puisqu'ils croient à la vérité.



188. Les joies que les hommes se procurent par leurs passions et les spéculations fausses , sont généralement suivies de contrariétés et d'angoisses , parce que la justice qui gouverne tout , veut qu'il y ait par-tout compensation. Au contraire , les tribulations que cette justice nous envoie pour épreuves , se terminent toujours par des félicités qui font compensation dans l'ordre inverse : cela complète les termes de la grande proportion universelle , et nous fait voir quelle est l'immense compensation qui nous attend après les angoisses de cette vie , si nous savons les soutenir , et ne pas perdre de vue ce dernier extrême de la grande règle de trois qui mesure tout.

189. On a souvent reconnu l'utilité du sang appliqué à l'extérieur , comme tirant au-dehors toute la corruption : au contraire , pris à l'intérieur , il augmente encore cette corruption. Ceci nous explique combien , depuis la grande maladie du genre humain , l'effusion du sang étoit nécessaire , combien celle du sang du Réparateur fut utile , et en même temps pourquoi ses paroles étoient esprit et vie , quand il disoit de manger sa chair et de boire son sang.

190. Combien les savans ont babutié sur le culte , sur les idées innées ou non-innées , et sur les causes des révolutions physiques dont notre globe offre des traces ! Hélas ! comment auroient-ils fait pour y connoître quelque chose pareux-mêmes ! Mais , s'ils n'y connoissoient rien , pourquoi s'obstinoient-ils à nous en parler si dogmatiquement ?

191. En simplifiant tout , le Répara-

teur a rendu pur l'impur. C'est par-là qu'il rend l'homme impassible à ses ennemis.



192. L'homme étoit destiné à être le centre d'une cour, comme les Rois, et à attacher sur lui les vertus et dignités dont les hommes temporels s'établissent de frivoles marques, et dont les sauvages les plus ignorans offrent des indices par les stigmates d'animaux, d'astres et d'autres figures qu'ils se gravent douloureusement sur la peau.



193. Pour notre avancement personnel dans la vertu et la vérité, il suffit d'une seule qualité qui est l'amour; pour y faire avancer nos semblables, il en faut deux, l'amour et l'intelligence; pour accomplir l'œuvre de l'homme, il en faut trois, l'amour, l'intelligence et l'action. Mais l'amour est toujours la base et le foyer principal.



194. Le Stoïcien ne songeant qu'à lui

et à son repos, ne cherche que son propre bonheur, et encore il ne le cherche qu'en lui, et s'occupe aussi peu de le chercher dans les autres, que de leur en procurer. Il ne cherche point à éviter les coups du destin, il en sent l'impossibilité, parce qu'il ne peut pas les prévoir; il n'essaye pas beaucoup non plus de se garder des maux que les autres hommes lui peuvent faire, les réduisant presque dans la classe des brutes; il ne s'avilit pas au point de croire pouvoir en être offensé. L'orgueil paroît être son guide, et l'insensibilité son objet: ces deux vices ne sont pas les élémens du vrai bonheur.

Celui qui suit une morale plus saine, le vrai philosophe ne veut point d'un bonheur qu'il ne peut goûter qu'aux dépens de ses semblables. Si la première loi qui est prescrite à l'homme, est d'aimer la justice et la vérité, l'homme juste et généreux, bien loin de désirer des bornes plus étroites à cette loi, ne cherche qu'à les étendre; il est vivement frappé des préceptes qu'elle renferme; il sent

que l'esprit de cette loi est qu'il aide ses semblables de ses secours et de ses lumières. Pénétré de cette vérité, il est toujours dans la crainte de ne pas remplir aussi parfaitement qu'il le devrait un précepte aussi équitable; et par un attachement inviolable à son devoir, il est toujours prêt à s'oublier soi-même pour se consacrer tout entier à l'utilité du genre humain. Le Stoïcien veut n'être heureux que par soi et pour soi; l'homme de vérité ne l'est que par les autres et pour les autres.



195. Du mal résulte heureusement le bien. La multitude innombrable des livres causera un jour tant d'embarras pour en acquérir la connoissance, que dans cette confusion la plupart des hommes se dégoûteront de la lecture, et prendront alors forcément la résolution de chercher ailleurs que dans les livres.



196. Pascal, de tous ceux qui n'ont pas eu le mot de l'énigme de la religion, est

celui qui a été le plus loin ; mais n'ayant pas toujours la clef pour discerner le vrai d'avec le faux , il s'est épuisé à tout défendre. Les ennemis de la religion sont tombés dans l'excès contraire. Freret , Bolin-Brooke et tous leurs échos , concentrés , par leurs frivoles études , dans une région très-inférieure , ont composé avec les esprits bornés qu'ils connoissoient , l'écorce des objets qu'ils ne connoissoient pas , et n'y trouvant que des contrastes bizarres et révoltans , ils ont commencé par détruire et nier tout ce qui étoit hors de leur enceinte , et ont fini par le détruire dans l'esprit des foibles qui les ont écoutés. Mais si ces audacieux et ignorans Législateurs avoient pu étendre leur vue jusqu'à la région d'où leur venoient ces emblèmes confus en apparence , ils en eussent vu le sens et la liaison. A ce défaut , ils ont vu et combattu dans ces objets des vices qui n'y existoient pas , et ont fait à leur tour la guerre à des chimères. O hommes ! ce n'est point à l'homme à vous éclairer ; mais c'est à lui de faire en sorte que vous ne l'obscurcissiez pas.

197. Mandrin étoit un brigand moins funeste , que ne le sont les philosophes pris dans le sens moderne. Les maux qu'il a faits se bornent à lui et à quelques individus qu'il a maltraités dans leur fortune et dans leur personne. Ceux qu'ont faits les philosophes, ont pénétré jusqu'au germe de la vie intégrale de l'espèce humaine , et ne s'éteindront qu'avec les générations.



198. Plus le tems avance , plus le nombre des vertus suprêmes se multiplie dans l'univers , parce que le grand choc étant réservé pour la fin des tems , les êtres auront besoin de plus grands secours pour soutenir ce choc final. Il en est de même de l'homme individuel ; à mesure que les momens de sa vie s'écoulent , il devrait voir accumuler sur lui les dons supérieurs qui sont censés être autant d'appuis et de forces qu'il doit ramasser pour son dernier instant.



200. On dit dans le monde qu'il faut

hurler avec les loups : à la bonne heure ! mais en s'habituant à hurler avec eux , ne finit-on pas comme eux par mordre et par dévorer ?

201. Plus les diverses traditions des peuples annoncent entr'elles d'analogie , plus elles prouvent la nécessité d'un tronc qui leur soit commun. Les traditions juives semblent être ce tronc général. Les branches de ce grand arbre se sont répandues dans le midi , où elles ont engendré mille espèces d'idolâtries ; dans l'orient où les monumens des sciences se sont conservés visiblement , et où , par conséquent , il y a eu moins d'idolâtrie. Les fruits sont tombés dans l'occident , comme au pied de l'arbre , quand ils ont été mûrs. La racine est toujours restée en Asie , et c'est delà que , semblable à un grand fleuve , cette source a distribué ses eaux sur toute la terre , afin que tous les êtres vinssent s'y abreuver.

202. De tous les états de la société , il

n'en est que deux où l'on puisse faire le bien pur et sans s'exposer à des plaintes légitimes, et, comme tels, ils sont les seuls qui conviennent aux cœurs vraiment chrétiens et religieux ; c'est l'état d'Evêque et celui de médecin. L'un peut traiter les âmes d'une manière utile, sans être surveillé par des supérieurs fanatiques et ignorans ; l'autre peut traiter les corps et les guérir sans nuire à qui que ce soit. Un juge qui condamne un coupable ; un militaire qui extermine les ennemis de l'Etat, font le bien sans doute ; mais ce n'est pas le bien pur, puisqu'ils ne peuvent le faire que par des meurtres ; aussi ne sont-ils que les ministres de la justice et de la fureur, tandis que le médecin et l'Evêque sont les ministres de la miséricorde et de l'amour. Les Rois même me paroissent avoir un état moins parfait, puisqu'ils sont obligés d'être encore plus souvent les ministres de la sévérité que de la douceur.

corps pour maintenir l'ordre pendant son passage ; mais elle ne doit point sympathiser avec la matière qui est le vice et l'abus du corporel. Les ordinations disposent le corporel à recevoir les impressions salutaires de l'âme et de l'esprit ; mais elles combattent le matériel au lieu de le favoriser.



204. Les patriarches et les autres vieillards hébreux , employés au ministère des choses saintes , conservoient la netteté de leurs idées , toute la présence de leur esprit et même la santé et l'harmonie de leur enveloppe matérielle , jusqu'au dernier terme de leur âge , c'est-à-dire , quoique leur corps , en quelque façon , ne fût déjà plus.



205. Ne croyons pas que les joies de l'âme ne soient qu'une chimère , et que ces biens que nous lui acquérons dès cette vie , soient en pure perte. L'âme ne change point de nature en quittant ce corps mortel. Si elle s'est livrée au mal , elle en reçoit la punition en s'y plongeant davan-

tage. Si elle a aimé le bien , et qu'elle ait éprouvé quelquefois les délices secrettes que donne la vertu , elle les goûtera avec encore plus de sensibilité. Elle sent ici-bas des ravissemens causés par la contemplation des choses qui sont au-dessus d'elle. Il lui semble que rien sur la terre ne peut lui causer le même plaisir ; il lui semble même que les plaisirs terrestres n'existent pas. Elle peut s'attendre aux mêmes transports dans la région supérieure : bien plus elle peut compter sur des joies sans mesure et sur des délices sans interruption , quand cette crasse matérielle ne souillera plus sa pureté. S'il est ainsi , ne négligeons pas la vie : plus nous aurons soin de notre âme ici , mieux nous nous en trouverons ailleurs.



206. Quelque sublime que soit un génie , même dans les choses de l'esprit , il ne pourra se soutenir qu'autant qu'il se fondera sur la piété.



207. Quelle douceur ! quelle divine

charité dans l'administration des faveurs de l'Eglise ! Les organes mortels dont elle se sert, pécheurs comme nous , sont élevés cependant par leur caractère , jusqu'au rang de ces agents privilégiés , dont toute l'occupation est d'intercéder la miséricorde suprême , de la fléchir par leurs prières , et d'offrir leurs larmes pour obtenir non-seulement le pardon de nos iniquités , mais sur-tout l'abolition et la destruction de cette racine de péché semée en nous depuis le crime , et qui y végète si cruellement pendant tous les jours de notre vie. J'avoue que j'ai été frappé de respect et pénétré d'un grand attendrissement , de voir les confesseurs , après avoir rempli leur ministère auprès des pénitens , se prosterner aux pieds des autels et supplier le Dieu des âmes en faveur des malheureux infirmes qu'ils viennent de guérir et d'absoudre ; enfin de les voir se mettre à la place du pécheur lui-même , et l'aider par leurs gémissemens à faire rentrer la vie dans ses plaies et dans ses blessures. Une pareille religion peut avoir vu naître des abus dans

son sein , et de la part de ses ministres mêmes ; mais à coup sûr , elle est la véritable , et les égaremens de ses ministres ne feront jamais rien sur un esprit raisonnable. Car , s'il leur est donné de pouvoir être ici-bas les représentans et les coopérans des agens supérieurs , et d'être plus qu'hommes dans des instans , en faveur de nous autres malheureux prévaricateurs , pourquoi exigerions-nous qu'il leur fût impossible non-seulement d'être hommes comme le vulgaire , mais quelquefois même d'être moins qu'hommes , en se laissant aller aux dépravations des êtres les plus iniques ? Rien n'est fixe ici-bas , et nous pouvons passer si aisément d'un extrême à l'autre , que nous ne devons pas nous étonner des variations dont notre nature peut offrir l'exemple.



208. Il ne faut pas entreprendre de convertir les philosophes , ce seroit probablement du temps perdu ; mais on peut au moins les mettre hors d'état de nuire aux bonnes âmes. C'est ainsi que les états

politiques ne cherchent pas , par leurs loix et leur police , à faire de bons sujets , des brigands et des voleurs de grand chemin ; mais ils cherchent , en leur mettant les fers aux pieds et aux mains , à protéger la sûreté de la société.

S T A N C E S

S U R

L' O R I G I N E

E T

LA D E S T I N A T I O N

D E

L' H O M M E .

Hæ tibi erunt artes.

Enéide , Liv. VI.

STANCES

SUR

L'ORIGINE

ET

LA DESTINATION

DE L'HOMME.

I.

FLAMBEAU surnaturel qui viens de m'apparoître,
Par toi s'explique enfin l'énigme de mon être.
C'est peu que ta chaleur te montre à mon esprit
Comme un torrent de feu qui jamais ne tarit;
Je lis à la splendeur de ce feu qui m'éclaire,
Que je suis émané de sa propre lumière;
Que des célestes lieux citoyen immortel,
Mes jours sont la vapeur du jour de l'Éternel.

2.

Que tout cède à l'éclat que mon titre m'imprime!
Rien ne peut éclipser le rayon qui m'anime;
Et vouloir attenter à sa sublimité,

C'est faire outrage, même à la Divinité.
J'en atteste ces droits dont la vérité sainte
Dans l'homme incorporel voulut graver l'em-
preinte,
Lorsqu'elle le fit naître au sein de ses *vertus*.
J'en atteste ces mots dans son temple entendus :

3.

- Symbole radieux de ma toute - puissance ,
- Homme, que j'ai formé de ma plus pure essence,
- Connois la majesté de ton élection .
- Si je verse sur toi ma secrète onction ,
- C'est pour te conférer l'important ministère
- D'exercer la justice en mon nom sur la terre ;
- De porter ma lumière où domine l'erreur ,
- Et d'exprimer par-tout des traits de ma grandeur. »

4.

Éléments enchaînés dans vos actes serviles,
Suivez aveuglément vos aveugles mobiles ,
Vous ne partagez point les fonctions des Dieux.
L'homme ici jouit seul de ce droit glorieux
D'être administrateur de la sagesse même,
D'attirer les regards de ce soleil suprême
Dont la clarté perçant l'immensité des airs,
Vient signaler dans l'homme un Dieu pour l'univers.

5.

L'homme ou Dieu ! vérité ! n'est-ce pas un prestige ?
Comment ! l'homme , ce Dieu , cet étonnant prodige
Languiroit dans l'opprobre et la débilité !

Un pouvoir ennemi de son autorité
 Sauroit lui dérober , dans l'enceinte éthérée ,
 Les sons harmonieux de la lyre sacrée !
 Et le tenant captif dans la borne des sens ,
 L'empêcheroit d'atteindre à ces divins accens !

6.

« Autrefois établi sur tout ce qui respire ,
 » Il dictoit , sous mes yeux , la paix à son empire :
 » Aujourd'hui subjugué par ses anciens sujets ,
 » C'est à lui de venir leur demander la paix.
 » Autrefois il puisoit au fleuve salubre
 » Qui sourçoit à ma voix pour féconder la terre ;
 » Aujourd'hui , quand il songe à la fertiliser ,
 » Ce n'est qu'avec des pleurs qu'il la peut arroser.

7.

» A nul autre qu'à lui n'impute son supplice ;
 » C'est lui qui provoqua les coups de ma justice :
 » C'est lui qui , renonçant à régner par ma loi ,
 » Invoqua le *mensonge* , et s'arma contre moi.
 » Trompé dans un espoir qu'il fonda sur un crime ,
 » Le Prêtre de l'idole en devint la victime ;
 » Et la mort , ce seul fruit du culte des faux Dieux :
 » Fut le prix de l'encens qu'il brûla devant eux. »

8.

Éternel , les humains faits tous à ton image ,
 Auroient-ils pour jamais dégradé ton ouvrage ?
 Tes enfans seroient-ils à ce point corrompus ,
 Que ne pouvant renaitre au nom de tes *vertus* ,

Ils eussent aboli ton plus saint caractère ,
Ton plus beau droit, celui d'être appelé leur père?
Et verroient -ils tomber dans la caducité
Un nom qui leur transmet ton immortalité ?

9.

J'appris, quand j'habitois dans ta gloire ineffable,
Que ton amour, comme elle, étoit inaltérable,
Et qu'il ne savoit point limiter ses bienfaits ;
Dieu saint, viens confirmer ces antiques décrets ;
A tes premiers présens joins des faveurs nouvelles
Qui m'enseignent encor à marcher sous tes ailes,
Et m'aident à remplir ce superbe destin
Qui distinguoit mon être en sortant de ton sein.

10.

« Si le feu des volcans comprimé dans ses gouffres
» Par les rocs, les torrens, les métaux et les soufres,
» S'irrite, les embrâse, et les dissout, pourquoi
» Ne sais-tu pas saisir cette parlante loi ?
» Homme timide, oppose une vigueur constante
» A ces fers si gênans dont le poids te tourmente :
» Tu pourras diviser leurs mortels élémens,
» Et laisser loin de toi leurs grossiers sédimens.

11.

» Quand l'éclair imposant, précurseur du tonnerre,
» S'allume, et que soudain enflammant l'atmosphère,
» Il annonce son maître aux régions de l'air ;
» Cette œuvre c'est la tienne, et ce rapide éclair,
» C'est toi que j'ai lancé du haut de l'empirée ;

- » C'est toi qui, du sommet de la voûte azurée ,
- » Viens, comme un trait, frapper sur les terrestres
» lieux ,
- » Et dois du même choc rejaillir jusqu'aux cieux.

12.

- » L'homme est le sens réel de tous les phénomènes.
- » Leur doctrine est sans art ; loin des disputes vaines ,
- » La nature par-tout professe en action ;
- » L'astre du jour te peint ta destination :
- » Parmi les animaux tu trouves la prudence ,
- » La douceur, le courage et la persévérance ;
- » Le diamant t'instruit par sa limpidité ;
- » La plante par ses suc ; l'or par sa fixité.

13.

- » Mais c'est peu pour mon plan qu'en toi tout
» corresponde
- » A ces signes divers qui composent le monde ,
- » Mon choix sacré t'appelle encor à d'autres droits ;
- » Il veut , réglant tes pas sur de plus vastes lois ,
- » Que ton nom soit ton sceptre , et la terre ton trône ,
- » Que des astres brillans te servent de couronne ,
- » Tout l'univers , d'empire ; et qu'une illustre cour
- » Retracer autour de toi le céleste séjour. »

14.

Sa voix me régénère ! agens incorruptibles
De ce Dieu qui remplit vos demeures paisibles ,
Partagez mes transports ; oui , s'il paroît jaloux ,
C'est de me rendre heureux et sage comme vous :

C'est de justifier ma sublime origine :
 C'est d'ouvrir les trésors de ma source divine ,
 Pour que nous allions tous y puiser , tour à tour ,
 Les fruits de sa science et ceux de son amour.

15.

Si cet amour , malgré la distance où nous sommes ,
 Vous a fait quelquefois descendre auprès des hom-
 mes ,

Ne peut-il pas aussi par ses droits virtuels ,
 Jusqu'à vos régions élever des mortels ?
 Il unit tout : amis , que rien ne nous sépare ;
 Mon être veut vous suivre aux cieux , dans le tartare ;
 Il veut mêler ses chants avec vos hymnes saints ,
 Et siéger avec vous au conseil des destins.

16.

Tu triomphes , j'entends la voix de tes oracles ,
 Oh vérité ! je touche à ces vivans spectacles
 Où l'œil et le tableau , partageant ta clarté ,
 Sont animés tous deux par ta divinité ;
 Il semble , en admirant ces foyers de lumière ,
 Où ton éternité fixa son sanctuaire ,
 Que les sentiers du tems s'abaissent devant moi ,
 Et que dans l'infini je m'élançe après toi.

**LE CIMETIÈRE
D'AMBOISE.**



LE CIMETIÈRE D'AMBOISE,

PAR LE PHILOSOPHE INCONNU.

J' AIME à porter mes pas dans l'azile des morts.
Là, mourant au mensonge, il me faut moins d'efforts
Pour comprendre leur langue et saisir leur pensée,
Car les morts ne l'ont pas ; cette idée insensée,
Que tout s'éteint dans l'homme. En eux, tout est
vivant.

Pour eux, plus de silence. Auprès d'eux l'on entend
Les sanglots du pécheur ; les fureurs de l'impie ;
Les cantiques du sage ; et la douce harmonie
De ceux dont l'amitié, le zèle et la vertu
N'ont formé qu'un seul cœur pendant qu'ils ont vécu.

Homme, c'est ici-bas qu'il a pris la naissance,
Ce néant où l'on veut condamner ton essence ;
Et c'est ta propre erreur qui lui sert de soutien.
Tu sais tout ! tu peux tout et tu veux n'être rien !
N'être rien ! et saisir et juger la lumière !
Laisse à l'homme égaré ces rêves de la terre :
Nous n'étions qu'assoupis dans nos corps ténébreux.
Quand le tems nous arrache à leurs débris fangeux,
L'heure qui nous réveille est une heure éternelle.
Oh ! juste, quel transports ! quelle splendeur nouvelle !

Te prends un autre corps , au creuset du tombeau ;
 Un vif éclat , toujours plus brillant et plus beau ;
 Un coup d'œil plus perçant ; une voix plus sonore ;
 Un cœur même plus pur. Ainsi quand j'évapore
 Ces fluides grossiers où le sel est captif ,
 Son feu reprend sa force , et devient plus actif .

Sur ce tertre , voisin du lieu qui m'a vu naître ,
 J'errois seul. Nos tombeaux , pour ce site champêtre ,
 M'inspiroient un attrait doux et religieux .
 Sage Burlamaqui , c'est non loin de ces lieux ,
 Que tu sanctifias l'aurore de mon âge ;
 Qu'un feu sacré , sorti de ton profond ouvrage ,
 Agitant tout mon corps de saints frissonnemens ,
 De la justice , en moi , grava les fondemens :
 Faveurs , dans mon printemps , si neuves , si divines !
 Mais qui cachotent , hélas ! de cuisantes épines !
 Le tems les fit éclore. Aussi je méditois
 Sur nos jours de douleur. Pensif , je mesurois
 Ce long aveuglement qu'on appelle la vie .
 Quels tourmens ! quels dégoûts ! Dans ma mélancolie ,
 Je ne distinguois rien. Tout autour de ces champs ,
 A peine je voyois ces jardins élégans ,
 Où Choiseul déploya le faste et l'opulence ,
 Ces modestes rochers qu'habite l'indigence ;
 Ce célèbre château qui vit naître autrefois
 Les malheurs trop fameux du règne des Valois .
 Un deuil me sembloit même , oh ! plaintive nature ,
 Voiler tous ces trésors , dont tu fais ta parure ;
 Ces moissons , ces forêts , ces animaux épars ,

Ce fleuve, ce beau ciel offert à mes regards.
 Heureux qui peut encor, contemplant tes ouvrages,
 Y puiser chaque jour de sublimes images;
 Et sachant y répandre un brillant coloris,
 Attendrir tous les cœurs, en frappant les esprits!
 Mais, homme, cher objet de ma sollicitude,
 C'est toi qui m'interdis cette attrayante étude;
 C'est ta main qui couvrit la nature de deuil,
 Et qui fit de son trône un lugubre cercueil;
 Et quand tout m'est ravi dans ce lieu de détresse,
 Ta raison, aggravant le chagrin qui me presse,
 Veut encor me fermer le chemin de ton cœur,
 Et laisser dans le mien s'isoler ma douleur.

Du sort, je comparois les différens caprices,
 Les succès, les revers; les biens, les injustices,
 En aveugles, sortans de ses aveugles mains,
 En aveugles, suivant les aveugles humains.
 Triste, je me disois: sans une loi commune,
 Qui seule balançât ces jeux de la fortune,
 Et qui, nous unissant par un destin égal,
 Dans notre obscurité, nous servît de fanal.
 L'homme ne sauroit plus quelle est son origine;
 Se croyant séparé de la source divine,
 Il se créeroit des Dieux, et ses vœux imprudens,
 Aux astres, au hazard, offriroient son encens.
 Mais ce sévère arrêt qu'une loi souveraine
 Prononce avec éclat, à la famille humaine;
 Ce décret qui ne dit qu'à nous: tu dois mourir;
 Et que nous savons seuls avant de le subir,

A de pareils écarts, oppose sa barrière,
Et répand sur notre être une vive lumière.

La mort en nous forçant à la fraternité,
Vout peindre à notre esprit cette sainte unité,
Où l'amour nous attend; où la pitié brille;
Où, dans un séjour pur, le père de famille,
Prodiguans des trésors sans cesse renaissans,
Se plaît à se confondre avec tous ses enfans;
Et n'a rien qu'avec eux son cœur ne le partage.

De la nature ici prenons le témoignage:
Tout corps est le produit d'éléments concentrés,
Qui de leur liberté semblent être frustrés.
Chacun d'eux, en quittant la forme corporelle,
Par degrés va trouver sa base originelle.
Si dans nous il existe un élément divin,
Pour lui la même loi mène à la même fin.
Nous devenons des Dieux, quand on nous dé-
compose;
Et pour l'homme la mort est une apo théose.

Ainsi cette unité reparoît à nos yeux;
Et si nous ne pouvons la voir que dans les cieux,
Ici, dans ce décret, son image est présente.

Qui n'y verroit pas même une main bienfaisante?

L'homme lit son arrêt dès ses premiers instans,
Pour que, nouveau Lévite, il médite long-tems,
Dans ce livre sacré, les lois des sacrifices,
Et s'instruise à quel prix ils devenoient propices,

Ces lois , dans l'animal , n'ont rien à ranimer ;
Il ignore sa mort , il ne sait pas aimer.
Que seroit donc pour lui cette éloquente image
Dont il n'est pas admis à comprendre l'usage ?

Mais toi , mortel , mais toi qui , sous des traits
divers ,
As lu cette unité dans l'homme et l'univers ;
Et ne peux rien toucher qui ne te la révèle ,
Comment justifier ton erreur criminelle ?
Dans tes vastes projets , dans tes nobles efforts ,
Ta pensée est toujours l'idole de ton corps ;
C'est toujours à l'esprit que tu te sacrifies ;
Tu vas montrant part-tout des Dieux et des Génies ;
Consacrant chaque objet , chaque jour , chaque lieu ,
Et divinisant tout enfin , excepté Dieu.

J'aborde en ces momens le temple funéraire :
Oh ! morts , consolez-moi dans ma tristesse amère ;
Je ne peux qu'à vous seuls confier mes chagrins.
Ils ne me croiroient pas , les malheureux humains ,
Si je leur dépeignois leurs profondes blessures.
Entiers à leurs dédains , entiers à leurs murmures ,
Que produiroient sur eux les larmes d'un mortel !

Là , mon penchant m'entraîne à prendre pour
autel ,
Quelqu'un de ces tombeaux , dont l'enceinte est
remplie.
L'être , dont la dépouille y dort ensevelie ,
Devoit servir d'offrande ; une invisible main ,

San doute, me guidoit dans ce pieux dessein.
 Mon choix ne tomba point sur ceux que la naissance,
 La fortune, l'orgueil d'une vieille science,
 Avoient environnés d'un éclat emprunté;
 J'aurois crainit que dans eux quelque difformité,
 Quelque tache n'eût fait rejeter mon offrande.
 Pour l'avoir pure, ainsi que la loi le demande,
 Un mouvement secret fit incliner mon choix
 Sur le jeune Alexis, un humble villageois,
 Qui, dans la piété, le travail, la misère,
 Venoit de terminer une courte carrière.
 Ce nouveau Jérémie inonda de ses pleurs,
 Ces champs où, chaque jour, il versoit ses sueurs;
 Ces champs où, maintenant, sa dépouille repose.
 Nos erreurs, nos dangers en étoient seuls la cause:
 Ce n'étoient point ses maux: il se trouvoit content.
 Malheureux journalier; mais actif, patient,
 Malgré son infortune, on sait dans la contrée,
 Si jamais, dans son cœur, la plainte étoit entrée:
 Chacun le regardoit comme un ange de paix.
 Les pauvres, fréquemment, éprouvant ses bienfaits,
 Recevoient de sa main sa propre subsistance.
 Et quand nous lui disions: Alexis, la prudence
 Te permettroit d'agir moins généreusement.
 Le sensible Alexis répondoit en pleurant,
 Ainsi que cet Indien au bon missionnaire:
 Voyez que Dieu par-là devient mon tributaire.

Tel étoit cet agneau qui, par moi, fut choisi.
 Dans le zèle brûlant dont mon cœur est saisi,

Et quel zèle jamais parut plus légitime !
 En esprit, près de moi, je me peins la victime ;
 Je la prends, la prépare, et la mets sur l'autel ;
 Ma main l'arrose d'huile, et la couvre de sel ;
 Mes desirs et mes pleurs me servent d'eau lustrale,
 Et bientôt de mon sein, un long soupir s'exhale :
 « Dieu d'amour et de paix, qui dans l'homme as
 semé

Des germes de ta gloire, et qui ne l'as formé
 Que pour les cultiver ; par toi, je te conjure
 De te rendre à mes vœux, si la victime est pure,
 Ces morts qui sont ici, qui, de leurs tristes jours,
 Sous l'œil de ta justice, ont accompli le cours,
 Ne pourroient-ils servir aux plans de ta tendresse !
 Pour guérir tes enfans, oh ! profonde sagesse,
 Tout n'est-il pas au rang de tes puissans moyens !
 Levez-vous, morts, oh ! vous, mes vrais conci-
 toyens ;

Dieu le permet, quittez le séjour de la vie ;
 Revoyez un instant votre humaine patrie,
 Vos amis, vos parens ; que tous, dans ces cantons,
 Par vous, de la sagesse, apprennent les leçons !
 Le sépulchre, en s'ouvrant à leurs fragiles restes,
 Un jour, engloutira leurs passions funestes.
 Ils y verront dormir, auprès de l'assassin,
 Ceux à qui sa fureur aura percé le sein ;
 L'indigent famélique à côté de l'avare
 Qui l'aura repoussé dans son dédain barbare ;
 A côté de l'ingrat son zélé bienfaiteur,
 Et l'innocent auprès de son persécuteur.

Venez leur exposer ces tableaux prophétiques ;
 Présentez aux vivans ces leçons pacifiques ,
 Et que tous , dès ce monde , ils soient autant
 d'amis. »

Une voix , que je prends pour celle d'Alexis ,
 D'en haut , sur mon autel , soudain paroît descendre ;
 Jusqu'au fond de mon cœur elle se fait entendre ;
 Je l'écoutois parler , rempli d'un saint effroi ;
 Elle sembloit me dire : « Ami , rassure-toi ,
 Tes vœux sont purs ; le Dieu d'amour et de
 justice ,
 D'un regard favorable a vu ton sacrifice.
 Jusqu'au plus haut des cieux ton encens est monté ;
 Et ce ne sera point à ta seule cité
 Que les morts prêteront leur appui salutaire.
 Un jour ils parcourront tous les lieux de la terre ,
 Pour aider ton courage en des tems désastreux.
 L'iniquité s'accroît ; ces sons injurieux ,
 Ces blasphêmes sortis du sein de l'arrogance ,
 Bientôt , du ciel lui-même , armeront la puissance.
 Dans ces jours malheureux , par-tout l'air gémera ;
 Les astres pleureront ; le marbre se plaindra ;
 Par la force du feu les eaux seront taries ;
 Par la force des vents naîtront mille incendies ,
 Tous les volcans du globe à la fois vomiront ;
 Les élémens en guerre , entr'eux se heurteront ;
 Tous prendront la parole , et d'effroyables signes ,
 Aux méchans apprendront de quel sort ils sont
 dignes.

Alexis qui t'annonce aujourd'hui ces fléaux,
Vivant, n'étoit pas seul à pleurer tous ces maux ;
Et même il compte encor dans les murs de ta ville,
Trois frères de douleurs. Il en comptera mille
Qui veillent dans la France. Aucune nation ,
On peut dire , aucun lieu , qui n'ait part à ce don.
Dieu ne surprend jamais , et sa bonté suprême ,
Sans relâche , aux mortels peint leur péril extrême. »

» Toi donc , qui rends les morts témoins de tes
tourmens ,

Que tes larmes aussi s'adressent aux vivans ;
Que l'homme du torrent entende ton langage ;
L'œuvre est grande : elle doit enflammer ton cou-
rage.

Elle est ta récompense. Heureux d'avoir goûté
La soif de la justice et de la vérité !
La sagesse te voit : sa bonté paternelle ,
Dans son esprit de paix , dirigera ton zèle. »

Ce discours, mes desirs, celui qui me parloit,
Tout , dans moi , fesoit naître un feu qui me
brûloit ,

Mais d'une flamme au monde , hélas ! trop inconnue.
Ma langue étoit muette. Alexis continue :

« Aux doctes de la terre expose leurs erreurs ;
Dans leur cœur , s'il se peut , fais passer tes douleurs :
Qu'ils pressentent par là cette époque future ! »

« Dis-leur : Vous qui veillez auprès de la nature ,
Le compas à la main ; vous , dont les arts divers

Savent peser , nombrer , mesurer l'univers ,
 Croyez-vous que celui dont il tient la naissance ,
 Se borne à demander à votre intelligence ,
 D'en tracer la figure ? A vos puissans crayons
 N'en auroit-il offert que les dimensions ?
 Et n'êtes-vous chargés par lui que de décrire
 Les murs de ce palais , qu'il se plût à construire ?
 Quel artiste pourroit limiter ses succès ,
 En peignant des héros , à crayonner leurs traits ?
 Ne s'efforce - t - il pas de nous montrer tracées ,
 Leur âme toute entière , et leurs grandes pensées ,
 Afin qu'en nous charmant par ce magisme doux ,
 Leur esprit nous attire et s'unisse avec nous ?
 Et celui qui du monde ordonna la structure ,
 Ne trouveroit chez vous ni peintre , ni peinture !
 Non , ces majestueux et sublimes desseins ,
 Qu'il conçut en formant cette œuvre de ses mains ;
 Ces ressorts animés de la nature entière ;
 Ce mot d'ordre que l'homme , au sein de cette
 terre ,
 Prend de Dieu chaque jour ; ce signe solennel
 Qu'il doit la préserver au nom de l'Éternel :
 Savans , c'étoit à vous d'exposer ces merveilles ;
 Voilà ce que sa gloire attendoit de vos veilles.
 Mais que lui revient - il de vos descriptions ?
 Tandis que vous venez par vos longues leçons ,
 Sans nourrir nos esprits , charger notre mémoire ,
 Il reste sans couronne et jeûne de sa gloire . »
 • Et la triste nature en proie à tous les maux ;
 Elle qui de vos soins attendoit le repos ;

Que l'homme a pu plonger dans le deuil et la gêne,
 Est-ce en pesant ses fers, est-ce en toisant sa chaîne,
 Que vous ramenez ses jours de liberté,
 Et la consolerez de sa viduité !
 Le flambeau du soleil, s'il brille dans le monde,
 C'est moins pour l'éclairer, que pour qu'il le fé-
 conde. »

« Dis-leur : cet univers qui, malgré sa langueur,
 Est votre seul moyen pour prouver son auteur,
 Ne nous montre de Dieu que la moindre puissance.
 Son amour, sa sagesse et son intelligence,
 Nous les ignorerions si notre être divin
 Ne servoit de miroir à ce Dieu souverain ;
 Et c'est vous qui deviez, dans ce miroir fidèle,
 Nous indiquer les traits du suprême modèle ;
 Mais cet homme, votre œil n'y voit qu'obscurités ;
 Vous n'avez pas encor pesé ses facultés :
 Vous prétendez tantôt, que l'idée est innée ;
 Tantôt, que par les sens elle nous est donnée.
 L'idée, objet profond qui vous divise tous,
 N'est pas innée en vous, mais à côté de vous.
 Ces animaux, ces fruits, dont la plus pure essence,
 Vous prêtant son secours, soutient votre existence,
 Sont aussi comme innés auprès de votre corps.
 Sont-ils innés en lui ? Non ; mais grâce aux
 ressorts,
 Dont la sage nature a pourvu vos viscères,
 Ces substances pour lui ne sont point étrangères.
 Ses sucs avec leurs sucs se peuvent allier,
 Et votre sang enfin se les approprier :

De vos doutes par là les bornes sont fixées.
Vous naissez, vous vivez au milieu des pensées;
Et ce qui vous fait homme, est le droit merveilleux
D'admettre en vous ces fruits; de former avec eux
Un doux lien, fondé sur votre analogie;
D'aller, avec ce titre, aux portes de la vie,
Vous faire délivrer ce pain de chaque jour,
Qui sans cesse renaît dans l'éternel amour.
Mais sur-tout faites-vous un esprit assez sage,
Pour discerner les fruits dont vous faites usage.
Combien de fruits peu mûrs, corrompus, véné-
neux !.....

Les sables de la mer ne sont pas plus nombreux. »

« Dis-leur : l'homme est bien grand, son esprit
vous pardonne

La méprise où, sur lui, le vôtre s'abandonne :
Il ne s'offense point des cris d'un peuple enfant.
Tandis que votre voix le condamne au néant,
Il pense, il s'affranchit du joug pesant des heures;
Il parcourt librement les célestes demeures,
Ces lieux où le bonheur ne se suspend jamais.
Quand il s'est rajeuni dans ce séjour de paix,
Il revient contempler ces étonnans prodiges,
Dont l'univers au sage offre encor des vestiges;
Avec l'aveu du maître il peut les approcher;
Il a droit de les voir; même de les toucher,
De les électriser par sa vive influence,
Et d'en faire jaillir des traits de sa puissance. »

« Dis-leur : vous voyez là le culte souverain,
Qui du suprême amour, fut la suprême fin.

Quand ce germe fécond reçut l'ordre d'éclorre,
 Les livres, les écrits n'existoient pas encore.
 Il est le texte mère; et les traditions
 N'en sont que des reflets et des traductions.
 Ce culte fut fondé sur l'homme et la nature.
 C'est un appareil vif, calqué sur la blessure;
 Et de la guérison étant le vrai canal,
 Il dut prendre l'empreinte et les formes du mal.
 D'abus faits en son nom, un torrent nous inonde:
 Mais vous qui vous donnez pour les flambeaux du
 monde,

N'allez plus répétant que tout culte pieux,
 N'est et ne fut jamais que superstitieux.
 Les bases désormais en sont justifiées:
 Si le monde est rempli d'erreurs sanctifiées;
 Si par-tout l'imposture ajoute à ces abus,
 Chaque écart, de leur source, est un témoin de
 plus :

L'homme qui chaque jour nous montre sa faiblesse,
 Sans le fruit de la vigne eût-il connu l'ivresse?
 L'avarice sans l'or? sans Dieu l'impiété?
 Et le mensonge, enfin, sans une vérité?
 Abjurez, croyez-moi, vos frivoles études,
 Aisément éblouis par des similitudes,
 Au plus grossier écueil l'erreur vous a conduits.
 Voyant à tous les pas, dans ces différens fruits,
 Mêmes faits, même loi, mêmes noms, mêmes
 nombres,

Vous n'avez pas eu l'art de trier ces décombres.
 Le Zodiaque écrit dans Henné, Tintyra,

Les cultes de tous tems avoient ce type là.
Du nombre empreint sur lui , la source est éternelle ;

Et le cercle lui-même en offre le modèle.

Qu'importent des erreurs que les âges roulans
Auroient vu se glisser dans les dates des tems ?

Un calcul faux qu'adopte ou produit l'ignorance ;
Des bases ne détruit ni l'objet , ni l'essence.

Montez donc à ces lois qui ne changent jamais :
L'esprit dans la nature aime à graver ses traits ;
Par elle exactement cette empreinte est suivie ;
La mort même ne fait que copier la vie.

Mais quand l'esprit vous peint ces grandes notions ,
Et vous rouvre par là les saintes régions ;
L'homme en fait le flambeau de l'erreur et du crime ,

Et marche en cotoyant le néant ou l'abîme ? »

« Dis-leur : Vous, écrivains , illustres orateurs ,
Qui venez, dites-vous, dissiper nos erreurs ,
Aux plus beaux de vos droits ne pourriez-vous
atteindre ?

Ce que la poésie a l'audace de feindre ,
Votre vive éloquence a droit de l'opérer.
Dans la chaire , tâchez de ne jamais entrer ,
Qu'au seul nom de celui d'où provient la parole ;
Les prodiges alors remplissant votre école ,
Sauront de la sagesse assurer les progrès :
De même qu'un poète instruit de ces secrets ,
Qui de l'art de parler seroit vraiment l'oracle ,

Ne

Ne feroit pas un vers qu'il ne fit un miracle.
 Oui, nos langues pourroient n'avoir qu'à vous bénir :
 Mais si vous préférez de vous faire applaudir ;
 Si de l'illusion étant les interprètes,
 Vous venez, parmi nous, comme les faux prophètes,
 Détourner la parole à votre seul profit ;
 Ou bien dire en son nom ce qu'elle n'a point dit,
 Vos paroles un jour vous seront imputées ,
 Ou, comme un faux métal , elles seront traitées. »

« Dis à l'homme de bien : marche le cœur brisé ;
 Gémissant sur le mal, et sans cesse embrasé
 De zèle pour ton Dieu, d'amour pour ton semblable,
 De ton maître divin suis l'exemple ineffable.
 Si tu sais comme lui porter tous tes desirs
 Vers l'œuvre de ton père , et vivre de soupirs,
 Pour qu'il regarde l'homme , et pour qu'il le
 guérisse ,
 Alors te remplissant de l'esprit de justice ,
 Nul ne te touchera sans émouvoir ta foi ,
 Et sans faire sortir une *vertu* de toi. »

Ici, soit le pouvoir de ma douce espérance ;
 Soit que ces grands destins se montrassent d'a-
 vance ;
 Je semblai pressentir qu'à des fléaux affreux
 Succèderoient pour nous des momens plus heureux
 Je crus voir la sagesse assise sur un trône ,
 Retraçant de nos jours ce que vit Babylône,
 Lorsqu'au milieu d'un champ, la voix d'Ezechiël ,

Fit revivre et marcher tous les morts d'Israël.
 Je crus sentir qu'enfin cette sainte sagesse ,
 Accomplissant pour nous sa divine promesse ,
 Nous rendroit nos trésors , par Babel arrachés ;
 Qu'elle ranimerait tous nos os desséchés ;
 Que l'homme renaîtroit ; que les tribus captives ,
 Par lui ~~ou~~ vrai Jourdain , regagneroient les rives ;
 Et que Jérusalem reverroit ses enfans.

» Oui, me dit Alexis, ils auront lieu ces tems,
 Où l'homme rentrera dans la terre promise.
 Au vrai Dieu, par son bras, elle sera soumise :
 Mais annonce aux mortels qu'ils ne l'habiteront
 Qu'autant que pour leur maître ils la cultiveront.

Ces mots sont les derniers qu'Alexis fit entendre.
 Quand j'eus loué les cieux , quand j'eus béni sa
 cendre ,
 Tout rempli de ce feu qui brûloit dans mon sein ,
 De mon paisible toit je repris le chemin ,
 Espérant en secret que ces saines lumières
 Trouveroient quelque accès dans le cœur de mes
 frères.



LA SOURCE
DE
NOS CONNOISSANCES
ET DE
NOS IDÉES.



D. QUELLE EST LA SOURCE DE NOS
● CONNOISSANCES ET DE NOS IDÉES ?

R. Notre être pensant naît dans la plus grande des privations ; il n'est pas plutôt uni à sa forme , que des ennemis cruels l'assiègent et le tourmentent. Cette forme est destinée à lui servir de rempart et en même temps de canal pour lui faire parvenir toutes les connoissances du dehors. C'est delà d'où les matérialistes ont tiré le système des sensations , par lequel ils font de notre être une pure machine ; au moins devroient-ils avoir la bonne foi d'en faire une machine active ; si elle étoit purement passive , elle recevrait tout et ne rendroit rien. Or , dès qu'elle montre quelque chose au-dehors , il faut qu'elle ait au moins en elle le pouvoir de faire cette manifestation , et je ne crois pas que personne puisse prétendre que ce pouvoir là nous vienne par les sensations ; je crois en même temps que , sans ce pouvoir inné chez nous , il nous seroit impossible de rien apprendre : ce qui s'observe , sans

aucun doute , sur les êtres privés de discernement. Il est donc clair que l'homme porte en lui la lumière et la semence de toute vérité. ●

Les bêtes ont également en elles le pouvoir de rendre et de manifester ce que les sensations opèrent sur elles ; sans cela tout ce qui leur seroit communiqué , seroit comme nul , et ne produiroit aucun effet ; et c'est-là ce qui nous entraîne souvent dans l'erreur. De ce que nous voyons que la loi est semblable pour la bête et pour l'homme , nous croyons qu'elle est égale ; de ce qu'il faut nécessairement qu'ils aient l'un et l'autre quelque chose en eux , nous en concluons qu'ils ont la même chose. Mais pourquoi nous obstiner à ne pas distinguer en nous deux parties si clairement séparées l'une de l'autre , savoir : la partie sensible et la partie raisonnable ? L'homme est susceptible de l'un et de l'autre ; mais les plus belles affections de la bête , et ses actions les mieux ordonnées , ne s'élèvent jamais au-dessus de la partie sensible ; c'est sur des liens corporels que toute la marche

est établie , et jamais elle n'a donné une preuve de l'esprit. C'est pour ne pas vouloir distinguer la nature de nos affections que nous restons sans cesse dans le doute et dans l'obscurité sur nous-mêmes ; nous avons une multitude de ces affections que nous attribuons à la partie spirituelle , et qui cependant ne passe pas la forme. De ce genre sont toutes les liaisons du sang , et toutes les peines et les plaisirs qui en découlent , tout ce que nous font sentir nos besoins , et enfin tout ce qui tend à notre conservation , toutes choses que nous avons de commun avec la bête. Toutes les affections qui s'élèvent au-dessus de cette classe , soit qu'elles l'ayent ou non pour objet , appartiennent à la partie spirituelle. J'ai dit qu'elles l'ayent ou non pour objet , parce qu'en effet nous avons une infinité d'affections de l'esprit qui sont relatives au corps , telles que les combinaisons sans nombre que nous faisons continuellement par rapport à nos besoins ou à nos passions corporelles ; telles que toutes les inclinations qui naissent en nous par l'habitude et la fré-

quentation de ceux avec qui nous sommes liés par le sang et par le besoin ; telles enfin que ces usages et ces coutumes bizarres que nous avons établies comme des preuves de nos affections corporelles , mais qui n'en sont que le signe , et par là sont un vice de l'esprit.

L'amitié est une affection de l'esprit ; voilà pourquoi elle est au-dessus de tous les plaisirs corporels , et en même temps comme c'est une vertu , elle ne se trouve et ne se plaît que dans les âmes pures.

De tout ce que je viens de dire , on peut conclure que , si nous n'avions pas en nous un pouvoir actif pour faire valoir les idées et les connoissances qui nous sont communiquées , soit par les hommes , soit sans leur secours , nous n'en conserverions jamais une ; que ce pouvoir actif doit se regarder comme le germe de nos lumières , qu'il ne peut nous parvenir par aucune de nos sensations , ni par aucune voie passive , parce que , pour qu'il pût s'établir chez nous , il faudroit toujours qu'il y trouvât un principe primordial pour le recevoir et le retenir. Ainsi remontant

toujours de principe en principe, il en faut nécessairement avouer un existant par lui-même, indépendant de toutes choses créées, aussi vrai et aussi ancien que la main qui l'a posé.

Le principe précédent une fois reconnu, il n'y a plus de difficulté à décider qu'elle doit être la marche de l'homme. Nous reconnoissons dans lui la partie sensible que les hommes appellent le cœur, et la partie pensante avec toutes les facultés qui sont du ressort de l'intelligence. Or : comme cette partie pensante est ce qui constitue l'homme proprement dit, il en résulte que c'est au bien-être de cette partie que l'homme doit employer tous ses soins ; mais par sa réunion avec la partie sensible, l'homme a multiplié ses devoirs, ses lois, ses vertus, ses crimes et ses punitions. Cependant, au moyen de ce qu'il n'y a en lui que ces deux parties que nous venons de distinguer, il se trouve que toutes ces choses différentes se réduisent uniquement à deux classes, et que c'est là la voie la plus simple pour découvrir toutes les règles

et tous les principes qui peuvent actionner et diriger l'homme. La première de toutes ces loix et celle que l'homme a de commun avec tout ce qui existe , est le soin de sa conservation , tant pour son principe corporel , que pour son principe animal ; et cette conservation n'est autre chose que de maintenir et de faire valoir la loi primordiale innée dans chaque être en particulier , et par laquelle cet être est ce qu'il est. Voilà le principal devoir de l'homme ; c'est à cet objet qu'il doit rapporter tous ses jugemens ; c'est par là aussi qu'il peut s'éclairer sur les différentes sortes de devoirs qui le concernent ; et faire la différence des choses qui ne touchent qu'à la partie corporelle d'avec celles qui touchent à la partie animale. Celles qui blessent l'ordre de la partie corporelle sont , sans doute , nuisibles à la partie animale , parce que celle-ci repose sur l'autre , et qu'elle doit se trouver mal à l'aise toutes les fois que son siège est dérangé ; mais cependant ce n'est qu'un mal indirect que cette partie animale reçoit alors , elle n'est pas blessée

par elle-même , (quoique toutefois , si ce dérangement étoit trop fort , trop subit et trop long , la partie animale en pourroit tellement souffrir , qu'elle fût aussi plongée dans un désordre irréparable.) Ainsi , malgré toute l'attention que nous devons donner à l'entretien de cette partie corporelle , les écarts qui peuvent lui arriver même par notre négligence ou nos passions , ne doivent pas nous alarmer au point de nous ôter le courage et l'activité.

Nous pouvons trouver là également la solution d'une difficulté qui jette la multitude dans une erreur grossière ; l'observation que l'homme a faite sur les différentes coutumes , pratiques , usages qui varient selon les différens peuples , a fait penser qu'il étoit impossible qu'il y eût rien de vrai , et qu'ainsi tout étant arbitraire et conventionnel parmi les hommes , il étoit inutile de leur présenter des devoirs à remplir , et de l'ordre à mettre à leur marche et à leurs actions , tant corporelles que spirituelles ; toute la méprise vient de ce que les observateurs ne

portent pas la vue au - delà de la partie sensible : c'est , en effet , à cette seule partie que touchent toutes les variations qu'on peut remarquer sur la terre.

Le civil des hommes a - t - il d'autre but que la matière ? La partie morale même de leurs établissemens s'élève-t-elle au-delà de l'ordre humain et visible ? il n'y a pas jusqu'à leurs institutions les plus vertueuses , qui ne soient obligées de se borner à des règles et à des loix extérieures , parce que tant que l'homme est seul , il ne peut pas aller plus loin. S'il est des choses respectées et dominantes parmi les hommes , regardées par eux comme n'étant point l'ouvrage de leurs mains , et cependant qui nous montrent comme tout le reste , des altérations et des différences dans la pratique , comme dans la théorie ; ce n'est point que ces choses n'ayent des loix sûres et un principe invariable ; il est clair même que le zèle avec lequel ces différentes idoles sont honorées sur la terre , en annonce une supérieure à toutes les autres , faite pour les concilier , et dont tous les hommes

nous prouvent qu'ils ont l'image et l'idée, puisqu'ils nous témoignent universellement qu'ils sont occupés de son culte ; mais la lumière trouve si peu d'accès auprès d'eux , les traces s'en effacent si aisément , les ténèbres les recouvrent avec tant d'opiniâtreté , qu'il leur faudroit des secours surnaturels pour ne pas laisser altérer cette idée primitive, et sur-tout les loix auxquelles la première idole a assujetti leur conduite envers elle en leur permettant de l'approcher. C'est dans cette terrible ignorance où l'homme rendu à lui-même est condamné de voyager , que tourmenté de l'idée de son être qu'il ne peut pas perdre , il se détermine à l'honorer selon sa pensée , et que ne sachant plus si son hommage est le véritable , il préfère d'en rendre un hasardé à n'en point rendre du tout.

Or , l'homme livré à sa seule pensée , a si peu d'uniformité , qu'il faut peu s'étonner de lui voir produire toutes ces contradictions , tous ces usages bizarres qui se contredisent et se combattent , et qui en effet ne présentent rien de vrai

à la pensée des autres hommes ; c'est là où l'on ne voit plus que l'imagination vague de l'homme ; c'est là que tout est l'ouvrage de son caprice et de sa volonté aveugle , et où par conséquent tout doit paroître indifférent à la raison , parce qu'il est certain qu'il n'y a plus de rapports entre ces choses et le principe auquel leurs auteurs et leurs partisans veulent les appliquer. Mais je demande si toutes ces différences , et même ces contrariétés palpables tombent sur autre chose que sur ce qui est soumis aux yeux corporels de l'homme , et sur autre chose que sur ce qui est le fruit de sa volonté et de son caprice ? De quoi s'agit-il d'autre chose parmi les hommes , que de législation qui renferme le politique , de préjugés ou d'opinions différentes qui règnent chacune à leur tour , mais toujours tenantes à la partie sensible , ou enfin d'usages puériles qui font les loix du commerce de la vie ? Assurément , dans tous ces points , quand on y découvreroit une multitude de variations et même d'oppositions , je ne vois pas ce

qu'on en pourroit conclure contre la certitude d'une vérité. C'est toujours faute de distinguer deux parties dans toutes choses , que l'erreur poursuit l'homme et le rend aveugle ; c'est faute de distinguer toutes les productions inconsiderées de l'homme , d'avec la source où il les puise. Voyons néanmoins jusqu'où le caprice peut s'étendre , et ne lui accordons que les droits qui lui appartiennent. Premièrement , nous voyons que cette volonté de l'homme est obligée de se soumettre à la nature : or , cette nature a très-certainement des loix fixes et invariables ; voilà déjà une vérité sur laquelle tout l'arbitraire de l'homme n'a pas la moindre prise ; que l'on ne m'objecte pas cette variété de goûts , ces impressions de toute espèce que font les différens corps sur tous nos sens : ce qui engage la multitude à nier même qu'il y ait une règle dans la créature. La règle de cette nature est de n'agir que par relation , parce qu'elle n'est pas Dieu ; mais une preuve que cette relation n'affoiblit en rien mon principe , c'est qu'elle n'est pas plus soumise à l'ar-

bitraire de l'homme que la nature elle-même, et que nous ne sommes pas les maîtres d'en changer en rien les effets. Car les détourner et les prévenir, ce n'est point du tout les changer, c'est, au contraire, confirmer leur stabilité. Secondement, dans les choses les plus sacrées parmi toutes les nations, telle qu'est la religion, nous appercevons une uniformité universelle sur les principes fondamentaux ; elles reconnoissent toutes un être supérieur, toutes reconnoissent qu'il faut le prier, toutes le prient, toutes sentent la nécessité d'une forme à leurs prières, toutes lui en ont donné une ; jamais la volonté de l'homme n'a pu anéantir cette vérité, ni en mettre une autre à sa place. Quand est-ce donc que cette volonté commence à paroître incertaine, et qu'il n'y a plus d'uniformité ? C'est, ainsi que je l'ai dit plus haut, quand l'homme est remis à lui-même et à son ignorance naturelle ; mais de même qu'il y a deux sortes d'ignorance, l'une simple et de bonne foi, et l'autre volontaire, et qui a l'orgueil et les passions matérielles pour guides ;

guides ; de même il y a deux sortes d'erreurs qui peuvent en provenir , et par conséquent autant de contradictions. L'ignorance simple et involontaire n'engendrera jamais de variations , que sur la forme de la prière ; et tous ceux qui n'auront pas laissé entrer d'autres vices dans leur cœur , seront toujours parfaitement d'accord sur les principes que nous avons posés plus haut. L'ignorance volontaire , au contraire , non-seulement introduira des différences dans la forme et le cérémonial , mais même ne craint point de porter son audace jusqu'au principe dont l'homme ne s'est pas plutôt éloigné , qu'il en perd entièrement l'idée , et demeure livré à ses doutes et à sa seule imagination ; et en effet , n'est-ce pas là la seule marche qu'elle ait à prendre pour se soutenir ; et le faux peut-il se faire le moindre appui , sans avoir commencé par jeter des nuages sur la vérité ? N'est-ce pas là l'origine de tous les tatonnemens , de toutes les incertitudes , ces doutes qui enfantent tous les jours des systèmes , des disputes et des impiétés , pendant que si l'homme

vouloit regarder un moment en lui-même, il y trouveroit la solution de toutes ces difficultés , solution qu'il ne trouve pas , parce que ce n'est pas le vrai qu'il cherche , mais la destruction de la vérité ? Quelle force peuvent donc avoir les opinions humaines , tant qu'elles auront une pareille source ? Tant que l'homme n'est pas humble , ses discours sont certainement empoisonés , et l'homme droit ne s'y laissera jamais prendre , tant parce que la vérité de son âme sera blessée , que parce qu'il verra sans cesse une erreur en combattre une autre , sans jamais appercevoir d'uniformité ; alors donc , quoiqu'il apperçoive des variations sur des dogmes , des opinions qui semblent aux hommes absolument séparées du sensible , il ne croira pas pour cela que le principe invincible , la loi suprême de l'homme soit attaquée , et il ne verra , dans toutes ces vaines pensées , que les fruits du matériel : or le matériel est le père du sensible , et ne touche pas plus à ce qui est , que les ténèbres ne touchent à la lumière.

C'est par cette même raison que , dans le simple physique élémentaire , les hommes sont encore à faire les premiers pas , parce que se laissant toujours offusquer par le sensible , ils se bornent et se renferment dans l'examen des résultats et des propriétés extérieures , sans pouvoir élever leur idée jusqu'à un principe ; ils se rabaissent sur des détails minutieux , sur l'examen des propriétés et qualités extérieures qui toutes étant relatives , ne sont susceptibles d'aucune assiette fixe , et ne peuvent par conséquent donner à l'homme une connoissance assurée. Il est aisé , en effet , de voir quelles contradictions , quelle incertitude dans ceux qui veulent expliquer la nature corporelle par ces sortes de moyens ; ils ne font tous que se détruire réciproquement , sans qu'aucun d'eux ait encore rien fondé de solide ; mais dès qu'ils voudront abandonner cette route ténébreuse , dès qu'ils auront percé ce voile trompeur qui couvre les choses , et qu'ils auront la force , la justesse et la bonne foi de s'approcher du principe , il est infailible qu'ils seront tous d'accord.

D. **QUEL EST LE PREMIER OUVRAGE DE L'HOMME ?**

R. C'est de travailler à sa réconciliation , sans laquelle il lui est impossible de jamais rien obtenir , ni de pouvoir dire qu'il ait fait quelque chose ; il ne faut que réfléchir sur la nature de l'homme dans sa situation actuelle , rien n'est plus clair qu'il est déchû de tous ses pouvoirs , et que par lui-même il est plongé dans une affreuse privation qui fait que rien n'est pire que sa condition. Si cet état lui répugne , il est probable que ce n'est pas de son propre choix qu'il y est condamné , et qu'ainsi de lui-même il ne pourra jamais rompre des entraves qu'il ne s'est pas données. Ce seroit donc inutilement qu'il compteroit sur ses propres forces pour adoucir la misère dont il se trouve environné ; et si la plus forte de ses misères est de n'avoir aucun acte à lui , il ne pourra jamais recouvrer l'exercice d'aucun de ces actes , que la liberté ne lui soit rendue , et que la barrière ne

soit brisée. Mais il ne suffit pas de connoître que c'est par la réconciliation que l'homme peut recouvrer ses droits, il faut encore et plus particulièrement, sans doute, chercher quels sont les moyens de parvenir à cette réconciliation. Le premier pas, dans ce genre, et le plus salutaire, est de sentir sa privation, de se tenir si fort dans l'humilité, que notre état attire sur nous la bienveillance de ceux qui nous retiennent dans la servitude. Cette humilité sincère produit un desir persévérant ; le desir produit tous les soins et tous les efforts utiles et nécessaires dont nous sentons nous-mêmes ne pouvoir nous dispenser, et que nous ne pouvons apprendre de personne. Cette marche soutenue concilie infailliblement les chefs aux inférieurs, et nous met dans le cas d'attendre des faveurs. Si ces faveurs trouvent un accès facile chez nous, bientôt elles s'augmentent, jusqu'à ce qu'elles s'identifient en nous, et nous deviennent si naturelles, que nous ne soyons plus que leur instrument. Alors l'homme commence à jouir de ses droits, et peut

espérer de parvenir à la dernière faveur qui est de présider aux faveurs. Les loix du culte nous retracent sensiblement ces vérités; tout commence par le jeûne et par la prière; le sacrifice commence par la confession, etc.

Mais il ne suffit pas de savoir que l'humilité et l'horreur de soi-même mène à la réconciliation, et il est au moins aussi utile de connoître les chemins qui conduisent à ces deux sentimens. Tous les hommes les ont connus, tous les ont enseignés; mais le plus petit nombre est de ceux qui les pratiquent. C'est donc une vérité constante que les hommes peuvent tous avoir ces chemins à leur disposition, et il ne faut pour les sentir, que se souvenir de ce que nous avons dit au commencement de cette note. Si c'est la prison de l'homme qui est son ennemi, ce n'est qu'en tenant cet ennemi dans la soumission, qu'il peut reconquérir ses privilèges; c'est par la molestation de la partie corporelle que l'esprit s'humilie; et c'est quand l'esprit s'humilie qu'il reconnoit tout ce qui lui manque: alors l'être

qui veille sur lui, en prend pitié et s'y attache : alors il se ressouvient que ce mineur , tout infirme et tout misérable qu'il est, est néanmoins de la même nature que lui ; il se proportionne à sa faiblesse , et lui tend une main secourable qui s'élève jusqu'à lui ; c'est ce qu'a dit Moïse aux Juifs : que Dieu se ressouviendrait de son alliance , quand ils auroient prié pour leurs impiétés.

D. **QUEL EST L'ÉTAT DE L'HOMME ICI - BAS ?**

R. L'état de l'homme ici-bas est un état de privation , il le sent assez par les douleurs qu'il y éprouve, et par les desirs qu'il a d'en sortir. Cependant il ne faut pas croire qu'il y soit venu uniquement pour y souffrir ; il y vient pour apporter la lumière au milieu des ténèbres ; il y vient pour molester l'ennemi de la vérité, et lui montrer qu'elle doit l'emporter sur le mensonge. Avant la prévarication de l'homme , cet œuvre se seroit accompli sans peine et sans travail ; aujourd'hui ce même œuvre doit s'accomplir encore ; mais l'homme ayant donné prise sur lui à ses ennemis , la tâche est infiniment plus difficile , et avant de recouvrer le pouvoir de la remplir dans toute son étendue , il faut par son courage et sa force invincible , qu'il ait ôté tout soupçon sur sa valeur ; c'est lorsqu'il s'est montré digne de cet emploi , qu'on lui rend ses titres , et qu'on lui remet les armes à la main.

Il est donc clair que ce passage est un temps d'épreuve ; mais , dans quelque privation que l'homme se trouve plongé , il n'a rien perdu de sa nature , il apporte toujours avec lui les loix et les caractères sacrés qu'il reçut lors de son émanation ; il n'y a que la faculté d'en faire opérer les vertus qui se trouve resserrée et qui s'étend par gradation. Voici donc comment il faut considérer l'homme dans son état actuel ; la pensée ne vient pas de lui ; mais lorsqu'elle lui est communiquée , il est susceptible de la concevoir ; il faut donc qu'il ait en lui le germe ou le principe de toutes les pensées , et que tout ce qui s'opère sur lui , ne produise qu'un développement ; ou plutôt l'âme humaine est un réceptacle sur lequel tout frappe , et elle n'a que la faculté d'adopter ou de rejeter. Qu'on ne croie pas cependant que cette faculté que l'âme possède de juger du bien ou du mal , soit inférieur à la pensée , il faut sûrement que l'âme soit encore au-dessus de la pensée , puisqu'elle a le pouvoir de la juger.

L'HOMME MATERIEL, ANIMAL ET SPIRITUEL.

**I.^{re} D. QUELLE EST LA DIFFÉRENCE
DE L'ÂME DE L'HOMME A CELLE DES BÊTES?**

R. Quant à l'animal proprement dit, je crois qu'il n'y en a d'autre que celle qui distingue toutes les différentes espèces d'animaux, et que l'âme animale de l'homme réside et se communique par son sang, comme dans tout autre animal. Ce qui me fait penser ainsi, c'est le respect que l'Ecriture nous recommande pour le sang des animaux, attendu que leur âme y est renfermée; nous leur ressemblons, quant à l'animal; notre âme animale gît dans notre sang comme la leur: nous la communiquons à ceux qui sortent de nous par les mêmes moyens qu'ils emploient pour se perpétuer. Car le sperme contient les parties du sang les plus déliées: or, l'on peut regarder les parties du sang les plus déliées, comme les rayons

qui émanent de l'âme animale, et viennent former et animer le nouvel embryon.

Mais, en même temps, c'est cette conformité de l'homme avec les autres animaux, qui me persuade que cette âme animale dont nous parlons, n'est point cette émanation d'en haut qui constitue l'homme, et sur laquelle tout roule. Cette âme, formée à l'image et à la ressemblance de Dieu, est seule ce qui fait l'homme, c'est à elle que doivent se borner tous ses soins, et elle est l'unique objet de l'attention du Créateur. Il seroit absurde de penser que nous eussions une pareille âme de commun avec les bêtes ; et cependant on ne pourroit se dispenser d'en convenir, si l'on ne nous accorderoit rien au-dessus de l'âme charnelle. Non, il faut croire que cette âme animale n'est autre chose que l'âme de sang, que la tête du serpent auquel le premier péché nous a soumis, et que nous devons dompter à notre tour. Une âme intelligente et spirituelle ne peut point être par son essence l'âme de la matière ; elle ne peut s'y joindre que par condamnation et pour

faire pénitence. Pourquoi nous défend-on le sang, si ce n'est pour nous avertir de laisser le moins de forces que nous pourrions à cette âme sanguinaire, l'instrument de toutes nos passions et de tant de crimes? Pourquoi David demande-t-il : *Libera me de sanguinibus* ?

2.^e D. Si l'âme animale de l'homme est celle qui donne la forme à son corps, comme dans toute autre espèce d'animal, comment se fait-il que ce corps soit si beau, si supérieur aux autres animaux, et qu'il ait tant de moyens de nous prouver sensiblement les facultés spirituelles?

R. Premièrement : on peut croire que l'âme animale de l'homme tient le premier rang parmi les âmes de tous les animaux, et qu'ainsi le corps qu'elle informe, doit également l'emporter sur tous les autres corps.

En second lieu, il y a une telle union entre cette âme animale et les êtres supérieurs qui la dirigent, qu'elle doit nécessairement porter quelques marques de leur empreinte; et comme ils tiennent à

la source de la perfection, il n'est pas étonnant que l'âme animale de l'homme en montre quelques traces ; mais c'est toujours d'une manière très bornée , et qui empêche de confondre l'âme animale avec ce qui est au-dessus. Car je ne peux pas croire que mon âme animale soit intelligente , puisqu'alors les bêtes seroient aussi intelligentes ; mais il faut reconnaître en nous une différence indispensable entre l'âme animale et l'âme raisonnable , laquelle n'appartient point aux bêtes.

D. OU L'ÂME RAISONNABLE DE L'HOMME RÉSIDE-T-ELLE ?

R. Elle réside dans son corps qui lui sert d'enveloppe ; nous ne la regardons point comme le principe de la vie corporelle , mais elle est attachée au corps pour faire ses preuves. Lorsqu'elle s'y joint, elle est foible et débile , parce que la grossiereté de la matière empêche le commerce qu'elle devrait avoir avec les puissances supérieures ; à mesure que les organes du corps se délient , l'âme devient plus active , elle se développe , elle acquiert des connoissances qui la forment et la font parvenir à l'état de perfection qui lui est destiné , c'est lorsque ce commerce est le plus facile , que l'âme est plus agile et plus joyeuse ; mais tant que le corps subsiste , ce commerce n'est jamais entier , et durant ce temps , l'âme ressent toujours ses entraves , parce qu'à tout moment la matière la gourmande par ses propres besoins. Ce n'est qu'après qu'elle est dégagée de cette prison , que

la correspondance devient parfaite et que l'âme jouit de cette félicité dont elle voit de temps en temps ici-bas de foibles images. Lorsque l'homme vieillit, les organes se rétrécissent et s'usent , ce qui semble rendre plus difficile le commerce de l'âme avec les puissances supérieures , et la réduire , par des causes opposées , dans le même état où elle étoit au commencement de la vie. Mais c'est dans ces momens où l'âme fait voir si elle a bien vécu : car , plus elle aura acquis de forces , plus elle en conservera pour lors , et moins l'affoiblissement des organes du corps pourra l'affoiblir elle-même. Je ne sais cependant si , lorsque l'âme est venue à un certain point de perfection , elle a toujours besoin des organes du corps pour participer aux choses extérieures ; et si la correspondance se faisant de plus près et plus intimement , il ne se peut pas que le corps lui devienne inutile insensiblement , jusqu'à ce qu'elle vienne à s'en séparer tout à fait : (ce qu'on appelle la mort). Avant ce moment , lorsque le corps est accablé d'années et d'infirmités ,

et que l'âme paroît à tant de gens avoir dégénéré , peut-être approche-t-elle plus que jamais de la source de la félicité , et peut-être elle est assez liée à son principe pour que les marques qu'elle donne de sa vie et de sa forme , ne soient plus apparente aux yeux de la matière ; plus elle vit spirituellement , moins la chair en doit être instruite ; mais ici , comme dans bien d'autres occasions , je ne peux marcher qu'en tremblant , n'osant mettre ma confiance dans les sentiers que je m'ouvre à moi - même.

Ce qui me fait suspendre mon jugement , c'est que , fort souvent dans la vieillesse , celui qui a bien vécu , paroît aussi débile et aussi abattu que celui qui s'est totalement négligé pendant la vigueur de son âge ; alors je ne sais à quoi attribuer ce changement sensible qu'on remarque dans les différentes époques de la vie. Peut-être celui qui ne s'est jamais élevé au-dessus des choses sensibles , en devient-il encore plus incapable , quand son corps éprouve la loi commune à tous les corps , et peut-être son âme privée plus

plus que jamais de son principe, se rabaisse insensiblement jusqu'à ce qu'elle s'en éloigne tout à fait pour être entraînée par le principe de la matière. Or, dans ce dépérissement successif, l'âme ne se démontre pas plus sensiblement, que si son inaction apparente étoit occasionnée par son intime union avec le bon principe. Que croire donc ? attendre, et s'encourager au bien par la vue de tous les avantages qu'il promet souvent dès cette vie et toujours dans l'autre.

Les différentes révolutions qui arrivent dans le cours de la vie d'une plante, pourroient nous faire naître quelques idées à ce sujet. Tant que le germe est dans son enveloppe, à peine sait-on s'il existe : ce n'est qu'après avoir passé en terre le temps convenable à sa nature, et après avoir passé par tous les états nécessaires à son développement, qu'après que le feu supérieur a fait fermenter le feu qu'elle renferme, que la vie paroît, et qu'elle étale, soit dans ses fleurs, soit dans ses fruits, les vives images du principe qui l'anime. Il provient de ce germe une plante

parfaite dans sa nature; pour ce germe lui-même et son enveloppe, ils se dissolvent dans la terre; ils tombent en ruines : ce sont les dépouilles de l'être qu'ils ont produit; ils rentrent dans la terre, tandis que leur fruit est sorti brillant de leur sein, pour aller jouir d'un air plus pur et d'une plus belle vie. Si l'on veut faire quelque comparaison de ceci avec l'âme humaine, peut-être y découvrira-t-on quelque lumière. Les plantes abâtardies seront les âmes des méchants; les plantes fertiles et vigoureuses seront les âmes de ceux qui auront rempli généreusement leur carrière. Le propriétaire conserve avec soin ces dernières, et dédaigne ou abandonne les autres. Mais souvenons-nous toujours de n'aller en avant dans ces matières, qu'avec beaucoup de circonspection.

Quoiqu'il en soit, nous pouvons toujours prendre des plantes une leçon fort utile pour l'homme qui donne quelque soin à la culture de son âme. Qu'il voye quelle simplicité la nature emploie pour l'entretien de ses ouvrages; avec quelle

constance , quelle exactitude , elle les nourrit et les conserve , et avec quelle uniformité elle les gouverne ! qu'il voye en même temps ce que produisent les soins forcés et l'industrie si recherchée , que l'homme veut mettre à la place de la nature , et qu'il réfléchisse ! Cette idée peut toujours l'aider un peu à devenir sage.

DU GOUVERNEMENT

N A T U R E L ,

ET DU GOUVERNEMENT

P O L I T I Q U E ,

(Écrit à Paris en 1778.)

IL ne faut pas réfléchir long - temps pour voir que le Gouvernement naturel précéda le Gouvernement politique. Nous naissons hommes , avant d'être citoyens ; nous naissons enfans , avant d'être hommes ; nous naissons dans les besoins , avant de pouvoir venir au secours de nos semblables.

On peut donc dire que le Gouvernement politique étant secondaire au Gouvernement naturel , n'a lieu que lorsque celui - ci cesse d'exister : car c'est bien , à la vérité , le but de tous les législateurs , de concilier le naturel et le politique ;

mais il est constant qu'ils n'en sont encore jamais venus à bout.

D'après cette idée , le Gouvernement politique pourroit se regarder comme la crise du Gouvernement naturel , comme le remède aux maux que ce Gouvernement souffriroit.

De cela seul dérive une définition lumineuse sur ces deux sortes de Gouvernement. Le naturel a pour objet de pourvoir à nos besoins ; le politique , de remédier au mal social.

Cette distinction peut aider à résoudre une question qui est quelquefois agitée sur les Gouvernemens monarchiques et sur les Gouvernemens républicains : on demande lesquels des deux ont été les plus anciens.

Je ne fais nul doute que ce n'ait été le Gouvernement monarchique , en ne parlant que depuis la chute de l'homme.

Ce n'est pas seulement l'idée de la priorité du Gouvernement naturel ou paternel qui me le fait croire ; c'est que le Gouvernement républicain me paroît être la crise du Gouvernement politique , comme

ce dernier est la crise du Gouvernement naturel. Le politique a eu pour but de remédier aux maux du naturel ; le républicain , de remédier aux vices du monarchique ; l'anarchique même n'auroit-il pas pour but de remédier aux désordres du républicain ? Mais, dans toutes ces progressions , vous voyez les Gouvernemens être plus durs , plus féroces et plus violens , par conséquent plus malheureux , à mesure qu'ils s'éloignent du primitif qui est le naturel. Ainsi, pour classer les Gouvernemens , il faut voir quelle est la source de l'ordre et du bonheur qui y régnent. Il faut voir quelles sont leurs perfections et leurs imperfections, bien entendu qu'il ne faut pas confondre les Gouvernemens avec les Gouverneurs et les Monarques. Ceci est un examen de législation où tout doit être vu d'un coup-d'œil philosophe ou métaphisique, c'est-à-dire , abstraction faite des altérations qui n'étant qu'accessoires, ne font rien contre le caractère distinctif et particulier du Gouvernement qu'on examine.

Enfin , ce qui me confirmeroit dans

l'opinion que j'ai avancée plus haut, c'est que tous les faits de l'histoire sembleroient venir à mon secours. Athènes, Rome, Babilone, Ninive, la Chine, tous les états de l'Europe, toutes les hordes de sauvages, en Afrique, comme en Amérique, voilà autant d'exemples qui montrent le Gouvernement monarchique, comme existant à l'origine de toute société politique. On voit par-tout les Républiques n'être que des démembrements. La Suisse, la Hollande, les Etats-unis d'Amérique, Vénise, Gênes et les autres petites Républiques d'Italie, sont toutes des portions retranchées des Gouvernemens monarchiques.

Je ne connois point de République en Asie. Selon le Deuté. 17. 14. toutes les nations qui environnoient les Hébreux, avoient des Rois. Les Hébreux eux-mêmes avoient un Gouvernement monarchique - théocratique.

Le Pérou et le Mexique n'étoient eux-mêmes qu'une réunion de différentes peuplades. Tlascala n'avoit pas encore été réunie. L'Amérique entière n'étoit peuplée

que des démembrements de l'ancien continent. Voilà pourquoi les sociétés ont commencé par y être républicaines , et fini par y être monarchiques.

Si les Gouvernemens républicains sont un démembrement du monarchique selon tous les faits de l'histoire , on peut dire qu'à leur tour , les Républiques finissent toutes par rentrer dans le Monarchique d'où elles sont sorties. Celles qui s'en éloignent le moins , sont aussi celles qui y rentrent le plus tard. Les différentes Républiques qui se formèrent en Grèce , après les Gouvernemens monarchiques établis par-tout dans cette contrée , finirent par retomber sous la puissance de leurs propres administrateurs , ou furent subjugués ou dévorés par l'aigle romaine. L'encyclopédie nous dit que les Romains trouvèrent toute la Grèce et l'Asie mineure en République , et qu'il falloit aller jusqu'en Perse , pour trouver un Gouvernement monarchique. Quand cela seroit totalement vrai , ce qui n'est pas , il faudroit toujours reconnoître la validité de mon principe , parce que Rome n'a

connu tous ces peuples que quand ils étoient déjà transformés, et que leur Gouvernement monarchique étoit changé. Si Rome se soutint en République pendant cinq cens ans, c'est par la violence de la crise qui avoit aboli le Gouvernement monarchique et mis en horreur le nom de Roi. Vénise et Gênes subsistent depuis près de douze cens ans, parce leur Gouvernement est aristocratique, et se rapproche le plus du monarchique, comme avoit été le Gouvernement des Romains pendant. . . . La Suisse composée de plusieurs cantons, offre des tableaux divers de la tendance naturelle au Monarchique; et il se pourroit bien que quelques-uns de ces cantons y parvinssent dans peu, malgré l'opposition de leurs alliés et confédérés qui chercheroient à tenir la balance. La Hollande est trop moderne, pour qu'on en puisse porter de jugement; et, d'ailleurs, est-ce avec un Statouder permanent, qu'elle peut se dire républicaine?

A côté de cette courte durée des Républiques sur toute la terre, plaçons

celle des Empires monarchiques. La Chine , cette nation dont le système politique est le plus voisin du paternel ou du naturel , est la plus ancienne de l'univers. Les royaumes d'Assyrie ont subsisté jusqu'à Alexandre sous divers noms. Ses successeurs ont formé tous des Gouvernemens monarchiques , parce que les conquêtes étoient trop vastes et trop éloignées les unes des autres , pour se soutenir mutuellement , et former des associations , ou pour se craindre. Les royaumes de l'Europe subsistent depuis l'affoiblissement des Romains dans les Gaules , c'est-à-dire depuis le cinquième et sixième siècles ; et encore la plupart de ces royaumes ne doivent point se regarder comme le fruit des rébellions contre la mère patrie , ce qui eût engendré des Républiques , mais comme le fruit des invasions des peuples du nord qui vivant dans leurs pays sous les loix du Gouvernement naturel ou paternel , apportèrent dans leurs conquêtes le Gouvernement monarchique , comme plus analogue à celui qu'ils connoissoient.

Une autre raison qui doit persuader que les Républiques ne sont venues qu'après le Gouvernement monarchique, c'est qu'elles supposent une plus grande somme de moyens et de ressorts, et qu'elles sont beaucoup plus compliquées; c'est que les choses compliquées sont un travail pour la nature, et qu'étant simple, elle ne se complaît, ne commence et ne finit que par les choses simples.

S U R
LE GOUVERNEMENT
D I V I N ,
O U
LE THÉOCRATISME.

(Cette note a été écrite dans les temps de terreur.)

LORSQUE j'ai publié mes opinions théocratiques en fait de Gouvernement, je n'ai pas eu la persuasion qu'elles seroient généralement adoptées, tant l'homme est dévoyé de la vraie route qui le rameneroit à son principe. Cependant je demandois là bien moins que la plupart des mortels ne m'accordent communément : car, c'est le plus petit nombre qui nie la Divinité, et qui ne la reconnoisse pas pour être la source universelle de toutes choses. Or, si on avoue assez

généralement que nous avons un Père-Dieu, quoique bien peu de gens se con-
 dnisent d'une manière conforme à cet
 ave, cuomment nier que nous ne puissions
 avoir un Gouvernement Dieu? Le second
 seroit moins que le dernier : car enfin ,
 l'association humaine ne devrait être que
 le résultat de la réunion de tous les dons
 et facultés que nous aurions puisées dans
 les trésors inépuisables de notre Père com-
 mun ; ainsi, il ne seroit pas plus difficile
 d'admettre qu'il pût présider au Gouver-
 nement de nos associations humaines,
 que de reconnoître, comme nous le fai-
 sons, qu'il a dirigé l'origine de notre
 existence, qu'il dirige l'ordre de la na-
 ture, ainsi que la marche de tout ce qui est.
 (a) Mais pour que l'homme parvînt à com-
 prendre par quel mode cette idée de Gou-
 vernement Dieu pourroit avoir son exécu-

(a) Il suffisoit, je crois, pour qu'un Gouver-
 nement parût se rapprocher le plus du théocrati-
 que, que les Gouvernans fussent bien réellement
 persuadés de cette vérité; qu'ils ne sont que les

tion, il faudroit qu'il cessât de se compter pour quelque chose, et qu'il comptât Dieu pour tout. Que l'on voye à présent comment on a beau jeu pour lui faire entendre ces vérités, puisqu'au contraire c'est Dieu qu'il compte pour rien, et qu'il veut se compter lui-même pour tout. On ne peut donc faire autre chose que le livrer à la triste expérience de ses ténébreuses combinaisons.

administrateurs de la providence, et qu'ils invoquassent bien sincèrement cette providence dans toutes leurs entreprises. Les Souverains sont, en effet, censés reconnoître cette vérité, lorsqu'ils avouent tenir leur couronne de Dieu, et de leur épée que ce Dieu a favorisée. Ils sont encore censés la reconnoître dans leur sacre, leur couronnement, dans les prières publiques qu'ils ordonnent, lorsqu'ils veulent entreprendre leurs guerres, et dans leurs actions de grâces, lorsqu'ils ont remporté des victoires.

DU NOUVEAU REGNE

COMPLET ET UNIVERSEL;

DU NOUVEAU REGNE

LOCAL ET NATIONAL;

DU NOUVEAU REGNE

INDIVIDUEL.

TOUT nous porte , sans doute , à espérer un règne sabbatique sur la terre pour terminer le temps , comme nous en voyons un terminer la formation de l'univers. Si le règne sabbatique qui a été établi à la suite de la formation des choses , avoit été conservé par les hommes dans l'esprit qui l'avoit fondé , ils auroient goûté sur la terre , même après la chute , une paix et un bonheur inexprimables , en comparaison des ténèbres et des désordres dans lesquels ils se sont plongés par leur négligence et leurs crimes. Or ces négligences et ces crimes , il n'est pas qu'ils

n'ayent influé sur cette région matérielle que nous habitons , puisque , si l'on ne surveille pas un prisonnier , il ne manque pas de dégrader sa prison , lorsque toutes-fois il ne peut pas la renverser. Peut-on croire alors que cette dégradation qu'a subie et que subit tous les jours notre demeure terrestre , n'influe pas sur ce même règne sabbatique que nous attendons avec raison ? Peut-on croire que ce règne sera aussi brillant , aussi heureux , aussi paisible , que si le lieu où il doit se développer , n'avoit point éprouvé d'altération ? Non cela est impossible à croire , et c'est-là ce qui trompera l'attente de bien des gens , et qui détruit en grande partie ces magnifiques perspectives , dont tant d'annonces diverses ne cessent de nourrir l'esprit des hommes. Pour qu'un règne sabbatique s'établisse complètement selon ses vertus et puissances , il faut que le lieu soit préparé ; il faut non-seulement que de grands fléaux le purgent des hommes malfaiteurs et impies ; mais il faut que le lieu lui-même soit réparé à neuf. Mais comme cette réparation

tion à neuf ne peut se faire que dans l'époque du renouvellement de toutes choses , et qu'elle ne seroit pas praticable tant que les hommes et les substances de leurs prévarications subsisteroient encore dans cette enceinte ; il faut conclure delà , 1.^o que la restauration ne sera que partielle et modique : 2.^o que le règne sabbatique qui nous est promis , ne sera ni si brillant , ni si long qu'il auroit dû l'être , et que les différentes prédictions nous l'annoncent.

Quant aux fléaux qui doivent précéder ce règne sabbatique , on ne peut guère s'empêcher de s'y attendre , en voyant , pour ainsi-dire , se compléter la démoralisation parmi les hommes , les crimes y devenir comme universels , et l'athéisme y devenir dominant. Oui la France paroît dans la voie de se préparer une grande mesure d'iniquité qui la mènera , sans doute , à un grand jugement. Dieu seul connoît les temps où les grands événemens arriveront. Ce qu'il y a de certain , c'est que ce sont nos crimes et nos outrageuses impiétés qui en retardent l'époque septé-

naire ou du nouveau règne qui , sans cela , seroit déjà arrivé , attendu qu'il arrive toujours ; mais lors même qu'il arrivera , sa mesure et sa durée seront abrégées par toutes les causes exposées ci-dessus.

Avant la solution complète et générale de ce grand problème , il y aura des solutions nationales et partielles , et celle qui regarde notre Nation , sera une des premières , quoique l'on ne puisse pas en fixer l'époque par les raisons précédentes. Mais il y a lieu de croire que la solution complète et générale n'arrivera pas avant deux cens ans. Cela n'empêche pas qu'indépendamment de ce nouveau règne complet , et qu'indépendamment même du nouveau règne national qui ne sera que local et progressif , chacun de nous ne puisse et ne doive tendre au nouveau règne individuel qui est ouvert et promis à tous les hommes de bonne volonté. Or voici en quoi consiste ce nouveau règne individuel.

Il consiste à ce que pensées , clartés , desirs , mouvemens , paroles , existence ,

prières, respiration, œuvres spirituelles, vie, mort, tout soit divin en nous, sans restriction, sans exception, sans distraction et sans mélange.

Heureux celui qui, comme quelqu'un de ma connoissance, a la persuasion que tels sont les desseins miséricordieux de la Divinité sur lui ! Heureux qui, pour avoir cette espérance, s'appuye sur ce que cette Divinité l'a surveillé et protégé comme un enfant, et lui enlève journellement tous les appuis temporels et les secours humains de tout genre, même ceux qui tendroient à étendre et à attirer sur lui le règne de l'esprit et de toutes les vertus, soit supérieures, soit inférieures, tant elle paroît jalouse de vouloir seule compléter son œuvre sur lui, et se charger universellement de faire tout pour lui ! Heureux qui voit s'avancer même le nouveau règne universel sous le nuage cahotique des passions humaines qui obombrent la révolution ! Heureux qui sent combien Dieu ne peut avancer son œuvre, que par des voies cachées qui la dérobent aux yeux grossiers !

Heureux qui s'afflige sur ces malheureux humains qui ne sentent pas combien cette œuvre est près d'eux , et dans qui le désordre humain voile l'ordre vif de l'active , éternelle , et toujours procédante vérité ! Heureux dans qui la confiance et l'aperçu de cet ordre vif , ne sont pas affaiblis par le pouvoir de l'ennemi qui , pour les détruire en nous , ne tend qu'à nous suggérer des troubles et des alarmes qui nous empêchent de voir l'infatigable vérité perçant au travers de tous ces orages ! Heureux dans qui cet ordre vif agit et existe en liberté , en amour de lui-même , en conversation avec lui-même , en génération avec lui-même , et en un mouvement toujours impulsif et toujours régulateur ! Heureux qui pourra être poussé à engager cet ordre vif à se prier soi-même pour l'avantage de ce faible mortel individuel , de même qu'à se prier dans les différentes localités de sa patrie , ainsi que dans celles de la patrie universelle terrestre , afin que cette prière de l'ordre vif le transmue en une immensité de rosées salu-

taires et vivifiantes qui fertilisent les terrains arides!!!

L'homme, en unissant continuellement son desir à celui de la source suprême, peut aider à l'accomplissement de cette grande œuvre, et c'est pour y disposer l'âme de l'homme, qu'il lui arrive tant de tribulations et d'angoisses, dans lesquelles, de quelque côté qu'il se jette, il n'en trouve point où sa volonté ne soit totalement contrariée : car, par ce moyen, ne trouvant nulle part à satisfaire sa volonté, il est obligé d'en abandonner le projet, et en renonçant dès-lors forcément à tous ses desirs, il est comme nécessité à se retourner exclusivement vers la volonté de Dieu, à s'y soumettre, et à ne faire de vœux que pour que ce soit cette volonté seule qui s'accomplisse. On ne peut nier que la révolution n'ait eu principalement ce but là, en plaçant tant d'hommes dans des situations qui ne leur laissent pas absolument d'autres ressources. C'est une leçon qu'on nous donne pour nous apprendre à mieux dire notre *Pater*, que

nous ne le faisons communément. Enfin la raison pour laquelle nous trouvons tant d'obstacles, en voulant remuer les choses de la terre, c'est que nous ne devrions seulement pas nous en mêler. Elles iroient d'elles-mêmes, si nous nous mêlions en entier des choses du ciel; et tel est l'esprit et le but de celui qui veille sur nous.

FIN DU PREMIER VOLUME.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

Contenues dans le premier Volume.

A VERTISSEMENT des Éditeurs ,	Page 2
Elégie ,	xxxj
Acrostiche ,	xxxij
Portrait historique de M. St. Martin ,	Page 1. ^{re} .
Vers nocturnes ,	140
Pensée sur la mort ,	143
Recherches sur la doctrine des Théosophes ,	147
Des trois époques du traitement de l'âme ,	173
La Fable de l'Oiseau libre , etc.	188
Sentences chinoises ,	191
De la Soie ,	193
Pensées tirées d'un manuscrit de M. S. Martin ,	207
Autres pensées extraites , du même auteur ,	219
Stances sur l'origine et la destination , etc.	231
Le Cimetière d'Amboise ,	339
La source de nos connoissances , etc.	357
Quel est le 1. ^{er} ouvrage de l'homme ?	372
Quel est l'état de l'homme ici - bas ?	376
L'homme matériel , animal et spirituel ,	378
Où l'âme raisonnable de l'homme réside-t-elle ?	382
Du Gouvernement naturel et du Gouv. etc.	388
Sur le Gouvernement divin , ou le , etc.	396
Du nouveau règne complet , universel , etc.	399

FIN DE LA TABLE DU 1.^{er} VOLUME.

ERRATA DU 1.^{er} VOLUME.

- P**AGE 3, ligne 6, qu'un, *lisez* : qu'en.
Page 5, ligne 16, confessions, *lisez* : confusions.
Page 8, ligne 20, clamat, *lisez* : elama.
Page *id.* ligne *id.* exaudiant, *lisez* : étendiam.
Page 10, ligne 4, balayeur, *lisez* : balayure.
Page 55, ligne 3, éé, *lisez* : en.
Page 101, ligne 9, je voulois, *lisez* : je voulois faire
le mal.
Page 122, ligne 21, 1810, *lisez* : 1801.
Page 163, ligne 19, donc, *lisez* : tous.
Page 167, ligne 10, poupenekat, *lisez* : l'oupenekat.
Page 182, ligne 14, la félicit, *lisez* : la félicité.
Page 223, ligne 19, il ne peut, *lisez* : il en peut.

ERRATA DU SECOND VOLUME.

- P**AGE 22, ligne 26, porte de l'homme, *lisez* : portée
de l'homme.
Page 158, ligne 22, puroit, *lisez* : pourroit.
Page 166, ligne 26, angemens, *lisez* : changemens.
Page 280, ligne 6, domine sur la force, *lisez* : domine
sur la forme.
Page 280, ligne 9, précède, *lisez* : procède.
Page 287, ligne 21, frappent nos oreilles, *lisez* : frap-
pèrent nos oreilles.
Page 391, ligne 14, et jamais pire, *lisez* : et jamais
père.
Page 400, ligne 9, la perfection à lui s'est, *lisez* : la
perfection s'est.
Page 436, ligne 10, mais y rassembler, *lisez* : mais
y rassembler.
Page 448, ligne 20, ils partiront, *lisez* : ils pâliront.

F I N.